Football MAGAZINE

SUPPLÉMENT MENSUEL DE FRANCE FOOTBALL

LE R. C. PARIS AU MICROSCOPE

LE SECRET D'HELENIO HERRERA

PLUS DE FRONTIÈRES POUR LE FOOTBALL FRANÇAIS

NUMERO 10
NOVEMBRE 1960

1 NF

J. UJLAKI Photo A. DARTUS

MONSIEUR "JE SAIS TOUT"

TOUS LES MARDIS

TOUS LES 1er DU MOIS

TOUS LES 15 DU MOIS

L'aliment qui donne des forces...

... Or la force est une question d'entraînement et surtout d'alimentation.

Ainsi, prendre chaque jour un petit déjeuner Banania, c'est accumuler assez de puissance pour n'être jamais en état d'infériorité. En effet, Banania est un véritable repas sous une forme condensée, composé d'aliments riches et très digestibles tels que : sucre, cacao, crème de céréales et de bananes.

BON pour une boîte commerciale gratuite de 250 grammes.

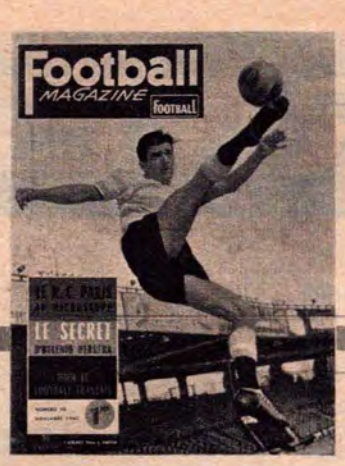
Envoyez-nous vos nom et adresse avec ce bon et 3 timbres de lettre pour frais divers. Vous recevrez non pas un simple échantillon, mais une boîte de 250 grs qui vous permettra de préparer 12 délicieuses grandes tasses de BANANIA.

BANANIA - COURBEVOIE (Seine)

Pour "tenir le coup" toute la journée, buvez chaque matin

BANANIA

Le petit déjeuner et le réconfort des Sportifs



NOTRE COUVERTURE :

Joseph Ujlaki, l'incomparable meneur de jeu du R.C. Paris, qui croit plus que jamais au titre. (Photo A. Dartus)

Football MAGAZINE

SUPPLEMENT MENSUEL DE FRANCE-FOOTBALL

SOMMAIRE

N° 10 — NOVEMBRE 1960

L'HEURE DES ETRANGERS

TOUT ce remue-ménage dans le football français, au fond, ne nous déplaît pas.

Car il est un signe de la vitalité du sport français n° 1.

Qu'importe que nous ne soyons pas d'accord avec tel confrère, tel entraîneur, tel dirigeant. L'essentiel est qu'on parle de football, que des millions de Français, en se réveillant ou en se rendant à l'usine ou au bureau, se demandent qui doit être sélectionné comme gardien de but de l'équipe de France et si l'on doit rouvrir les frontières aux joueurs étrangers.

La véritable crise du footbal français naîtra le jour où le football français n'intéressera plus personne. Ce jour est encore lointain, si nous en croyons le flot de lettres qui nous parviennent à l'EQUIPE, à FRANCE-FOOTBALL et à FOOTBALL-MAGAZINE.

Il n'est pas possible qu'un sport aussi profondément aimé et discuté ne parvienne pas à remonter le courant.

JUSTEMENT, dans ce numéro, nous traitons comme sujet d'enquête le problème brûlant des joueurs étrangers.

Nous le faisons gravement, conscients de la difficulté de cette question et sans mépriser l'opinion de ceux qui ne pensent pas comme nous. Car nous savons qu'en fermant les frontières, en 1955, Paul Nicolas avait de bonnes raisons, économiques aussi bien que sportives, et que l'avenir ne lui a pas infligé de démenti.

Du moins pas tout de suite. Car l'idée de Paul Nicolas était d'interdire l'entrée des joueurs étrangers, mais aussi de ramener à seize le nombre des clubs de Division I. Il dut démissionner faute d'être compris par la masse des « petits clubs » qui refusaient de disparaître. Et la Ligue a hérité de la moitié seulement de sa politique.

C'est Jean Snella qui résumait le mieux la situation en nous disant lors d'un récent entretien à Genève : « LE FOOTBALL FRANÇAIS NE PEUT PAS SE PAYER LE LUXE D'ENTRETENIR DEUX FOIS VINGT CLUBS PROFESSIONNELS ET, DANS LE MEME TEMPS, DE SE PASSER DES JOUEURS ETRANGERS ».

Jean Snella sait de quoi il parle, n'ayant jamais caché ce que ses jeunes joueurs stéphanois, champions de France 1957, avaient dû au Hollandais Rijvers.

IL y a des moments où un football national, pour regrouper ses forces, travailler en profondeur, creuser son sillon, doit se replier sur lui-même et écarter la « main-d'œuvre » (si l'on ose dire) étrangère. En 1955, devant des excès de toutes sortes, c'était sans doute nécessaire.

Mais il y a d'autres moments où un football national a besoin d'air, d'idées, de sang nouveau, faute de quoi il risque de tourner en rond et de s'étioler. Nous y sommes, il me semble.

Qui douterait que le football anglais, s'il en avait le courage, pourrait être lui aussi transformé par ce moyen ?

JACQUES FERRAN.

● **Le Chanoine Président . page 20**

● **Le Racing, un roi sans couronne page 8**

● **Au royaume des illusionnistes page 24**

● **Les carnets de Jacques de RYSWICK page 4**
● **Un certain Georges Verriest ..... page 6**
● **Connaissance des lois du jeu ..... page 18**
● **Deux champions du monde insolites page 22**
● **Plus de frontières pour le football français ..... page 26**
● **Il y a sept ans à Wembley ..... page 42**
● **Tout le football du monde ..... page 44**
● **Un pur-sang nommé Kopa ..... page 46**
● **Les Jeux de F.M. ..... page 47**

● **Herrera : mon bluff c'est du travail page 34**

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « Football-Magazine » et « Presse-Sport ». Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Rédaction - Publicité - Administration : S.O.P.U.S.I., 10, faubourg Montmartre, PARIS.
Tél. : TAltbout 70-80 et la suite. Service vente : PROvence 37-18.

ABONNEMENTS : C. C. POSTAL PARIS 5320 95

FRANCE. UNION POSTALE : 6 MOIS : 550 FRANCS (5,50 NF.). — 1 AN : 1.000 FRANCS (10 NF.)

ÉTRANGER : 6 MOIS : 700 FRANCS (7 NF.). — 1 AN : 1.300 FRANCS (13 NF.)

Directeur de la publication : P. THOMINET ● Directeur général : Jacques GODDET.
Rédacteur en chef : Jacques FERRAN ● Rédacteur en chef adjoint : Max URBINI.
Attaché à la rédaction en chef : J.-Ph. RETHACKER.

LES CARNETS

SAMEDI 15 OCTOBRE

OCTOBRE, APRE MOIS DE BRUMAILLES. Et de tourmentes. Au cours de la quinzaine qui s'écoule, celles-ci n'auront nulle part fait trêve. Tourmentes célestes dévastant, après d'autres et récents ravages survenus un peu partout aux quatre coins de l'univers, plusieurs joyaux de notre doulce France. Tourmentes dans le grand monde de la politique, déferlant en ouragans tumultueux sur les assemblées de l'O.N.U. Tornades aussi secouant le petit monde du football : nos deux sélections nationales balayées, emportées comme feuilles mortes un soir d'automne, par le vent de déroute soufflant sur les stades de Bâle et de Nimègue. Sombre scandale de corruption de joueurs ternissant l'auréole du vénérable football anglais, auquel on eût jusqu'alors donné le Bon Dieu sans confession...

Et puis encore : querelles plus ou moins ouvertes... guerre froide entre les organismes dirigeants. Chez nous, Fédération contre Ligue Professionnelle; à l'échelon international, F.I.F.A. contre Union européenne. Des matches qui en vaudraient bien d'autres, après tout, et nous feraient sourire, s'ils n'assombrissaient là aussi l'horizon, et pour quel enjeu ? Dérisoires questions de préséances d'organismes ou... personnelles, le plus souvent.

Heureux encore lorsque ces bisbilles au sommet ne déchaînent point la passion populaire. Vous avez sans doute lu ceci : l'équipe du Honduras, terrée dans son vestiaire avant un match éliminatoire de Coupe du monde, à Caracas, tandis qu'aux portes du stade, on se bat à main armée entre Vénézuéliens, partisans de chacun des deux organismes prétendant diriger le football national : démonstration typiquement superlatine et qui serait en vérité fort cocasse si... l'on ne relevait un mort et trente blessés. Dieu soit loué, les guerres froides des pontifes du football français et européen n'enflamment point les masses et se limitent à des envois de flèches oratoires : celles-ci fussent-elles parfois empoisonnées, c'est tout de même plus pacifique !

N'empêche qu'il serait lamentable, par exemple, de voir s'en aller en fumée ce merveilleux symbole de l'universalité rayonnante du football qu'est la « finale intercontinents » (jouée pour la première fois l'été dernier, entre le Real et Penarol) sous le prétexte sordide que la F.I.F.A. prend ombrage de son organisation par l'Union européenne, dont l'honorable Fédération internationale goûte assez peu, entre nous soit dit, les prérogatives !

***

De même, chez nous, devient-il à la longue insupportable de voir F.F.F. et Ligue continuer sans cesse de se tirer dans les pattes, tout en essayant de nous faire croire qu'elles s'envoient des fleurs. Nos sélections nationales ne sont déjà pas si fameuses qu'elles puissent se payer le luxe d'être tiraillées, écartelées entre cette sourde et déprimante dualité. Le football français n'est déjà point si florissant qu'il puisse supporter longtemps encore d'être miné chaque jour davantage par une crise de direction de plus en plus évidente. Le football n'appartient pas à ceux qui se désignent et se réélisent eux-mêmes, au fil des saisons, pour en tenir plus ou moins judicieusement la barre. Il n'est point un privilège de chapelle, ni de république de camarades, ni un terrain de politicailleries. Il est le patrimoine, notre football français, de ses 500.000 pratiquants et de leurs innombrables prédécesseurs ; de ses millions de fervents ; de nous tous qui l'aimons et, depuis bientôt un demi-siècle, en vivons la passionnante évolution. Et c'est parce que tous ceux-là le sentent menacé aujourd'hui par une gestion discutable, surannée et divisée, qu'ils ont le droit et le devoir de crier : holà !

MALHEUR SUR LES TRICOLORES !
Après la catastrophe de Bâle, Peyroche, Vincent, Wisnieski, Ferrier et Tylinski sont désemparés.

Que ce score humiliant (2-6) concédé aux Suisses soit trop cruel, d'accord : qu'il ne reflète pas l'exacte physionomie du match de Bâle, c'est entendu : que notre équipe, privée de plusieurs de ses titulaires d'élite, formée, replâtrée de bric et de broc et privée de toute préparation sérieuse, ait tout de même fait là-bas quelques bonnes choses, soit. Tout score international n'en constitue pas moins, de par sa très large diffusion, une image terriblement sonore et frappante aux yeux et aux oreilles de l'opinion : celui-ci, dans toute sa rigueur crue, a retenti dans la froide nuit bâloise comme un lugubre signal d'alarme. C'est l'abcès de fixation, qui fleurit au beau milieu de la figure, plus spectaculaire que grave en soi, mais souvent révélateur d'un état général inquiétant. Fussent-ils sévères, voire injustes, ces six buts du Stade Saint-Jacob portent en eux et stigmatisent toute l'instabilité de notre football, qu'ils ont fait éclater à la lumière blanche des projecteurs. Dans un certain sens, sans doute faut-il remercier nos amis Suisses de nous les avoir aussi généreusement offerts !

Ils nous ramènent en tout cas, à des temps que nous pouvions penser définitivement révolus. A une époque où l'on trouvait toujours quelque explication accessoire et... pittoresque aux déroutes. A Budapest, en 1927 (1-13 !), certains de nos joueurs avaient, paraît-il, quelque peu abusé du champagne et des petits fours de Madame l'Ambassadrice ; deux ans plus tard, à Saragosse (1-8), l'influx nerveux des tricolores s'était totalement dilué au chaud soleil de la plazza de toros, où ils avaient passé les heures précédant leur match ; en 1930, on affirma que si l'équipe de France avait concédé six buts aux Belges à Colombes, c'est parce que plusieurs de ses membres étaient restés jusqu'aux petites heures du dimanche matin au Vél' d'Hiv', où se déroulait la course des Six Jours... On sourit en évoquant cette touchante et déjà lointaine époque, mais on s'aperçoit que trente ans plus tard, on n'est guère plus avancé... tout en n'ayant plus l'excuse des petits fours de l'Ambassade, du soleil de la corrida ou de la fugue au vélodrome !

***

A l'issue du banquet ayant clôturé cette sombre et mémorable soirée, j'ai bavardé avec Karl Rappan : cela n'est pas d'hier qu'on se connaît, tous les deux, je revois l'époque où, sec comme un sarment, il était l'un des très bons demis autrichiens, bien avant de venir enseigner la « Wiener-Schule » au football suisse et le doter de son arme favorite dénommée « verrou ». Aujourd'hui, Rappan arbore l'allure et la mine confortables de l'hommes arrivé ; ce soir-là, il avait même celles de l'homme triomphant, ses yeux bridés éclairaient plus malicieusement encore que de coutume son visage épanoui : « Voyez-vous, me dit-il en substance, votre football se complique beaucoup trop l'existence, il se noie dans son académisme et... ses tendances à forcer son talent. »

Bien sûr Karl Rappan l'avait-il belle, ce soir-là, de jouer (fort gentiment, sans nulle emphase du reste), les conseilleurs. Mais je dois bien convenir qu'il n'avait pas tout à fait tort !

Car c'est pourtant vrai que notre football et nos footballeurs, à force de « gamberger », comme on dit prosaïquement, en arrivent à tourner en rond, à perdre le minimum de sens des réalités. Nous avons trop d'entraîneurs « cérébraux » et sans doute pas assez « d'entraîneurs... d'hommes ». Le tableau noir et les formules tactiques supposées géniales, cela serait très beau si ces formules n'étaient le plus souvent enseignées à de braves garçons qui n'en demandent et surtout... n'en retiennent pas tant ! Je ne crois pas que notre football soit encore assez mûr pour donner dans le génie, dont, soit dit en passant, la meilleure forme réside souvent dans le naturel et la simplicité.

GASTON BARREAU ET PAUL NICOLAS DISPARUS. Alex Thépot démissionnaire : Ce Comité de sélection fait partie désormais du passé.

Oui, l'on a tendance à ramener un peu trop sa science, à discuter systèmes... jusqu'à se perdre dans leurs méandres : marquage individuel, défense de zone ou de demi-zone, à quoi sert de nous en rebattre les oreilles, si c'est finalement — comme à Bâle — pour n'avoir point de défense du tout ! Et puis, n'y a-t-il pas pléthore de charmeurs, de caresseurs de balle, de « frotadous du football » (qu'on me pardonne l'expression !) et par contre disette de frappeurs de ballon ? Non pas, bien sûr, des adeptes du **Kick and rush,** mais de gens sachant faire une passe, un tir, justes et forts, à bonne distance : des gens qui, comme viennent de le faire les Suisses, empoignent la question résolument, vigoureusement, virilement. Là-bas, tandis que nos tricolores déployaient leur plaisant petit jeu d'amuse-galerie, jetaient de la poudre aux yeux et s'essayaient à résoudre leurs problèmes de laboratoire, les Suisses, eux, marquaient but sur but.

Il faut avant tout rendre au football français le sens du réalisme, du naturel (qui n'exclut pas, loin s'en faut, le sens du jeu bien construit) : il faut l'aider à se débarrasser de ce trop plein — j'allais écrire ce snobisme — de prétendue science exacte qui trop souvent va à l'encontre de son tempérament et de son atout majeur, mais tendant à se perdre : l'enthousiasme.

LUNDI 17 OCTOBRE

OCTOBRE DE TOURMENTES (suite) : et comme ils tournent vite, le résultat le plus époustouflant de ce week-end, ce n'est

DU MOIS

L'ACTUALITÉ DU FOOTBALL LIBREMENT COMMENTÉE PAR JACQUES DE RYSWICK

pas la victoire du Stade Français à Monaco, ni le match nul concédé par S.M. Real aux Sévillans, premier semi faux-pas au Stade Bernabeu depuis cinq ans ! Ce n'est pas le 25e point conquis par Tottenham en treize matches du championnat anglais, ni encore le dix-huitième but marqué, en quatre rencontres de la compétition italienne, par les Herrera-Boys de l'Inter. Ce n'est pas non plus l'expulsion, par l'arbitre, des onze joueurs de l'équipe d'Alcover (!) au cours d'un match de 3e Division espagnole !

Non, Pour moi, le fait le plus époustouflant nous vient (encore)... de Bâle. C'est celui d'un match préliminaire de la Coupe suisse. C'est l'élimination du F.C. Bâle, classé deuxième en Ire Division, par les modestes « 3e Division » du Concordia. Oui, le F.C. Bâle, avec le fameux Hugi, impitoyable exécuteur des hautes œuvres, quatre jours plus tôt, devant l'équipe de France... Sont-ils fragiles, mon Dieu, nos héros de la balle !

Mais cette tourmente locale n'est rien, bien sûr, à côté des séquelles de l'ouragan qui continue de secouer l'édifice de notre football à nous, après l'affaire de l'autre soir. Démission du sélectionneur Thépot... Démission refusée par le président Pochonet... Démission irrévocable ? Sans doute. Et Gauteroux ? Et Verriest ? Oui... Non... Peut-être... Et après ? Nouveau comité de sélection ? Responsable unique ? Technicien professionnel ? Oui ce serait le mieux... mais qui ?

La réponse à tout cela, vous la connaîtrez sans doute lorsque paraîtront ces lignes. Il me semble donc inutile d'épiloguer autour de cette affaire fort accessoire ; de savoir si Thépot a eu tort ou raison de démissionner... si un autre aurait mieux réussi à sa place... Si encore, comme nous le croyons tous, c'est davantage une question de système, que d'hommes : toutes histoires ayant été longuement débattues, en son temps, par votre quotidien ou hebdomadaire habituel.

Je voudrais simplement vous rappeler, à ce propos, qu'il exista, naguère, un brave homme de sélectionneur qui a tenu le coup pendant près de quarante ans. Et Dieu sait, s'il en a essuyé, durant tout ce temps-là, des critiques, que dis-je : des tempêtes, des cyclones, des raz-de-marée, n'ayant d'égaux que ceux qui balayaient alors couramment notre équipe tricolore ! Oui, notre bon Gaston Barreau est passé à travers tout cela, sans fléchir, ni gémir, ni sourciller, ni sombrer : « La critique, bah ! Elle fait son métier... D'abord, moi, vous savez, je ne lis guère les journaux... Et puis, cela ira mieux la prochaine fois... A propos, qu'est-ce que vous penseriez de Brusseaux ?... »

Et Gaston Barreau disparaissait dans l'entrebâillement d'une porte du Conservatoire de musique, souriant, trotte-menu, discrète, presque fluide silhouette grise, imperméable gris, cheveux gris, avec son petit parapluie sous le bras...

C'était d'ailleurs le temps (je parle de l'avant-guerre) où les choses s'arrangeaient toujours. Au besoin on les y aidait. L'équipe de France avait été rossée, la presse n'était pas contente ? Bah ! Les fins diplomates qu'étaient Jules Rimet et Henri Delaunay savaient toujours arrondir les angles. On se réunissait, ces messieurs de la F.F.F., les sélectionneurs et nous autres, les journalistes, autour de la table d'un restaurant des boulevards, et là, entre la crêpe Capucine et le fromage, « on causait », gentiment ; on émettait chacun ses suggestions, dans une bonne ambiance de chaleur humaine. Et il sortait souvent des choses valables de ces assemblées-là... Eh oui, mes amis, c'est un peu comme cela — aussi — que s'est fait notre football de France !

Il est loin ce bon temps-là : un temps moins difficile et moins âpre, certes. Un temps où les succès et insuccès internationaux prenaient moins de relief. Mais un temps, aussi, où les gens savaient encore qu'ils ne gagnent jamais rien à se regarder en chiens de faïence.

MM. Pochonet, Dancausse, sélectionneurs et entraîneur de l'équipe de France... La presse du football, par l'humble voix du signataire de ces lignes, vous convie gentiment et cordialement à déjeuner un jour de novembre à votre libre choix. Si vous le voulez bien, nous prendrons date dès le retour de Stockholm...

LUNDI 24 OCTOBRE

ET LA RONDE INCESSANTE, la valse à mille temps du football se poursuit : le Racing, devenu aussi solide aujourd'hui qu'il était naguère friable et inconstant, fait à Rouen une double démonstration : d'académisme d'abord à onze), puis de vaillance (à neuf). Reims est moins brillant à Paris devant le Stade que quatre jours plus tôt chez lui contre Monaco, mais la cheville de Kopa, moyennant une sollicitation... réservée, semble tenir, et l'on présentera dimanche à Stockholm une équipe à base rémoise, avec en particulier « l'attaque — idéale »... sur le papier — Wisnieski - Ujlaki - Kopa - Piantoni - Vincent...

LA CHEVILLE DE KOPA :
On en a reparlé longuement et souvent ce mois-ci.

Pendant ce temps, Burnley, prochain adversaire des Rémois en Coupe d'europe, marque six buts sur le terrain de Chelsea — quinze au total pour ses trois derniers matches, bigre ! — Barcelone, battu à Elche, laisse le Real reprendre la tête du championnat espagnol : c'est H-H. qui doit jubiler, d'autant plus que la **Juve** défaite, il installe ses nouveaux poulains de l'Inter seuls au premier rang de la compétition italienne !

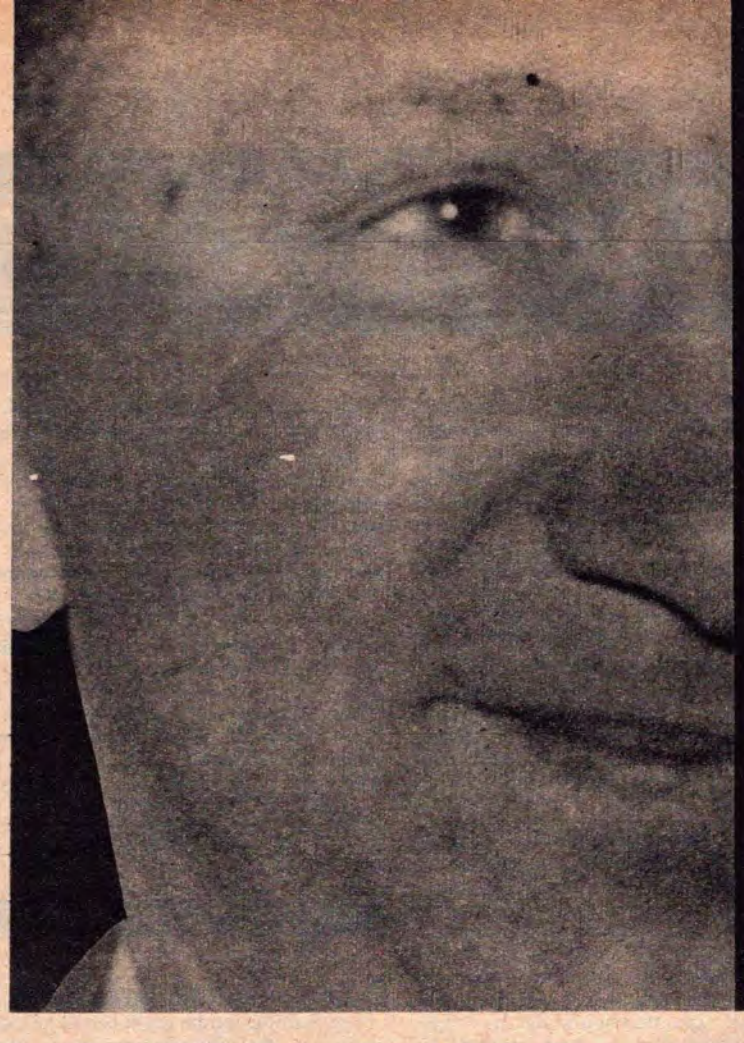
Et puis, les tornades d'octobre continuent : des morts et des blessés au cours d'un match à Bahia Blanca (Argentine) ; dix-huit mois de suspension ferme à l'un des plus fameux internationaux yougoslaves, Sekularac, qui, après s'être déjà plusieurs fois signalé tristement à l'attention (notamment sur la personne de Kopa en Coupe du Monde à Vaesteras) a délibérément brisé la jambe d'un adversaire de Sarajevo !

Suite, enfin, des « mystères du football » : tel celui qui a plané sur les entretiens zurichois de ce dernier week-end entre la FIFA, l'Union européenne et le Comité des Ligues Nationales. Tout ce qu'on a réussi à savoir jusqu'alors, c'est que le projet, flou et confus, de « championnat d'Europe » élaboré par notre ami Rappan n'a pas eu beaucoup de succès : sage réaction d'ailleurs, car il s'agissait là ni plus ni moins que d'une extension à... soixante clubs de l'actuelle Coupe d'Europe, dont Rappan suggérait purement et simplement la suppression ! Oui, le championnat européen verra le jour avant peu, mais sur des bases autrement consistantes.

Au fait, pourquoi toutes ces cachotteries ? Les aréopages internationaux se prendraient-ils vraiment de plus en plus au sérieux, ou craindraient-ils de voir exposées au grand jour leurs petites querelles ? Quoiqu'il en soit, à quel titre ès football, on vous le demande, le sieur Kurt Gassmann, secrétaire-général appointé de la FIFA, fait-il prêter serment aux délégués de ces divers organismes de ne communiquer aucune espèce d'information aux journalistes internationaux ?

Ceux-ci s'en consoleront d'ailleurs, et ce *veto* incongru ne les empêchera pas de « savoir » et d'écrire, ô que non ! Il est 16 heures, et pour ma part, je n'ai cessé, depuis ce matin à l'aube, de prendre connaissance de tout ce qui s'est écrit sur le football français et mondial ces jours derniers... Et je suis loin d'en avoir terminé... Et ces carnets d'octobre, qui doivent être remis à F.-M. avant ce soir... Et tous ces gens, et toutes ces choses dont j'aurais voulu vous parler encore. Sollicités de toutes parts, les footballeurs de notre temps ? Certes oui, mais... les « lecteurs du football », alors !

Oui, football sans cesse et partout bouillonnant : football français qui court après sa vérité, football international qui cherche sa voie, football qui, aux quatre coins de l'univers, suscite de plus en plus d'exaltation sur les terrains et autour de ceux-ci... Et tous comptes faits, n'est-ce pas mieux ainsi ? Là où ça bouillonne — dans notre domaine sportif en tout cas — c'est qu'il y a de la vie !



UN CERTAIN GEORGES VERRIEST

par Robert VERGNE

NON mon lieutenant ce n'est pas possible.

— Vous ferez ce que je vous dis, et ne discutez pas !

Il est aisé de comprendre que ce dialogue ne peut se concevoir qu'entre deux militaires de grades très différents !

Précisons tout de suite que toute allusion à certaines situations contemporaines serait une erreur... manifeste.

D'ailleurs il y a prescription puisque les faits qui nous intéressent remontent à une trentaine d'années.

De quoi s'agissait-il exactement ? D'une simple histoire de football transposée sur le plan militaire, ce qui a souvent donné lieu à des situations très cocasses. Tout le monde connaît l'anecdote de ce soldat qui, disputant un cent mètres, s'entend dire par son adjudant transformé pour la circonstance en chronométreur : « Soldat X..., je suis content de vous : vous venez de courir le 100 m. en 10" 2/10e ».

— Mais mon adjudant, suggère timidement la jeune recrue, il doit y avoir erreur.

— Et pourquoi donc scrongneugneux !

— Parce que j'aurais égalé le record de France !

— Veux pas l'savoir. Je vous dis que vous avez fait 10" 2, rompez !

En l'occurrence le lieutenant qui nous occupe ne répondait pas du tout à ce type de sous-officier caricatural. Il avait la responsabilité d'une équipe de football importante ; il avait ses raisons de donner des ordres à ce soldat et, pour tout dire, il avait même raison tout court.

On l'admettra d'autant plus volontiers, que c'est le soldat lui-même qui l'affirme. Ce soldat a d'ailleurs fait son chemin depuis : il est devenu sélectionneur unique (en son genre) de l'équipe de France.

A l'époque, Georges Verriest était soldat de première classe à Joinville, où était déjà concentrée l'élite des sportifs effectuant leur service militaire. Cette unité était en sorte l'ancêtre du Bataillon de Joinville.

Georges Verriest était un joueur très en vue en tant que capitaine du R.C. Roubaix et plusieurs fois sélectionné dans l'équipe de France comme demi centre.

Autant dire qu'il n'était pas un soldat inconnu...

A cette époque l'équipe de France militaire, composée de très bons joueurs, pêchait (déjà) par inefficacité. Le R.C. Roubaix également. A tel point que l'entraîneur du vieux club nordiste décida de tenter une expérience en plaçant son meilleur joueur comme leader d'attaque. Georges Verriest accepta et marqua la bagatelle de cinq buts contre Calais !

De retour à Joinville il se garda bien de se vanter de cet exploit, d'abord parce qu'il a toujours été d'une grande modestie, et ensuite parce qu'il craignait que ses chefs, s'appuyant sur l'expérience effectuée par l'entraîneur roubaisien, le fassent jouer également avant centre. Or il se trouvait que le titulaire de ce poste était son meilleur ami, son copain de chambrée : Dubus. Les deux hommes étaient liés par cette amitié qu'on ne trouve qu'au régiment, à la fois la plus profonde et souvent la plus éphémère.

Hélas, il y avait (déjà) des journaux à l'époque et l'exploit de Georges Verriest ne passa pas inaperçu des chroniqueurs de *L'Auto*. Georges Verriest fut donc promu avant centre de l'équipe de l'armée, mais il opposa un refus catégorique ainsi qu'on a pu s'en apercevoir au début de cette narration.

Le lieutenant Mangin lui accorda un premier sursis de huit jours. Georges Verriest retourna à Roubaix disputer son match de championnat, toujours comme avant centre et cette fois, il ne réussit que... quatre buts ! Les journalistes évidemment ne manquèrent pas de mettre cet événement en exergue comme si par exemple, Richard Tylinski réussissait neuf buts en deux matches avec Saint-Etienne...

On imagine l'état d'esprit du lieutenant, le lundi à la caserne de Joinville. L'entretien entre les deux hommes fut très bref.

— Soldat Georges Verriest, vous vous foutez de ma g... !

— Non ! mon lieutenant !

— Cette fois vous allez jouer avant centre.

— Non mon lieutenant !

— Alors vous quitterez Joinville...

— Tout de suite si vous voulez, mon lieutenant !

Une affectation militaire ne se délivre pas immédiatement. Elle devait en effet se faire attendre quelques jours, mais avant cette échéance, un troisième épisode devait encore précipiter les événements.

L'Armée procéda en effet à un match d'entraînement entre ses meilleurs éléments répartis en deux sélections A et B. Le soldat Georges Verriest dont le paquetage était prêt en attendant sa feuille de mutation fut donc relégué dans l'équipe B. Il y joua... avant centre et marqua encore deux buts qui permirent à cette équipe théoriquement plus faible, de battre la formation présumée supérieure.

C'en était trop pour le lieutenant Mangin.

Le soldat Georges Verriest partit donc pour Lille avec son matériel, son amitié pour Dubus, encore grandie par son sacrifice mais aussi avec une réputation militaire compromise.

Fort heureusement le soldat Verriest ne nourrissait aucune ambition dans la carrière militaire. Il est en effet « fort civil » dans tous les sens du terme. Le jeune homme insoumis de l'époque a fait place à un homme qui doit précisément soumettre le fruit de ses observations à la ratification de la « vox populi ». Depuis quelques jours Georges Verriest est en effet sélectionneur, ce qui le met en concurrence avec... un million d'autres, si l'on admet que chaque amateur de football est un sélectionneur en puissance. Georges Verriest on le sait, prend une lourde succession à la suite de la catastrophe de Bâle toute proche, qui contraste d'autant avec l'euphorie de la campagne suédoise, pas si lointaine...

Il faut donc au sélectionneur de sérieux atouts, une personnalité indiscutable, alliée à une sacrée dose de courage pour accepter une telle responsabilité. C'est cette personnalité

Voici la fabuleuse Résistex de KOPA

"le prince du dribble"

RESISTEX produit 15 modèles prestigieux : du Kopa-Espana, orgueil des professionnels au Team à 27 NF (pointure cadet) en passant par le Dribble, la moins chère des chaussures en vrai box.

« LE footballeur le plus prestigieux que le monde ait connu, Raymond Kopa, collabore étroitement avec la célèbre fabrique Résistex de Vitré.

Résistex exporte dans les quatre continents. Tout y est calculé pour le confort, l'efficacité et la légèreté. Un secret de Résistex-Kopa ? Même ses chaussures sont bon marché (sauf le Team) sont en véritable box.

GRATUIT : photo dédicacée par Raymond Kopa. Ecrire à Résistex, rue Savary, VITRE (Ille-et-Vilaine). Joindre timbre. S.V.P.

Résistex botte et bute en beauté

que nous avons essayé de dégager à partir du soldat Verriest. C'est elle que nous allons encore serrer le plus près possible à travers des faits précis, de ceux qui « traduisent » réellement un homme.

On sait que Georges Verriest exerce la délicate profession de commerçant en bestiaux. Qui n'a jamais assisté à une vente de bétail n'a aucune idée de ce que peut être l'affrontement humain à l'état pur sur le plan commercial.

Lorsque j'étais tout petit, il me souvient que ma grand-mère essayait de m'endormir avec cette litanie : « J'te vends une vache, bonne à lait, bonne à beurre », etc...

Mais lorsqu'il s'agit réellement de vendre une vache, aucun adulte ne se laisse « endormir ». Il ne faut pas croire non plus que « les plus forts en gueule » réalisent les meilleures affaires. Le seul critère de réussite en la matière est la connaissance profonde de la profession, du cheptel, ajoutée à un sérieux absolu. Or Georges Verriest n'a pas acquis sa notoriété par hasard. Il pourrait également être sélectionneur dans sa profession. Il a d'ailleurs été souvent membre, parfois même président de jurys appelés à décerner les prix agricoles.

Une fois, un jury dont il était membre avait « organisé » préventivement l'élection du lauréat. Comme quoi, il y a également des élections préfabriquées chez les bovins. Lorsqu'on lui demanda d'ajouter son bulletin de vote à celui de ses collègues pour célébrer la gloire du « lauréat », il refusa et proclama avec force : « Non seulement cette bête ne mérite pas le premier prix, mais pas davantage le second ».

Ainsi fut fait, car dans son milieu on ne discute pas la compétence et le sérieux de Georges Verriest.

Cette intransigeance sur les principes, Georges Verriest l'a toujours manifestée en quelque circonstance que ce fût. Dirigeant, il l'a déjà été mais pas très longtemps, car là encore, cet homme tout d'une pièce se heurta au mur des petites compromissions, des lâchetés de tous les jours qui président souvent à la direction d'un club.

Après avoir contribué à la gloire du R.C. Roubaix comme joueur, il tenta de redresser la situation compromise de son vieux club qui avait fait appel à lui comme dirigeant. Il exigea d'abord que chacun acquitât sa cotisation, ce qui était déjà un succès réel. Mais ce n'était qu'un hors-d'œuvre. Georges Verriest n'avait nullement l'intention de jouer les adjudants percepteurs. Il voulait que son club retrouvât tout son standing et pour cela, les conditions nécessaires à le lui rendre. Il ne concevait qu'une solution : adopter la même politique qu'au temps de sa jeunesse où tous les gosses des écoles, des collèges, des institutions libres qui venaient s'ébattre le jeudi au parc Jean Dubrulle étaient automatiquement licenciés au R.C. Roubaix, ce qui procurait au club un réservoir inépuisable et aux gosses des installations convenables. Il se trouva que cette politique fut abandonnée sans qu'on sache trop pourquoi. Les gosses venaient toujours s'ébattre sur le stade mais allaient jouer ailleurs le dimanche. C'est cette réciprocité que Georges Verriest voulait rétablir. Il se heurta alors à l'opposition de son Comité. Il dit son fait à chacun des opposants et... eut gain de cause.

Plus tard, un abbé qui dirigeait une école libre et faisait partie du Comité directeur dira : « Georges Verriest avait raison. »

Sans doute connaissez-vous mieux maintenant Georges Verriest. Sa personnalité faite de courage et d'intransigeance est toujours apparue en filigrane sur l'estampe de la bonhomie et du calme.

Les « présentations » ayant été fates, deux questions se posent : pourquoi et comment ?

Pourquoi Georges Verriest a-t-il accepté une telle responsabilité pleine d'embûches, de chausse-trape, d'aléas.

Comment s'y prendra-t-il ?

Lorsqu'on est venu le chercher il y a un peu plus d'un an, il venait de subir un très grand deuil. Il nous excusera de l'évoquer car il conditionna en partie sa décision. L'un des êtres qui lui étaient des plus chers venant de disparaître, seule une grande passion à la mesure de sa douleur pouvait en atténuer les effets : le football représentait cette occasion. On lui demandait d'aider Alex Thépot pour diriger l'équipe de France. Il accomplirait sa tâche avec passion, voire avec frénésie. En peu de temps sa puissance de travail surprit tout le monde. Lui aussi fut étonné... par le football qu'il redécouvrait ou plutôt la politique qui présidait à ses destinées. Il regarda beaucoup et écouta bien davantage, analysa encore plus, et se dit en conclusion que c'était encore pire que de son temps sans doute dans la mesure où les capitaux engagés sont bien supérieurs à ce qu'ils étaient il y a trente ans. Il réfléchit beaucoup, intervint quelques fois, toujours à bon escient.

Petit à petit, il était devenu la personnalité n° 1 du Comité de Sélection.

Lorsque les événements se précipitèrent et entraînèrent la démission d'Alex Thépot, le Bureau Fédéral ne fit en sorte qu'officialiser un état de fait.

Les virtualités devenaient réalités.

Comment pourra-t-il mener sa tâche à bien ? C'est-à-dire reprendre en main cette équipe de France que tout le monde ou presque s'est disputée ?

Cela, c'est son affaire, son secret et sa grande ambition. Mais ce dont on peut être certain c'est qu'il mettra tout le poids de sa personnalité pour réussir. Comme Paul Nicolas qui avait demandé à son beau-frère Paul Deydier de l'aider encore plus dans ses affaires afin qu'il puisse consacrer le plus de temps possible à l'équipe de France, Georges Verriest se déchargera progressivement de ses tâches privées sur son fils Gérard qui lui ressemble énormément.

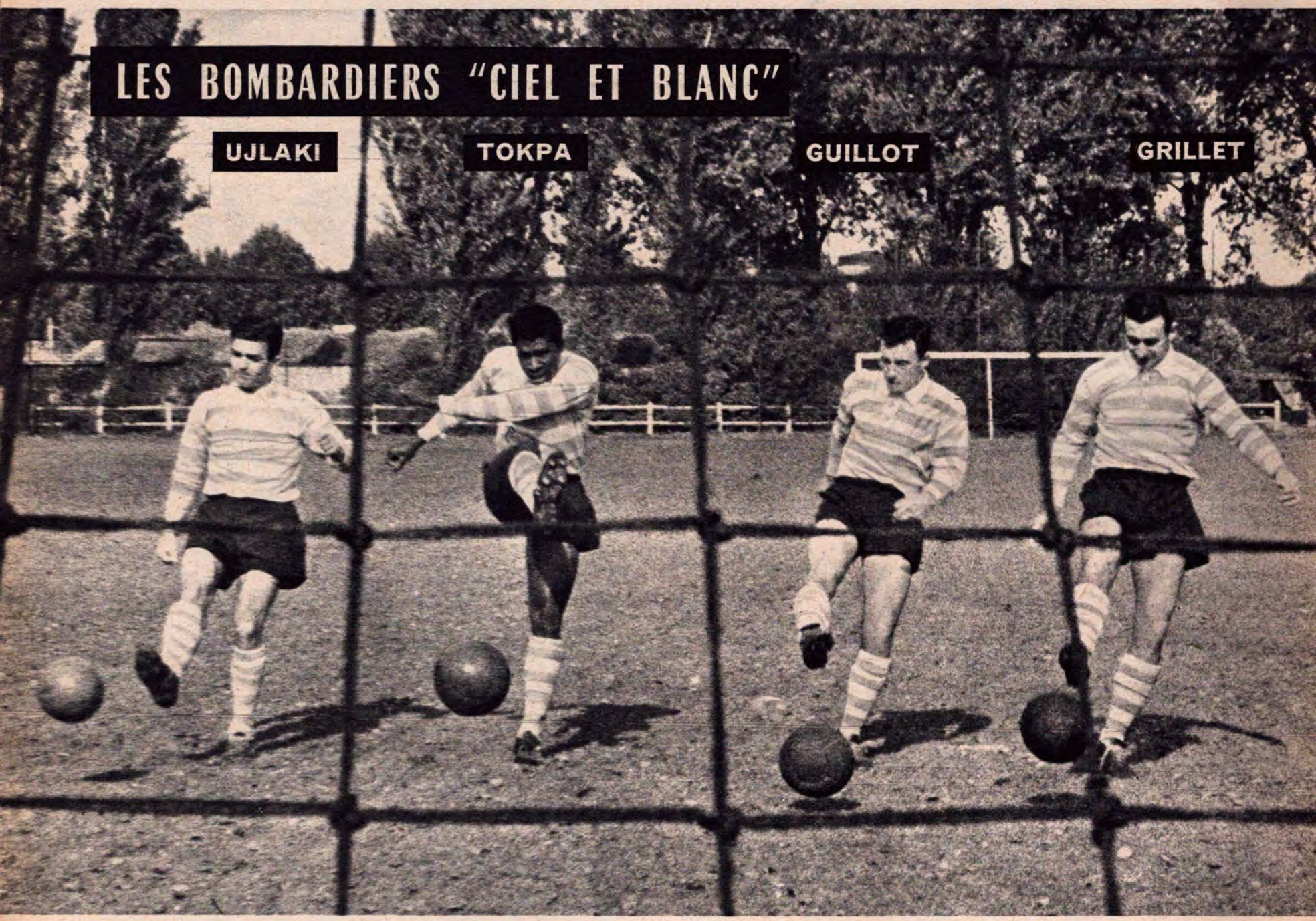
Comme son illustre prédécesseur (avec et contre qui il joua souvent), Georges Verriest se battra jusqu'au bout.

Depuis le 12 octobre, une page est tournée. Un nouveau chapitre de l'équipe de France commence.

Robert VERGNE.

CE « CHEVILLARD » AVISE et d'une compétence unanimement reconnue... est un sélectionneur qui n'a pas peur des responsabilités et qui sait ce qu'il veut...

LE RACING : UN ROI



Jean CORNU. — Un peu partout en France et à l'étranger, nombreux sont ceux qui s'étonnent de ce que le Racing, le plus grand club français, celui qui a donné son nom et même ses couleurs à plusieurs sociétés étrangères, comme le Racing Club de Buenos-Aires par exemple, ne soit pas au moins un autre Real Madrid.

André DEHAYE. — Le Real ! Je crains que le Racing ne soit jamais, ou du moins pendant très longtemps, l'égal du Real Madrid. A cela des raisons d'ordres très divers.

1° Il faut d'abord considérer les conditions de vie. Le standard français invite la jeunesse à l'évasion, le samedi et le dimanche, grâce aux deux roues et même à l'automobile.

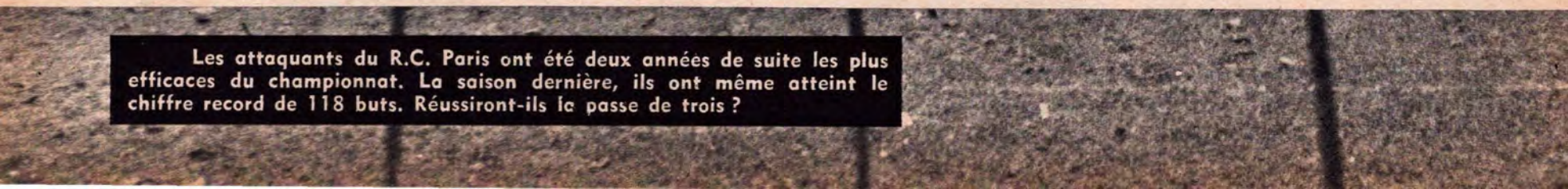
2° Il faut ensuite regarder la capacité des stades. La France ne dispose d'aucun stade de 100.000 places. Le plus grand des siens, Colombes excepté et d'accès difficile, n'abrite guère que 40.000 spectateurs. Le Real et Barcelone peuvent accueillir plus de 100.000 personnes autour de leur pelouse.

3° Il est nécessaire de tenir compte également des règlements intérieurs de chaque pays ou plutôt de chaque Fédération ou Ligue. En Espagne, chacun garde sa recette, en France, nous devons partager : 60 % au club qui reçoit, 40 % à celui qui est reçu.

Marcel GALEY. — C'est même là tout le problème !

André DEHAYE. — Ce n'est pas tout le problème, mais une grande partie de celui-ci.

Ainsi, nous avons un budget de 100 à 110 millions d'anciens francs. Or, la saison dernière, nous avons réalisé en championnat, environ 135 millions de recettes sur lesquels il nous est resté un peu plus d'un tiers, soit 55 millions. Ajoutez à cela 20 millions glanés sur terrains adverses. Il nous faut trouver près de 30 millions dans nos matches de Coupe de France, nos matches amicaux ou nos tournois, pour joindre les deux bouts. Nous sommes ainsi très loin du compte du Real qui réalise jusqu'à 50 millions de recette en un seul match. Sans exagérer, nous l'avions d'ailleurs honnêtement calculé avec M. Saporta, trésorier du club madrilène, au moment du transfert de Kopa en Espagne : les ressources du Racing ne représentent que la dixième partie de celles du Real. Voilà pourquoi les clubs français ont tant de mal à lutter avec les grands clubs étrangers sur le plan des transferts. Si Reims nous avait proposé Kopa à 7 millions — c'est proportionnellement



Les attaquants du R.C. Paris ont été deux années de suite les plus efficaces du championnat. La saison dernière, ils ont même atteint le chiffre record de 118 buts. Réussiront-ils la passe de trois ?

SANS COURONNE

L'ÉQUIPE DE LA CAPITALE

Au cours du tour de Paris que FOOTBALL-MAGAZINE a effectué avec le Racing, la même question a été posée à chacun de ses joueurs : « Pourquoi croyez-vous que votre équipe va enfin gagner le championnat ? »

TAILLANDIER A L'ARC-DE-TRIOMPHE...

« Nous devons être champions parce que nous y croyons tous. L'équipe du Racing n'a jamais si bien joué ».

ce que le Real a payé pour lui — nous l'aurions acquis tout de suite, vous le pensez bien, et même d'autres vedettes avec lui.

4° Dernière différence entre le Real et le Racing : le Real ne cherche que le spectacle ; son équipe pro n'est guère qu'une facade très brillante sans doute, mais sans grandes fondations. Le Racing est un club éducatif derrière ses quinze ou seize professionnels, il a 1.200 amateurs répartis dans cent équipes ; et chaque jour, il doit refuser de nouvelles adhésions, car il n'a malheureusement pas assez de terrains.

L'erreur de 1932

— A propos de terrain, pourquoi le Racing n'a-t-il pas son stade propre ?

André DEHAYE. — Il n'est peut-être pas tout à fait exact de dire que le Racing n'a pas « son » stade puisque, après tout, il peut disposer de Colombes, stade de notre maison-mère, le Racing Club de France.

Il est bien évident, cependant, que la question des terrains constitue l'un des drames du football professionnel français : celui-ci surpaie ses joueurs, mais n'a ni terrain, ni installations.

Voyez les Anglais : ils serrent les cordons de la bourse pour leurs joueurs ; mais ils construisent des stades. Le Racing a joué le mois dernier à Newcastle, dans un stade de 60.000 places qui sera bientôt porté à 80.000 et dont les installations valent bien celles d'Arsenal.

En 1932, origine du professionnalisme, on a payé les joueurs au-dessus des moyens du football français — et on a continué par la suite — alors que l'on n'a pas songé le moins du monde à édifier des stades.

Aujourd'hui, terrains et stades ne peuvent être construits que par des collectivités : sociétés immobilières ou villes.

Un stade revient environ à 5 milliards d'anciens francs. Supposez qu'une banque, très généreusement, consente un tel prêt à 5 %, le club débiteur devrait donc payer un intérêt annuel de 250 millions. Quel club, en France, peut se permettre cette folie ?

— Il est dit communément que les joueurs du Racing sont les mieux payés avec ceux de Reims et cette croyance est étayée par le fait que chaque footballeur français rêve de

UN REPORTAGE DE JEAN CORNU
PHOTOS ROGER KRIEGER ET ANDRÉ LECOQ

L'ÉQUIPE DE LA CAPITALE

UJLAKI A L'OPÉRA. . . . . SÉNAC A LA TOUR EIFFEL . . . .

« Je pense que le Racing a atteint
sa maturité technique sur le plan collectif,
ce qui peut lui permettre de remplacer
un ou deux joueurs
sans que la cohésion
de l'équipe s'en ressente.
Il peut changer de rythme
quand il veut et garder la balle
lorsque le besoin s'en fait sentir,
pour assurer le résultat ».

« Pour être champion il faut être fort,
mais il faut aussi
avoir de la réussite.
Cette réussite,
elle est maintenant parisienne... »

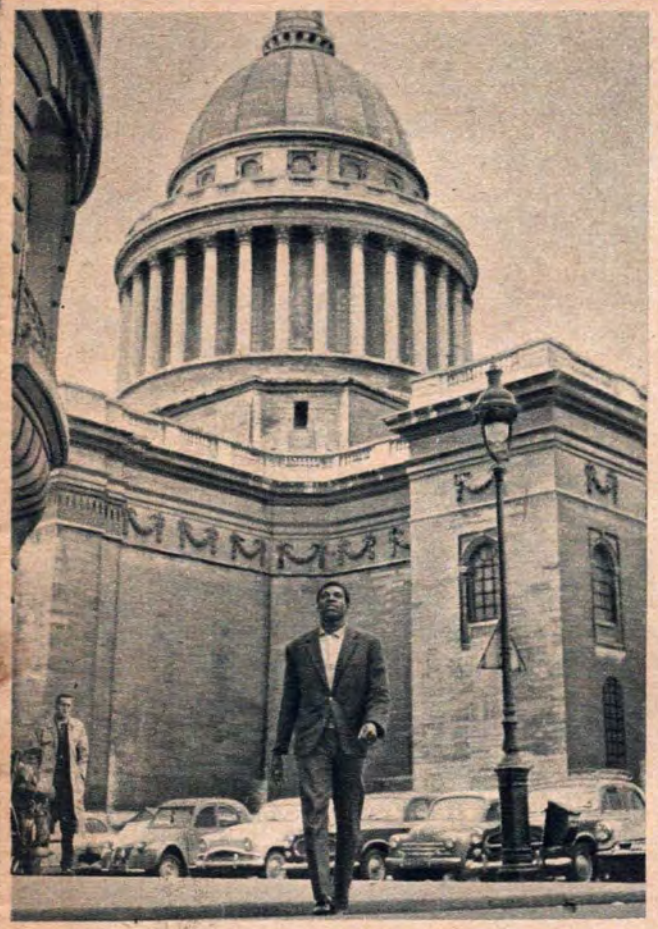
. . . MARCEL A LA CONCORDE . . . HEUTTE A NOTRE-DAME. . . . . BODIN A COLOMBES . . . . . .

« Nous avons deux avantages sur nos rivaux :
notre effectif comprend
seize joueurs d'égale valeur
et nous disputons moins de matches amicaux
grâce à nos recettes ».

« Tout est meilleur au Racing.
Et puis nous semblons avoir enfin
plus de chance que Reims,
longtemps handicapé
par les blessures de Kopa et Fontaine »

« Oui, le Racing sera champion
car, grâce à l'entraînement rationnel
de Pierre Pibarot,
il saura éviter son classique
passage à vide de janvier ».

TOKPA AU PANTHÉON . . . . . GUILLOT A LA BASTILLE . . . . . GRILLET A LONGCHAMP . . . . .



**« Nous jouons d'une façon plus soutenue
parce que
nous avons enfin parfaitement assimilé
les méthodes
de notre entraîneur Pierre Pibarot ».**

« Il fallait une ambiance
au Racing.
Elle existe,
après de longues années d'efforts.
Pour moi, plus de problème... »

**« Cette fois,
tout le monde y croit.
Nous sommes passés plusieurs fois
à côté du titre
mais chaque chose a une fin ».**

LELONG A LA RÉPUBLIQUE . . . . BOLLINI AU SACRÉ-CŒUR . . . . MARCHE A MOHON . . . . .

« Nous serons champions
parce que nous avons
la plus belle ligne d'attaque.
On vantait le Racing pour sa qualité,
on le vantera pour son esprit de corps »

**« C'est bête :
mais je suis certain
que nous serons champions
parce que je sais
que nous sommes les plus forts »**

« De ma retraite de Mohon,
je vois tous les jours un Racing
de plus en plus sûr de lui
et qui, cette fois,
aura de la chance contre Reims »

LE RACING CLUB DE PARIS

Au premier rang : ABEL (soigneur), TOKPA, GUILLOT, UJLAKI, MARCEL, GRILLET, HEUTTE. VAN SAM absent (militaire).

Au second rang : VARINI, LELONG, SENAC, BODIN, Pierre PIBAROT (entraineur), BOLLINI, UGORENKO, TAILLANDIER.

PHOTO ANDRE LECOQ

En médaillon : MARCHE.

jouer un jour sous le maillot de Reims ou sous celui du Racing.

André DEHAYE. — Je ne connais pas les salaires versés à Reims et dans les autres clubs, mais je sais que nos joueurs sont bien payés. La presse a, d'ailleurs, fait état des salaires versés à Grillet au moment où ce joueur eut des différends avec nous (1).

Je pense, cependant, que d'autres motifs que l'argent amènent les joueurs vers les grands clubs comme Reims ou le Racing : le plaisir d'être dans une bonne équipe, l'attrait de bons et grands matches, la perspective d'une sélection possible, car on expose toujours mieux son talent dans une grande que dans une petite équipe.

Un quart de siècle a passé

— Comment se fait-il que le Racing n'ait pu conquérir un titre de champion de France depuis 1936 ?

André DEHAYE. — A cette question, je pourrais répondre par une autre question : pourquoi les trois autres clubs parisiens qui ont tous opéré en Division I n'ont-ils jamais été champion de Division I ? Le Racing conquit une fois au moins ce titre et joua sept finales de Coupe pour en gagner cinq.

En creusant le problème, nous nous apercevons que le Racing a connu plus de réussites en Coupe qu'en Championnat. Pourquoi ? Sans doute parce que les matches de Coupe se jouent, à partir d'un certain niveau du moins, sur terrains neutres, alors que le Championnat se joue par matches aller et retour (sur son terrain et chez l'adversaire).

Le Racing a-t-il son « terrain » ? Paris est un cas. Seul le Red Star possédait vraiment « son » terrain et « son » public, je dirai même, le public le plus averti de France. Quant au Racing, il n'a pas perdu moins de 14 points chez lui, la saison dernière et il a pourtant terminé au troisième rang.

— Le Racing n'a donc point de supporters ? A-t-il à se plaindre de la tenue des Parisiens à son égard ?

Marcel GALEY. — Nous avons un millier de supporters inscrits dans un club ; mais il est évident qu'il y a davantage de Parisiens qui souhaitent la victoire de notre club lorsqu'il joue.

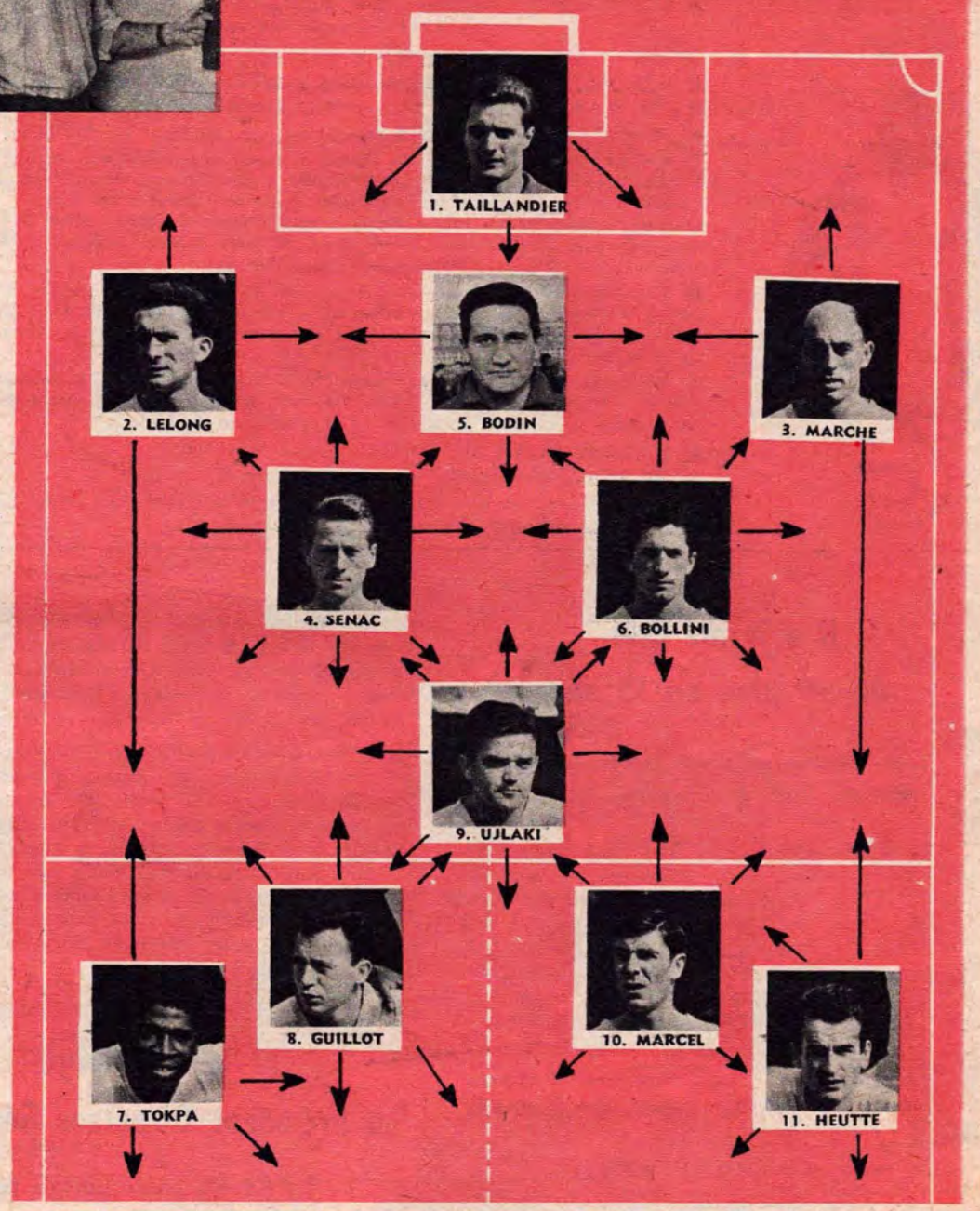
Nous n'avons pas à nous plaindre du tout de l'attitude du public parisien à notre égard. Il serait souhaitable, pour la grandeur du sport et du football, que la province ait l'esprit de Paris. Les spectateurs de la capitale ne viennent pas pour nous voir gagner à tout prix ; ils viennent avant tout voir du bon spectacle. Ils sont contents quand nous jouons bien, que nous gagnions ou que nous perdions. En province, il en va un peu différemment : on vient voir gagner son éuipe.

Paris est une mosaïque de provinciaux et le tiers de nos spectateurs — parfois la moitié — sont prêts à encourager l'équipe adverse, celle de leur province ou de leur région. Cet inconvénient, qui a son sommet à Paris, n'est pourtant pas particulier à la capitale, mais est un mal de toutes les grandes villes.

---

(1) *Il a été fait état de* 200.000 *à* 220.000 *anciens francs sans compter les primes : 10.000 francs du point en championnat, libres pour les matches amicaux.*

LE R. C. PARIS AU TABLEAU NOIR
PAR PIERRE PIBAROT



AVANT d'aborder chacune des lignes de l'équipe, je voudrais rappeler les principes de base qui régissent le système de jeu du Racing :

1. OCCUPATION SOLIDAIRE DU TERRAIN : Chaque joueur possède une ZONE d'évolution dans laquelle il doit posséder ou conquérir le ballon.

2. DIVERSES FORMES DE CETTE SOLIDARITE :

— DANS LE JEU DEFENSIF : défense à 4 ou 5, avec soutien et couverture. Nous pratiquons ce qu'on appelle la DEFENSE EN LIGNE. Elle a pour motif le HORS-JEU. Mais elle n'est pas utilisée uniquement pour profiter du hors-jeu, mais aussi pour donner une forme intelligente au jeu défensif. Dans leur soutien et leur couverture du partenaire engagé, les défenseurs tiennent compte en premier lieu du porteur du ballon, ensuite de la situation des autres attaquants adverses. En réalité, c'est l'adversaire qui se met hors-jeu et non les défenseurs qui le mettent hors-jeu.

— DANS LE JEU OFFENSIF : jeu à deux et en triangle (avec course en diagonale, pour éviter le hors-jeu).

Examinons maintenant le jeu des différents éléments qui constituent l'équipe :

- **1. — LE GARDIEN (TAILLANDIER ou VARINI). Sa zone d'évolution coïncide avec celle de L'ARRIERE-CENTRAL. Son jeu est classique. Il est maître de cette zone.**
- **2. — LES ARRIERES AILES (LELONG et MARCHE). Ils surveillent leurs zones, ils doivent attaquer l'adversaire qui est dans cette zone. L'arrière aile accompagne l'aile du Racing qui attaque, son collègue restant en soutien de l'arrière central.**
- **3. — L'ARRIERE CENTRAL (BODIN ou BOLLINI) ne se laisse pas attirer hors de sa zone. Il a pour charge de soutenir et couvrir demis et arrières.**
- **4. — LES DEMIS (SENAC, BOLLINI ou MARCEL) battent tout le terrain devant l'arrière central qu'ils sont chargés aussi de soutenir et de couvrir le cas échéant. Ils ne doivent jamais suivre l'attaque, à deux.**

Tous ces défenseurs ont pour rôle de capter le ballon et de le transmettre dans les meilleures conditions.

- **5. — LES AVANTS : ils doivent tous être premiers défenseurs, quand nous perdons le ballon (à eux de faire écran devant l'adversaire).**
- **— L'AVANT-CENTRE (UJLAKI) couvre un grand terrain. Il est en liaison permanente avec tous les joueurs de l'équipe. Il combine avec tous et doit s'intégrer à l'attaque quand la possession du ballon est bien assurée.**
- **— LES INTERS (GUILLOT et MARCEL). Guillot est le pendant d'Ujlaki, il assure la liaison et les relais avec lui. L'autre est plus offensif.**
- **— LES AILIERS (TOKPA, GRILLET ou HEUTTE). Ils doivent dans leur zone, et en liaison avec les arrières ailes, conquérir, reconquérir ou garder le ballon. Ils doivent rechercher les débordements et éviter le plus possible les centres longs pour rester dans le jeu à ras de terre.**

R. C. PARIS QUI ÊTES-VOUS ?

- **NAISSANCE.** — Branche cadette du R.C. France, club omni-sport, fondé en 1882, a vu le jour en 1932 à l'origine du professionnalisme.
- **COULEURS.** — Bleu ciel et blanc.
- **ADRESSE.** — 81, rue Ampère, Paris-17e. Tél. : WAG. 45-85.
- **TERRAINS.** — Colombes et surtout le Parc des Princes.
- **FONDATEUR.** — M. Jean-Bernard Lévy (tué au front en 1940).
- **CADRE** (1). — Président : M. André Dehaye ; vice-présidents : MM. Pierre-Etienne Guyot, Jean Rimet, Louis Sandras ; secrétaire général : M. André Bouillon ; trésorier : M. Emile Beaujoin ; trésorier-adjoint : M. Charles Lœw ; Membres : MM. Gaston Allain, Pierre Boissel, Charles Coutelier, Serge Di Pietro, Aimé Durbec, Georges Le Moën, Paul Marbot, Lucien Peduzzi. Directeur général : Marcel Galey ; entraîneur : Pierre Pibarot.
- **JOUEURS AMATEURS.** — 1 200 joueurs répartis en 100 équipes. Chaque jour le Racing doit refuser des adhésions par manque de terrains. MM. Durbec, Bellanger, Jeanpierre, Boussiron et une armée de moniteurs sont les animateurs de la section Amateurs.
- **TITRES.** — Champion de France 1936. Vainqueur de la Coupe en 1936 (doublé), 1939, 1940, 1945, 1949. Finaliste en 1930 et 1950. Opéra toujours en Division I, sauf en 1953-54 où il évolua en Division II.
- **EMBLEME DE SES SUPPORTERS.** — Le pingouin.
- **JOURNAL (bi-mensuel).** — « Ciel et Blanc ».

(1) Tous les membres du Comité du R.C.P. ont joué au football. Durbec et Galey ont été internationaux.

Il a formé près de 50 pros en 15 ans

— Quelles sont vos relations avec le Racing Club de France ?

André DEHAYE. — Les deux associations sont distinctes, puisque l'une ne groupe que les amateurs (le R.C.F.) et l'autre, en principe, que des pros (R.C.P.). Cependant ces deux associations ont des contacts par le haut et par le bas, si je puis dire puisque, d'une part, six membres du Comité du R.C.P. sont membres du Comité du R.C.F. et que tous les footballeurs du R.C.F. sont aussi membres du R.C.P.

Marcel GALEY. — Ainsi avons-nous 45 équipes minime et 1.200 joueurs, comme nous le disions tout à l'heure.

On nous fait souvent le reproche de ne pas sortir de jeunes pour notre équipe pro. Je ferai remarquer que près de 50 professionnels sont, depuis 1945, sortis de nos équipes amateurs. En voici la liste : Aloni, Bellot, Boulet, Brahim, Bruey, Cappon, Carra, Champion, Courteaux, Dalla-Cieca, Foix, Fleurian, Gabet, Gauchon, Grillet, Guillot, Guinard, Hartmann, Antoine Jurilli, Paul Jurilli, Raphaël Jurilli, Krupski, Lamy, Landi, Machet, Mahjoub, Millet, Moreel, Nikitis, Persini, Pillard, Pillette, Pivois, Papon, Quenolle, Sadat, Salva, Samper, Samuel, Schneider, Taillandier, Tillon, Thuane, Sénac, Ugorenko, Vaast et Wadoux.

Si l'on considère qu'il y a environ 600.000 amateurs en France qui ne donnent que 600 professionnels, c'est dire qu'il faut 1.000 amateurs pour faire un professionnel. Nous qui avons 1.200 joueurs amateurs, nous sommes largement dans la note et la bonne note. D'autant plus qu'en raison de notre recrutement très varié, grand nombre de joueurs nous quittent, bien qu'ils aient une classe de professionnels soit pour continuer leurs études, soit pour toute autre activité.

De la concierge au Président Directeur Général

— Le Racing passe parfois pour être un club snob.

André DEHAYE. — Le Racing Club de France compte 15.000 membres. Il est bien possible qu'il y ait des snobs parmi eux. C'est comme s'il n'y avait pas de femmes rousses dans un arrondissement de Paris. Les membres du Racing viennent de toutes catégories de recrutement. En football, nous acceptons aussi bien le fils de la concierge, que le fils du Président Directeur Général d'une des plus grosses affaires de Paris. Le Racing est un monde, il est à l'image de Paris même. Nous avons une commission d'admission. Celle-ci n'a qu'un critère : l'esprit sportif.

— Quelles sont vos relations avec les autres clubs parisiens ?

André DEHAYE. — Nos relations sont des meilleures et elles l'étaient, je puis vous l'assurer, avec le Red Star, avant sa disparition. Les trois clubs pros restants sont statutairement associés dans« Paris - Pros ». Ils ont des contacts périodiques, avant et après chaque assemblée générale. Tous les problèmes sont, d'ailleurs, communs aux trois ; c'est pourquoi, si je suis le représentant parisien à la Ligue Nationale, Langiller en est le supplément. On a pu croire que le Racing était contre un deuxième club pro en Division I : c'est une erreur. Pour moi, une deuxième équipe est nécessaire en Division I dans les très grandes villes. Le public prend ainsi l'habitude d'aller chaque dimanche au football. Un troisième club en Division I aurait peut-être posé des problèmes de calendrier ; mais Paris est assez grand pour fournir un public à deux grandes équipes en même temps.

Le C. A. P. : une nursery

— Vous placez souvent quelques-uns de vos jeunes professionnels en stage dans des clubs provinciaux ; ne vous est-il pas venu à l'idée de faire de ceux-ci des filiales, des « nurseries »?

Marcel GALEY. — Nous n'avons à proprement parler que des filiales amateurs : Sporting Club de Colombes et Racing Club de Levallois ; mais pour les professionnels, nous entretenons avec le C.A.P. d'excellentes relations dans l'intérêt réciproque des deux clubs. Ces accords arrangent le Racing et le C.A.P., mais ne lèsent personne. Et si jamais une compétition, la Coupe par exemple, venait à opposer les deux clubs, chacun disputerait sa chance avec la plus grande intensité.

André DEHAYE. — Ça, je le garantis..

— Est-ce que le problème du logement vous pose toujours de grandes difficultés et dans ce dernier cas, comment les résolvez-vous ?

Marcel GALEY. — C'est un problème qui présente moins d'acuité actuellement qu'en 1950. Nous l'avons résolu il y a quelque temps en logeant un joueur à notre siège (Cisowski), en acquérant une maison à Bois-Colombes, puis deux appartements, l'un en propriété, l'autre en location. Ainsi, sommes-nous à peu près parés.

André DEHAYE. — Je reste toujours attaché à l'idée d'une maison du football pour nos jeunes, que nous ferions construire à Colombes ; mais pour le moment, l'exécution de ce projet est différée. Nous avons fait, trop d'investissements pour le renfort de l'équipe.

Ce qu'il faut aux clubs français pour rivaliser avec les étrangers

— Investissements que vous ne regrettez pas à une époque où la Coupe

L'EFFECTIF DU R.C. PARIS

BOLLINI Bruno	né le 14 septembre 1933 à Paris, arrière central ou demi aile; 71 kg, 1 m 77. International A.
GUILLOT Jean	né le 31 août 1931 à Argenteuil, ailier ; 67 kg, 1 m 72. International B.
GRILLET Pierre	né le 21 mars 1932 à Piolenc (Vaucluse), ailier; 75 kg, 1 m 76. International A.
HEUTTE François	né le 21 février 1938 à Chaumont-en-Vexin, avant centre; 1 m 78, 69 kg. International A.
LELONG Bernard	né le 18 juin 1929 à Petit-Quevilly, arrière ; 75 kg, 1 m 79. International B.
MARCHE Roger	né le 5 mars 1924 à Villers-Semeuse, arrière; 78 kg, 1 m 72. International A.
TAILLANDIER Jean	né le 22 janvier 1938 à Auzances (Creuse), gardien de but ; 67 kg, 1 m 77. International A.
TOKPA Jean	né en janvier 1934 à Bahibli, avant centre ou ailier; 72 kg, 1 m 75. International B.
TIBARI Mohamed	né en 1935 à Casablanca, demi aile; 72 kg, 1 m 74. International marocain.
UJLAKI Joseph	né le 10 août 1929 à Budapest, inter; 68 kg, 1 m 72. International A.
UGORENKO Boleslav	né le 15 octobre 1931 à Wittelsheim, arrière ; 78 kg, 1 m 82.
VAN SAM Guy	né le 20 décembre 1935 à Beyrouth, inter; 70 kg, 1 m 70. International B.
VARINI Daniel	né le 29 juin 1934 à Besançon, gardien de but ; 72 kg, 1 m 77. International militaire.
SENAC Guy	né le 19 mars 1933 à Villetaneuse, demi aile; 72 kg, 1 m 82. International B.
BODIN Pierre	né le 23 mars 1934 à Saint-Marsault (Deux-Sèvres), arrière central; 79 kg. 1 m 81. International amateur.
QUEDEC Yvon	né le 8 janvier 1939 à Boulogne-sur-Seine, ailier droit ou gauche ; 69 kg, 1 m 70. International amateur.

L'ÉTAT-MAJOR DE LA RUE AMPÈRE

QUINZE HOMMES...

Voici, réuni pour FOOTBALL MAGAZINE, 81, rue Ampère, le Comité directeur du R. C. Paris. — Au premier rang, de gauche à droite : MM. BEAUJOIN (retraité, premier trésorier), DI PIETRO (imprimeur, membre), RIMET (usine cartonnages, vice-président), DEHAYE (agent d'industrie, président), SANDRAS (vice-président), LOEW (papiers peints, trésorier adjoint). — Debout, de gauche à droite : MM. PIBAROT (entraîneur), MARBOT (joaillier, membre), GALEY (directeur), PEDUZZI (entrepreneur de fumisterie, membre) DURBEC (ingénieur, directeur sportif des amateurs), COUTELIER (directeur d'éditions, membre), LE MOEN (chef du personnel à Electro-Câbles, délégué social), BOUILLON (magasin tapis, secrétaire général), ALLAIN (entrepreneur-décorateur, membre).

Elles sont le sourire de la rue Ampère: à dr., Estelle Poujenc (secrétaire administrative) ; à g., Marie-Claude Rebours (secrétaire).

...ET DEUX FEMMES

d'Europe a pris un énorme essor et où l'on parle de plus en plus de championnat européen.

André DEHAYE. — Je ne regrette rien. D'autre part, je suis un ardent partisan de la Coupe d'Europe et du Championnat d'Europe.

Le Racing n'a jamais participé à la Coupe d'Europe en tant que concurrent, mais je me rappelle avoir assisté à la première réunion, provoquée par l'**Equipe** en 1955, à ce sujet.

Nous n'avons jamais été qualifiés et j'en suis navré. On pense généralement que cette épreuve comporte un inconvénient : le déplacement des foules qui se détachent des championnats nationaux pour reporter leur intérêt sur les matches qui déterminent la qualification, donc les matches essentiels du championnat, mais c'est un « déplacement » normal. Quant aux clubs français qualifiés, ils en tirent un avantage plus moral que pécuniaire.

Le Championnat d'Europe est le prolongement naturel des compétitions actuelles. Les moyens de transport modernes rendent Milan plus proche de Paris que Le Havre. Je regretterai que la France doive s'y présenter un jour avec un handicap certain, celui-ci résidant notamment dans la médiocrité de ses installations.

Quand ce championnat sera créé — et il le sera à brève échéance — il faudra donner aux clubs français le moyen de rivaliser avec leurs concurrents étrangers à grands moyens financiers. Je pense qu'il faudra ouvrir à nouveau la frontière aux étrangers.

Nous connaissons actuellement en France une situation analogue à celle de 1932, quand nous sommes passés du championnat régional au championnat national. Aujourd'hui, il faut franchir un pas de plus et aller du national à l'européen. Le championnat national qualificatif n'en aura qu'un attrait supplémentaire. Le Racing ne saurait, bien entendu, se mettre en travers d'un tel mouvement.

DEPUIS 1936 AUCUN TITRE...

L'équipe reine du Racing, celle qui en 1935-36 réussit le doublé Coupe - Championnat. Au premier rang de gauche à droite : Mercier, Kennedy, Couard, Veinante, Mathé ; au deuxième rang : Schmitt, Victor Mestre (directeur sportif), Roux, Banide, Diagne, Hiden, Jordan, Delfour, Kimpton (entraîneur).

...MAIS QUATRE VICTOIRES EN

1939

R. C. PARIS BAT LILLE 3-1

De gauche à droite : Veinante, Diagne, Hiden, Jordan, Ozenne, Dupuis, Mathé, Heisserer, Zabalo, Louys, Perez.

1940

R. C. PARIS BAT MARSEILLE 2-1

De gauche à droite au premier rang : Zabalo, Hiden, Roulier, Heisserer, Virage ; au deuxième rang : Hiltl, Rouellé, Mathé, Dupuis, Jordan, Diagne, Ely Rous (entraîneur).

1945

R. C. PARIS BAT LILLE 3-0

De gauche a droite au premier rang : Mathé, Philippot, Heisserer, Bongiorni, Ponsetti, Vaast ; au deuxième rang : Marcel Galey, Dupuis, Samuel, Salva, Jordan, Jasseron, Molinuevo, Paul Baron.

1949

R. C. PARIS BAT LILLE 5-2

De gauche à droite au premier rang : Gabet, Tessier, Quenolle, Vaast, Moreel ; au deuxième rang : Vignal, Arens, Salva, Leduc, Lamy, Grizzetti.

VINGT ANS APRES, neuf des onze titulaires de l'exceptionnelle équipe de 1936 se sont retrouvés à Paris. Au premier rang (de g. à dr.) : Ozenne, Kennedy, Couard, Veinante, Mathé. — Au 2e rang : Dupuis, Banide, Diagne, Hiden, Jordan, Delfour.

COUPE DE FRANCE

L'HOMME DES MATCHES RETOUR

Guy Van Sam a été transféré de Montpellier au RC Paris pour une somme avoisinant 45 millions d'anciens francs. Mais il est militaire au Bataillon de Joinville et il n'a pas encore porté le maillot bleu ciel et blanc. Après un séjour en Algérie de plusieurs mois, il rentrera pour donner un peu de sang nouveau à l'attaque du Racing. Pour les matches retour, il sera très utile.

CONNAISSANCE DES LOIS DU JEU

BALLON EN

LA notion de ballon « en jeu » et « hors du jeu », est généralement mal connue.

On dit que le ballon est HORS DU JEU :

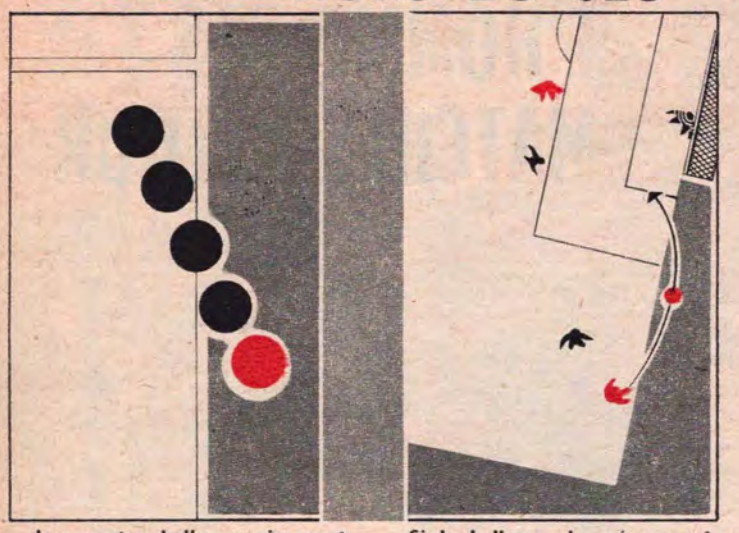
1 lorsqu'il a entièrement dépassé une ligne de touche ou de but, soit à terre, soit en l'air ;

2 lorsque la partie a été arrêtée par l'arbitre.

Lorsque le ballon est hors du jeu, le match est, pour ainsi dire, SUSPENDU en attendant qu'il reprenne de la manière prévue par les Lois du Jeu (par exemple par une rentrée de touche, un corner, un coup franc).

Il s'en suit qu'aucune nouvelle faute, entraînant une remise en jeu différente, ne peut être sifflée pendant que le ballon est hors du jeu.

BALLON HORS DU JEU



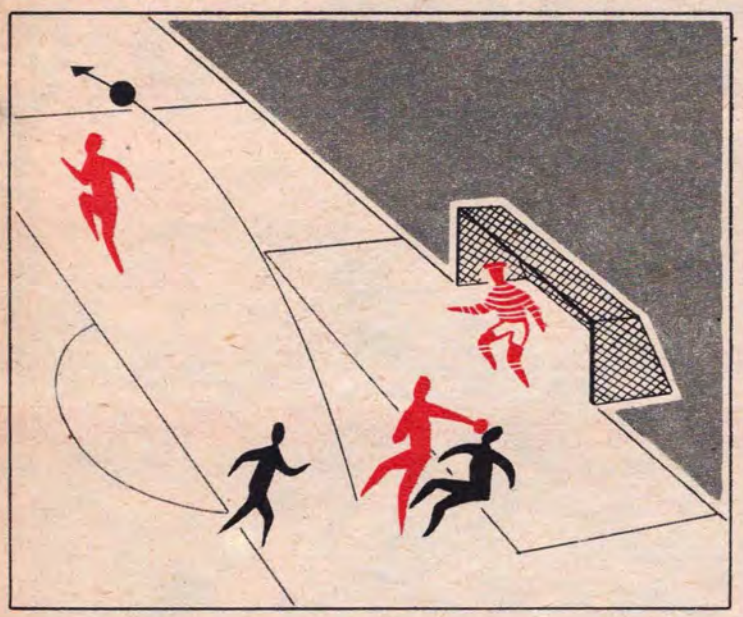
Les quatre ballons noirs sont encore en jeu puisque aucun d'eux ne dépasse entièrement la ligne de touche. Seul le ballon rouge est hors du jeu puisqu'il se trouve entièrement au-delà de cette ligne.

Si le ballon, « brossé » par le joueur rouge qui centre, revient dans le terrain de jeu, après avoir pendant sa course, franchi entièrement la ligne de but, l'arbitre doit donner sortie de but.

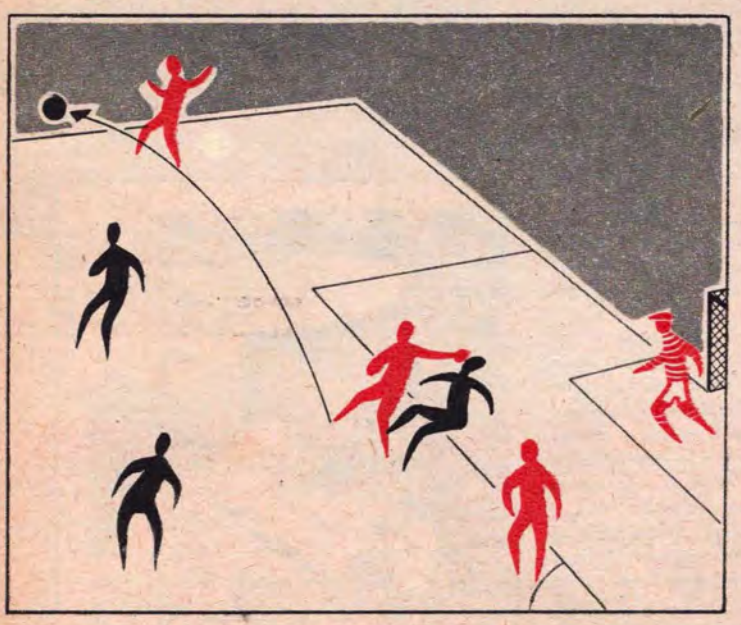
BALLON HORS DU JEU LORSQUE LA PA

Un joueur du camp défendant rouge touche le ballon de la main. L'arbitre n'ayant pas encore sifflé, le ballon est encore en jeu, ce qui signifie que les joueurs ne doivent pas se figer dans l'attente d'une décision de l'arbitre. Celui-ci peut, en effet, estimer que pour différentes raisons (main involontaire, règle de l'avantage, etc.), il ne doit pas intervenir.

PAS DE PENALTY SI LE BALLON EST HORS DU JEU



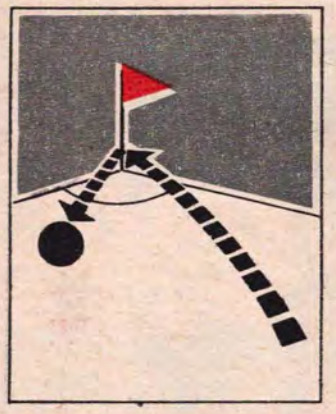
Le défenseur rouge, après avoir dégagé, se rend coupable de brutalités envers le joueur noir. L'arbitre doit donner penalty en faveur des noirs puisque, au moment où la faute a été commise, le ballon était encore en jeu.

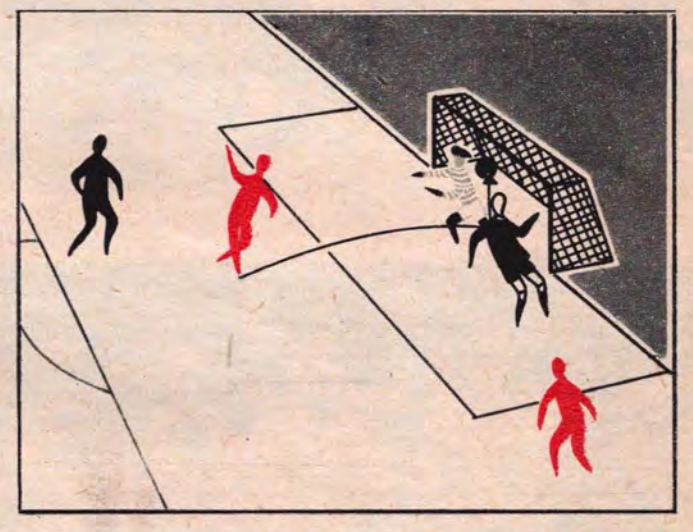


Le défenseur rouge commet, dans ce cas également, la même faute, mais alors que le ballon avait franchi entièrement la ligne de touche et se trouvait par conséquent hors du jeu. L'arbitre ne peut pas accorder un coup franc (ni un penalty si la faute a été commise dans la surface de réparation). Il doit expulser le joueur et faire reprendre le jeu par une rentrée de touche.

BALLON EN JEU

Le ballon reste en jeu s'il rebondit dans le terrain de jeu après avoir touché le drapeau de coin.





Il reste également en jeu s'il touche l'arbitre. Celui-ci n'étant pas en effet considéré comme un « corps étranger », le ballon peut rebondir sur lui tout en restant en jeu. S'il pénètre dans le but, comme l'indique notre dessin, le but est valable.

DOUBLE FAUTE

Nous avons souvent l'habitude d'écrire, à propos d'un arbitre, que l'erreur est humaine.

Aujourd'hui, c'est à propos de FOOTBALL MAGAZINE que nous nous excusons de devoir le dire.

Nous avons en effet commis dans nos récents numéros, et malgré tout le soin que nous attachons à la réalisation de ces pages sur les Lois du Jeu, deux fautes d'inattention que nous tenons à réparer :

1° Dans l'étude intitulée « les fautes qui entraînent un avertissement ou l'exclusion » (F.M. de juin).

Nous montrons un joueur qui commet à trois reprises une faute sur rentrée de touche. Et notre commentaire est le suivant : « L'arbitre, estimant qu'il enfreint avec persistance les lois du jeu, lui adresse un avertissement et accordera un coup franc à l'équipe adverse ».

JEU ET HORS DU JEU

Ces pages sur les lois du jeu sont réalisées avec la collaboration de M. Roberi MASSON

En revanche, le ballon est EN JEU à tout autre moment, du commencement à la fin de la partie, y compris dans les cas suivants :

1 s'il rebondit dans le terrain de jeu après avoir touché un montant de but, une barre transversale de but ou un drapeau de coin ;

2 s'il rebondit dans le terrain de jeu après avoir touché l'arbitre ou un juge de touche se trouvant à l'intérieur du terrain ;

3 en attendant qu'une décision soit prise à propos d'une infraction supposée aux Lois du Jeu.

De même que le ballon doit avoir entièrement dépassé une ligne de touche ou de but pour être hors du jeu, un but n'est marqué que si le ballon a entièrement franchi la ligne de but entre les montants et sous la barre transversale.

Football MAGAZINE

FOOTBALL-MAGAZINE
a déjà présenté par le texte et par l'image :

- le hors jeu
- la « règle de l'avantage »
- les fautes de la Loi XII
- le penalty
- les autres coups de pied placés
- Coups francs directs et indirects.

Nous vous proposerons, dans nos prochains numéros :

- nombre de joueurs
- fautes volontaires et involontaires, etc.

Nous répondons dans FRANCE-FOOTBALL aux questions sur l'arbitrage que nous posent nos lecteurs.

RTIE A ÉTÉ ARRÊTÉE PAR L'ARBITRE

En fait, l'arbitre ayant sifflé la faute du joueur rouge, la partie s'est arrêtée. Le ballon se trouve à l'endroit d'où le coup franc va être tiré par un joueur noir. En attendant que le signal du coup franc soit donné par l'arbitre et que le ballon ait accompli une distance égale à sa circonférence, le ballon est hors du jeu. Si une autre faute était commise à ce moment, elle ne pourrait donc entrainer de sanction telle qu'un coup franc ou un penalty.

Le signal du coup franc ayant été donné et le ballon ayant parcouru une distance égale à sa circonférence, celui-ci est à nouveau en jeu. Toutes les fautes doivent donc être sanctionnées normalement.

BUT MARQUÉ OU NON

Le gardien de but a plongé désespérément, mais il n'a pu arrêter le ballon qu'au moment où celui-ci avait franchi entièrement la ligne de but. Bien que le gardien soit à l'intérieur du terrain, le but est néanmoins marqué étant donné la position du ballon.

Exemple inverse : le gardien se trouve à l'intérieur des filets, mais le ballon n'a pas franchi entièrement la ligne de but. Le but n'est donc pas marqué.

En fait, l'arbitre doit bien adresser un avertissement au joueur fautif, mais ne peut pas accorder un coup franc à l'équipe adverse, LE BALLON N'ETANT PAS EN JEU au moment où la faute a été commise (c'est précisément l'objet de notre étude de ce mois). Le jeu sera repris par une « touche à refaire » par l'équipe adverse.

2° Dans l'étude intitulée « Coups francs directs et indirects » (F.M. d'octobre).

Nous montrons un joueur (noir) qui, « ayant à tirer un coup franc dans sa surface de réparation, a préféré passer la balle à son gardien. Mais, par maladresse, il loge le ballon dans ses propres filets ». Et notre commentaire est le suivant : « Ce but en faveur des rouges n'est pas valable, car un coup franc doit être marqué uniquement contre l'équipe en faute. Le jeu reprendra par un corner en faveur des rouges ».

Notre erreur est d'avoir fait tirer le coup franc par le défenseur noir à l'intérieur de sa surface. Ce coup franc aurait dû être tiré en dehors de la surface, et notre commentaire eût été bon (but non valable, corner pour les rouges).

Dans l'exemple que nous avons pris (coup franc accordé à l'équipe défendante dans sa surface de réparation), le ballon, pour être en jeu, doit sortir de la surface. Si le défenseur essaie de passer à son gardien (et qu'il réussisse ou pas), le coup franc doit être recommencé.

Cette double erreur de F.M. (qui réalise ses études sur les Lois du Jeu avec la précieuse collaboration de M. Robert Masson dont la compétence fait autorité en France et à l'étranger) a au moins le mérite de souligner combien sont délicats ces problèmes d'arbitrage et de règlement, puisque les meilleurs spécialistes ne sont pas à l'abri de fautes d'inattention. Et de mieux montrer combien est ingrate la tâche des arbitres qui ont, en quelques dixièmes de seconde, à choisir la bonne solution.

JEAN - FERDINA

« L'abbé Bessède, Chanoine honoraire, officier d'académie, directeur de la centrale catholique de Montpellier, regrette de ne pouvoir vous donner satisfaction. »

Tout a commencé par un refus, car le Chanoine Bessède tenait à rester dans l'ombre, mais son amour pour le S.O. Montpellier a été le plus fort.

Ainsi FOOTBALL-MAGAZINE peut vous présenter un président pas comme les autres : le seul ecclésiastique à la tête d'une équipe professionnelle.

Un reportage de MARCEL GILLOT et JACQUES BOISLEME

Devant la cathédrale et la Faculté de Médecine

Au Comité directeur du S.O. Montpellier.

L'ECCLESIASTIQUE

Jean-Ferdinand Bessède est né en 1911. Il a fait ses études secondaires et de théologie de 1925 à 1928 à Montpellier. Au cours de ses études, il était déjà responsable des jeux. Dans son petit bureau de la Centrale Catholique, située dans une venelle tranquille, c'est un va-et-vient incessant de jeunes qui viennent solliciter ses conseils. C'est là qu'il nous fit ses confidences sur son existence de grand sportif.

« J'ai joué au football et au basket dans des équipes de collège. J'ai pratiqué le ski et l'alpinisme. »

Sachez aussi que le Chanoine dirige, aidé par des moniteurs, une école de ski dans les Alpes, à Megève pendant 2 mois : décembre-janvier, et qu'il a fait l'ascension des Grandes Jorasses et traversé la Mer de Glace. Il est responsable également d'un camp d'été dans la vallée de Chamonix. « D'ailleurs j'aime tous les sports, sauf le catch » nous a-t-il précisé.

Nous avons alors demandé à l'arrière droit Jean-Ferdinand Bessède s'il avait une anecdote piquante à évoquer dans sa carrière de footballeur.

« Oui, je me souviens qu'alors que je jouais dans l'équipe du petit séminaire, nous avons rencontré celle des Faucons Rouges, organisation d'un « bord » opposé au nôtre. Eh bien, nous n'avons jamais eu autant d'amis, avant, pendant et après le match. J'ai aussi hélas, un souvenir pénible. Dans la même équipe que moi jouait l'abbé Novarro qui devait être plus tard assassiné, lors de la révolte de Sétif.

LE DIRIGEANT

M. le Chanoine est au Comité Directeur du S.O.M. depuis 1955. Il en est le président depuis la saison 1957-58. Il a pris en mains les destinées du club en une période particulièrement noire (pas de trésorerie, dernier au classement, sans équipes amateurs valables).

Mais laissons-le parler :

« J'ai accepté la présidence à titre transitoire (c'est consigné dans le procès-verbal de la séance). Mes qualités, mes fonctions et mes charges sacerdotales, si elles me commandent d'assumer une suppléance et d'effectuer un sauvetage, ne me permettent pas d'assurer une présidence définitive. Je poursuis actuellement 3 buts :

ND BESSÈDE : LE CHANOINE PRÉSIDENT

Avec Mirouze (à gauche),, entraîneur des pros et Favre, responsable des amateurs.

1° PAYER LES DETTES : Les plus criardes sont payées, mais il en reste encore de nombreuses. Nous accomplissons là une tâche des plus ingrates : régler les dettes des prédécesseurs. Nous le faisons dans le silence, pour respecter la personne des créanciers, mais nous l'accomplissons dans un esprit de justice.

2° ASSAINIR LA TRESORERIE : La presse a parlé de 2 transferts mirobolants (Bonnel, Van Sam). Là, il faut dégonfler une baudruche. On a avancé des sommes fantastiques (plus de 30 millions). Tous les chiffres avancés sont faux. La Ligue nous ayant demandé de ne pas les divulguer, je ne puis que vous assurer que les dirigeants de clubs ne font pas des folies de 40 ou 45 millions. Le S.O.M. n'est pas riche. C'est une société qui veut équilibrer son budget, qui ne peut se permettre aucune extravagance. Nous savons ce qu'il nous a fallu de soucis, de travaux, de démarches pour payer les folies passées.

Certains voudraient que nous nous renforcions. Nous l'avons fait avec Mahjoub, Oualiken et Mallet, et en recrutant des amateurs.

Le faire avec des vedettes, nous ne le pouvons pas, financièrement. Nous avons contacté le Racing pour Grillet. Il s'est avéré que le prix du transfert (35 millions) et les mensualités du joueur étaient au-dessus de nos possibilités. Je comprends fort bien que Sète ait disparu.

3° CREER UN COURANT SPORTIF AUTOUR DU CLUB : Je regrette que beaucoup de sportifs ne voient dans un club que l'équipe-fanion. Ils ne pensent pas à tout le travail en profondeur que nous faisons pour ce club et le sport. Pas de politique de l'autruche, pas de politique d'orgueil non plus : je suis président surtout pour les jeunes et pas seulement pour l'équipe première. Il faut créer un climat favorable ; Bonnel et même Van Sam le pur sang, ne sont pas des exceptions.

Enfin, nous avons un but qui les résume tous : la montée qui serait le plus beau cadeau à faire aux sportifs de Montpellier. »

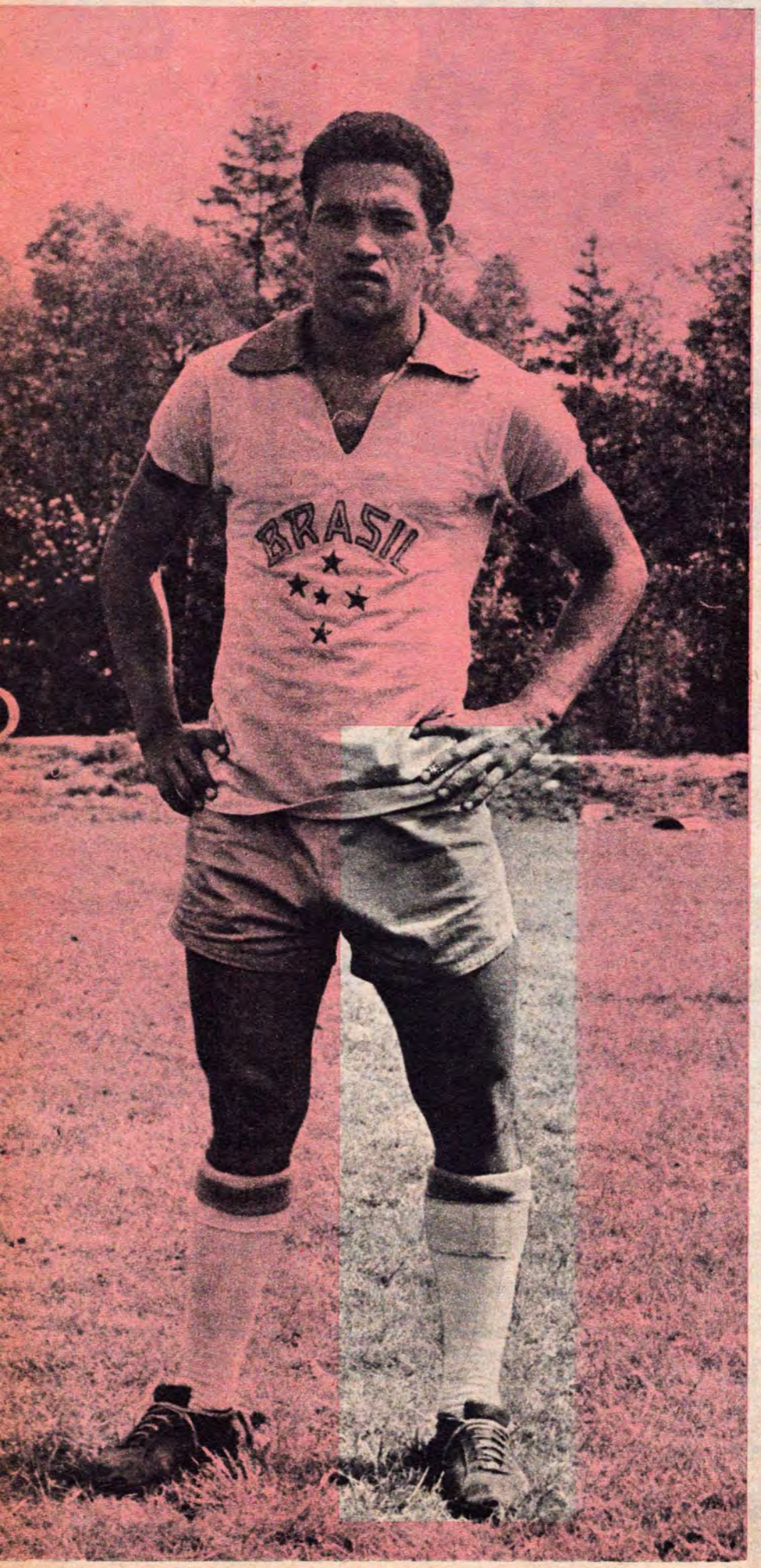
Sur quoi, la silhouette désormais populaire du Chanoine s'estompa parmi les livres saints, mais derrière les lunettes brillaient deux yeux malicieux.

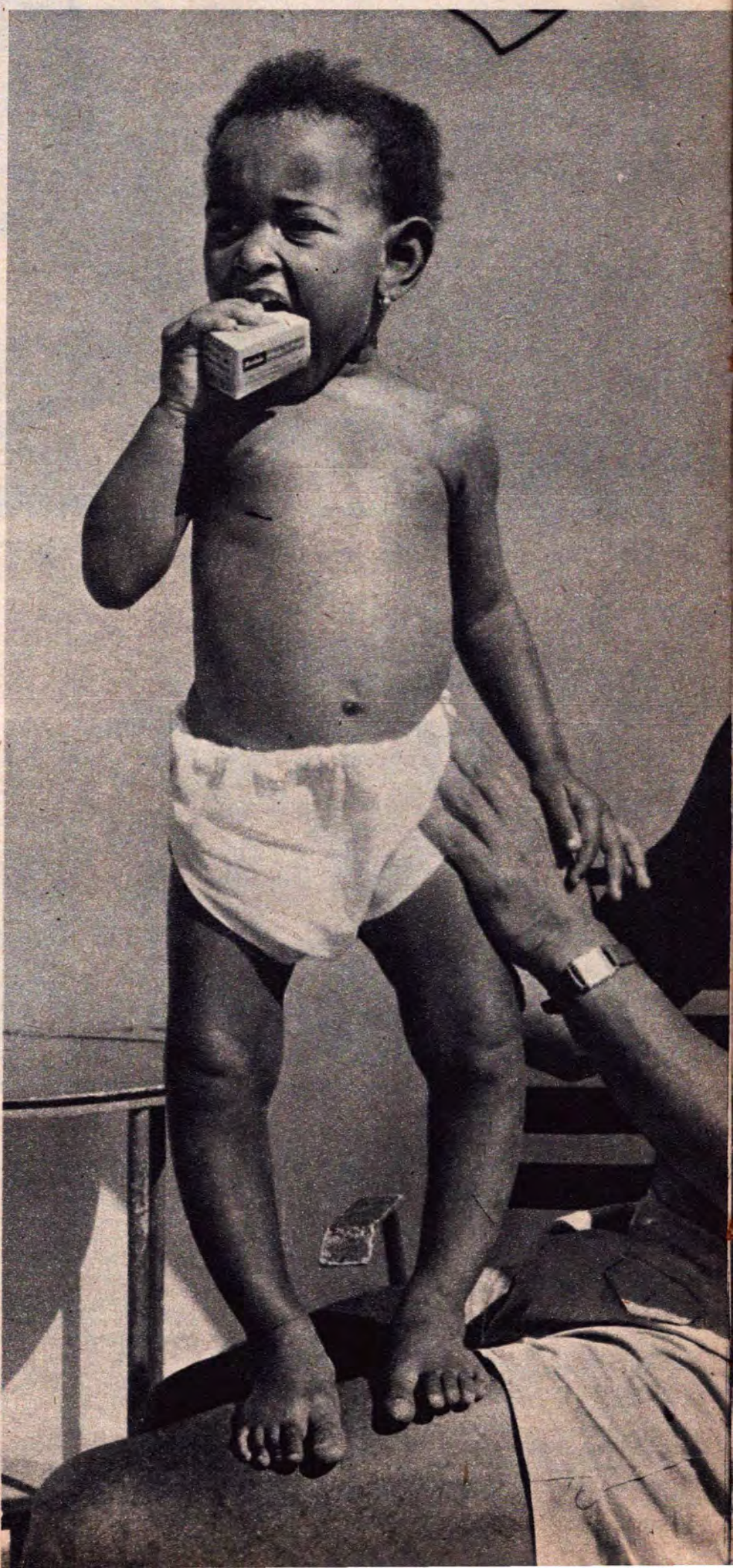
GARRINCHA

TEL PÈRE TELLE FILLE

Ces deux documents situent une extraordinaire ressemblance physique. Garrincha, l'irrésistible ailier droit de la Coupe du Monde 58, n'est pas un athlète parfait au sens esthétique du mot. Si sa jambe droite est normale, sa jambe gauche est nettement déformée. Garrincha a cinq filles... et l'une d'entre elles est exactement bâtie comme lui.

2





CHAMPIONS DU MONDE INSOLITES

BELLINI

LE PLAY BOY DE VASCO DE GAMA

Grand gala, parterre de vedettes internationales, admiratrices aux yeux émerveillés, autographes : Luis Bellini, l'arrière central du Brésil et de Vasco de Gama, est un homme du monde. Il a de la classe et l'élégance nonchalante du véritable play-boy.

(Photos LUIZ CARLOS BARETTO)

UNE ÉTUDE TECHNIQUE D'E Football MAGAZINE

AU ROYAUME DES I L

LA feinte s'improvise, elle ne s'apprend pas. Mais elle peut tout de même être décrite, décomposée. C'est ce que nous avons essayé de faire pour les lecteurs de « Football-Magazine » par l'intermédiaire de l'œil photographique de l'appareil Robot manié par Robert Legros.

Qu'est-ce que la feinte ? Un geste technique commencé, mais non terminé. C'est une ébauche, une esquisse, un moyen mais non une fin.

Grâce à la feinte, le footballeur tente de tromper l'adversaire sur son intention, afin de libérer son champ d'action, que ce soit pour lui-même (approche du but, préparation du tir) ou pour un partenaire (passe). Elle est de moins en moins utilisée parce que de plus en plus répandue et connue, parce qu'aussi les défenses sont renforcées et les adversaires multipliés parce qu'on lui préfère de plus en plus les échanges de balles rapides à deux ou trois, parce que le travail d'équipe a pris le pas sur le travail individuel. C'est un bien pour l'ensemble du football. Mais c'est dommage pour le dribbleur et pour le feinteur, cet aristocrate du football.

Il existe deux sortes de feinte : sur ballon arrêté et sur ballon en mouvement. On ne vous les décrira pas toutes. Elles varient selon le don, selon l'inspiration et l'improvisation. Elles exigent des qualités de souplesse, d'équilibre, d'adresse et de vivacité de corps et d'esprit, d'indépendance du regard (c'est-à-dire de maîtrise et d'oubli du ballon) qui ne s'acquièrent pas, car elles sont qualités naturelles.

Nous nous contenterons de décrire à travers la démonstration des trois attaquants stadistes Eschmann, Stako et Van Rhyn, quatre des feintes les plus couramment utilisées.

Nous y ajouterons une étude sur les plus célèbres feinteurs du football. Remarquons en passant qu'il s'agit aussi des meilleurs dribbleurs. Car la feinte est au dribble ce que le sel ou le poivre est à la sauce. Un condiment qui lui donne toute sa saveur.

J.-Ph. RETHACKER.

DUHART

MATTHEWS

GARRINCHA

DI STEFANO

KOPA

PIANTONI

LES FEINTEURS CELEBRES

PEDRO DUHART

Le Franco-Uruguayen de Sochaux utilisait une gamme de feintes extraordinairement variées. Grand, élancé, élégant, il possédait une souplesse de hanches qui lui permettait les redressements d'équilibre les plus invraisemblables.

LARBI BEN BAREK

Avec les qualités athlétiques naturelles que possèdent tous les Marocains et les footballeurs de couleur, Ben Barek était surtout un maître de la feinte de corps. Sa souplesse lui permettait d'engager à fond l'adversaire... dans la mauvaise direction, et de redresser instantanément sa course ou son dribble.

ALBERT BATTEUX

Il fut sans doute le plus brillant « feinteur » de son époque. Petit, donc près du sol, subtil dans sa touche de balle et dans son coup d'œil, il utilisait surtout les passements de jambe ou de pied au-dessus du ballon pour ouvrir le chemin de la passe. C'était un feinteur au bénéfice des autres...

STANLEY MATTHEWS

La meilleure feinte du Sorcier de Blackpool était plus cérébrale que technique. Il provoquait l'arrière adverse, l'attaquait très vite et à fond, pour l'obliger à prendre un équilibre. C'est alors qu'il le trompait par un brusque renversement de course. En somme, il contraignait l'adversaire à se feinter lui-même !

ALFREDO DI STEFANO

On peut étudier n'importe quel chapitre de la technique. On y retrouve toujours Di Stefano, le footballeur complet. Ses feintes sont multiples : la plus caractéristique est le passement de jambe au-dessus de la balle. Soit latéral, soit en profondeur, soit simple, soit double (gauche-droite). Avec en conclusion utilisation très fréquente de l'extérieur du pied. Autre spécialité, le coup de talon (droit ou croisé), effectué en pleine course.

RAYMOND KOPA

Les feintes du prestigieux dribbleur qu'est Kopa sont surtout des feintes sans ballon : sautillement d'un pied sur l'autre pour préparer et provoquer l'attaque de l'adversaire. Sans compter les blocages instantanés de dribbles (en profondeur ou en largeur), qui effacent l'adversaire.

GARRINCHA

Ce n'est pas un grand feinteur. Mais dans son dribble (où compte surtout le passage instantané de l'arrêt à la pleine vitesse), il y a la feinte de corps. A gauche avec démarrage vers la droite, ou à droite avec démarrage vers la gauche (et l'intérieur du terrain).

THEO

Il est grand, un peu lent, dans ses évolutions, très décontracté. Il est un peu ce qu'était Duhart (la frappe de balle de gaucher en plus). Il est surtout le spécialiste de ce que les footballeurs appellent le « rateau ». Il y a acquis une maîtrise étonnante.

ROGER PIANTONI

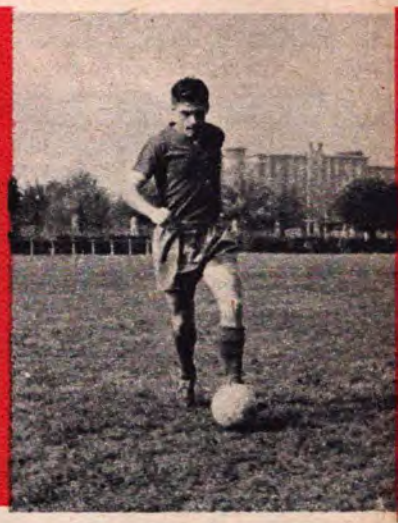
Chez Piantoni intervient la qualité du gaucher qui possède semble-t-il (dans le dribble et la feinte comme dans le tir), plus d'influx nerveux que le droitier. Ses origines latines ont sans doute donné à Piantoni la possibilité de réaliser les contre-pieds les plus fulgurants. Ses feintes de corps, d'autre part, tirent leur efficacité de sa nature de « fausse-garde » qui accentue le doute dans l'esprit de l'adversaire. Le cas est le même pour Ferenc Puskas.

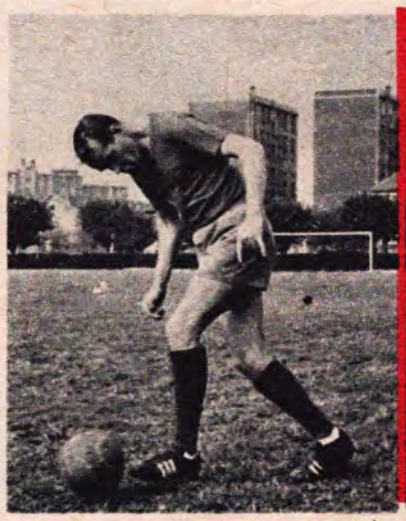
Reportage photographique ROBERT LEGROS.

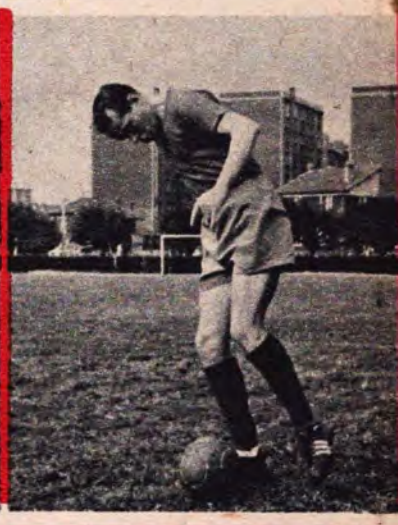
LA FEINTE DE CORPS

LA FEINTE DE CORPS (STAKO)

Le joueur attaque le ballon de l'intérieur du pied gauche (c'est un gaucher). Sur la seconde photo, il amorce déjà sa feinte de corps par une recherche d'appui vers sa droite. Troisième photo : le balancement du corps est amorcé. Quatrième photo : à peine le pied droit est-il posé que Stako prépare déjà le retour vers le ballon (le regard est éloquent). C'est l'extérieur du pied gauche qui donnera au ballon la direction du dribble.







LE RATEAU

LE RATEAU (STAKO)

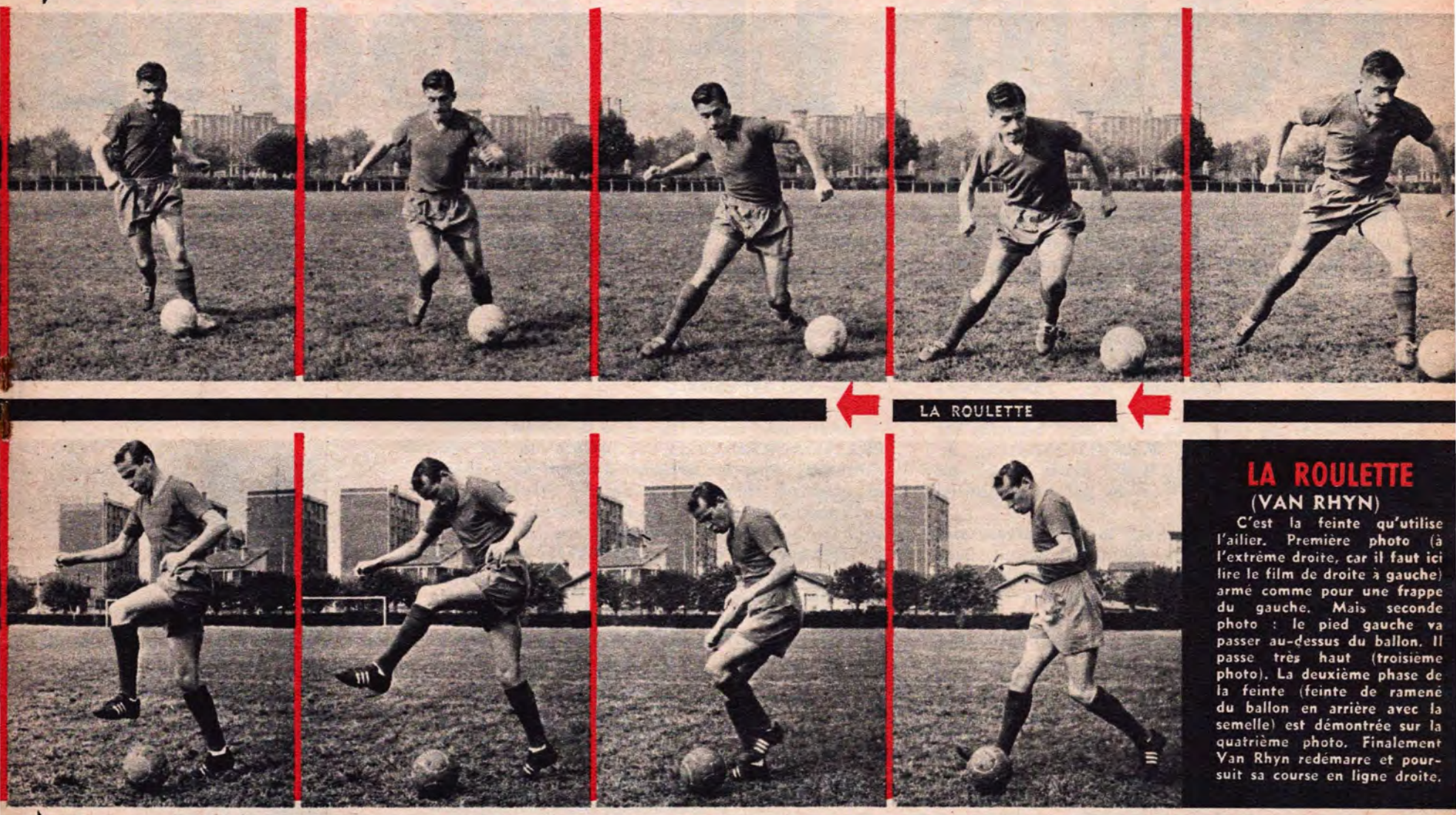
L'amorce de la feinte (deux premières photos) est identique à celle de la feinte précédante réalisée par Van Rhyn. Mais cette fois, l'escamotage et le « ramené » du ballon d'avant en arrière avec la semelle sont effectifs. Cette feinte permet de s'ouvrir des angles réduits mais elle est très efficace et très courante. Bien faite elle permet de changer instantanément la direction d'une course ou d'un dribble.

LE PASSEMENT DE JAMBES

LE PASSEMENT DE JAMBE (ESCHMANN)

Le joueur doit couvrir le ballon, c'est-à-dire être bien au-dessus de lui. Il engage l'adversaire en s'engageant lui-même tout entier vers sa gauche (2e photo). Mais son pied de feinte (le droit) passe au-dessus du ballon. Et dès l'appui effectué, le même pied droit revient vers le ballon pour une frappe de l'extérieur qui redresse le dribble. Le changement de direction est complet.

LLUSIONNISTES



LA ROULETTE

LA ROULETTE
(VAN RHYN)

C'est la feinte qu'utilise l'ailier. Première photo (à l'extrême droite, car il faut ici lire le film de droite à gauche) armé comme pour une frappe du gauche. Mais seconde photo : le pied gauche va passer au-dessus du ballon. Il passe très haut (troisième photo). La deuxième phase de la feinte (feinte de ramene du ballon en arrière avec la semelle) est démontrée sur la quatrième photo. Finalement Van Rhyn redémarre et poursuit sa course en ligne droite.

PLUS DE FRONT POUR LE FOOTB

LE football français est à un tournant. Une certaine lassitude semble se manifester dans le public qui ne trouve pas toujours le spectacle de qualité qu'il est en droit d'attendre. Les causes de ce dangereux tassement sont multiples : trop grand nombre de clubs pros et dispersion de l'élite, absence de nombreux jeunes de classe actuellement en Algérie, faux réservoir du championnat de France amateur où trop de bons éléments demeurent par intérêt financier, multiplication des compétitions annexes.

Vivant en vase clos, le football français est sur la mauvaise voie. Pour lui permettre de reprendre sa marche en avant et de recréer un climat enthousiaste certaines solutions paraissent évidentes.

L'une d'entre elles est la réouverture des frontières fermées aux étrangers depuis avril 1955. Elle vient d'ailleurs d'être officiellement proposée à la Ligue par l'entente des clubs de l'Ouest.

Cette mesure est discutée dans tous les milieux du football. Quelle est la tendance actuelle ? Pour répondre à cette question JEAN GAILLARD et JACQUES THIBERT ont mené l'enquête pour « FOOTBALL-MAGAZINE ».

En interrogeant :

— Des dirigeants de la Fédération et de la Ligue.

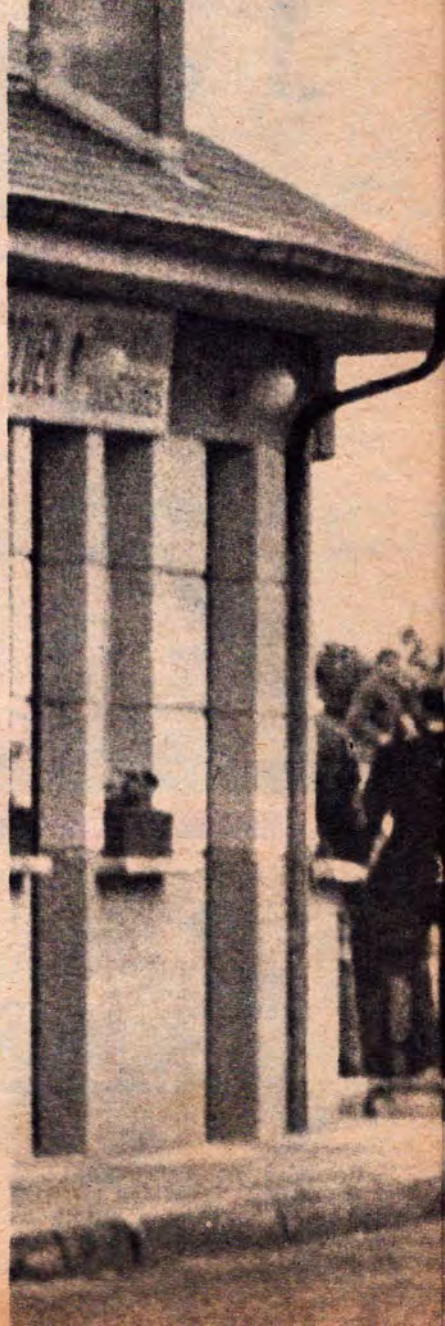
— Des dirigeants de clubs français et étrangers.

— Des entraîneurs.

— Des joueurs.

Mais pour mieux situer le problème, FOOTBALL-MAGAZINE dit ce qu'est la loi des étrangers dans les grandes nations du football et effectue aussi une revue des étrangers qui ont joué en France avant et après la guerre sans oublier les naturalisés.

Cette étude approfondie montre ce que les étrangers ont apporté à notre football et représente une pièce très importante au dossier, une pièce qui pèse lourd dans une conclusion favorable à l'abrogation de la loi du 27 avril 1955 !



DES OPINIONS UNANIMES

DES DIRIGEANTS

RAYMOND HERLORY

(F.C. METZ)

« Oui... mais soyons prudents »

« Je suis partisan de la venue contrôlée de joueurs étrangers de très grande classe. C'est la condition indispensable à la réouverture de nos frontières. Mais cela pose d'innombrables problèmes :

1° Les joueurs étrangers jeunes et de classe restent dans leur pays. C'est leur intérêt et ils le savent.

2° Ils coûtent très cher. Nos joueurs également, mais lorsque un club français transfère un joueur dans un autre, c'est un circuit fermé. Si les frontières s'ouvrent, il y aura une hémorragie d'argent dont risque de souffrir le football français.

3° Les dirigeants français connaissent mal en général, les joueurs étrangers. Ils sont donc dans l'obligation d'avoir des intermédiaires ; or, ces agents de liaison renseignent à leur façon. Nous en revenons obligatoirement aux mesures de contrôle et celles-ci semblent difficiles. »

MARCEL GALEY (R.C. PARIS)

« Moins de clubs ou des étrangers »

« Si nous pouvions nous contenter des joueurs français, je serais certainement partisan du statu quo en ce qui concerne les étrangers. Mais les joueurs français de classe sont disséminés dans un trop grand nombre de clubs.

Dans ces conditions, de deux choses l'une.

— ou nous réduisons le nombre des clubs ;

— ou nous ouvrons nos frontières aux joueurs étrangers.

Dans ce cas, un contrôle sévère est souhaitable. Une commission technique pourrait être chargée de ce contrôle.

Il faudrait que ces joueurs étrangers soient de classe internationale et supérieurs aux joueurs français afin de les faire progresser et d'améliorer notre niveau de jeu. S'ils ne doivent pas être meilleurs, le remède sera pire que le mal.

De toutes façons, si le nombre de nos clubs reste le même et s'il se crée un championnat d'Europe des clubs, je pense que nous devrons faire appel aux joueurs étrangers si nous voulons tenir tête au Real Madrid par exemple. »

SABY ZARAYA

(OLYMPIQUE DE MARSEILLE)

« Une nécessité impérieuse ! »

« Depuis quatre ans que je suis président de l'O.M., je suis pour le retour des joueurs étrangers dans nos clubs. Et aujourd'hui plus que jamais devant la baisse du niveau général du jeu en France.

On reviendrait ainsi à un jeu plus offensif, car beaucoup d'équipes, en Division II notamment, jouent le béton à cause de leur manque de moyens, c'est-à-dire de bons joueurs. Nous donnerions ainsi un meilleur spectacle et les recettes seraient supérieures.

Mais je suis pour la liberté totale « d'importation ». Je suis d'accord pour limiter à deux ou trois joueurs l'effectif étranger d'un club, mais je pense qu'il ne doit pas y avoir de restrictions d'âge ou de contrôle dit technique. Nos dirigeants ont suffisamment d'expérience pour ne pas faire de folies. D'autre part, un joueur de 30 ans et plus, peut rendre encore de grands services et former les jeunes.

Le retour des étrangers permettrait également de revenir à une saine vision des choses et le montant des transferts de bons joueurs français n'atteindrait plus les chiffres astronomiques actuels. »

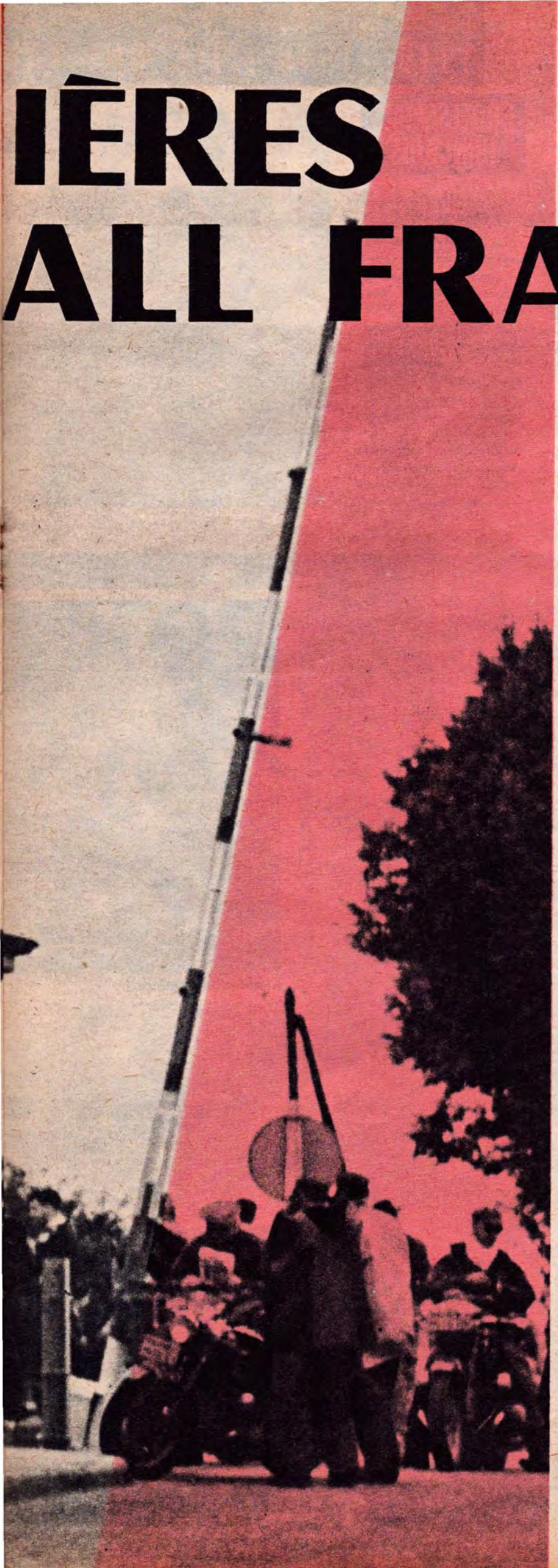
JEAN PUNTIS (TOULOUSE F.C.)

« Partisan à 100 % »

« J'ai déjà utilisé des joueurs étrangers et je suis plus que jamais partisan de cette formule. Il est impensable à notre époque, de vouloir vivre en vase clos.

Il doit évidemment y avoir des contrôles à l'importation des joueurs étrangers, mais j'estime qu'un footballeur de qualité apporte toujours quelque chose.

IÈRES ALL FRANÇAIS !



Il faut bien sûr que le recrutement des dirigeants soit judicieux et raisonnable. On peut faire une grande équipe avec des joueurs moyens, mais un excellent joueur, fut-il étranger, ne révolutionnera pas une équipe moyenne. Voyez le cas de Cisowski à Valenciennes.

Je suis donc partisan à 100 % de la venue des footballeurs étrangers avec un contrôle. Les bons joueurs sont connus ; ce sont eux qu'il faut faire venir. »

GAUTEROUX (SELECTIONNEUR)

« Je suis favorable »

« Je suis favorable à la venue de joueurs étrangers en France, dans le contexte actuel de notre organisation. Il y a en effet trop de clubs professionnels et trop peu de joueurs de qualité. Cette solution pourrait aider notre football à s'améliorer.

Une commission technique de la F.F.F. pourrait être chargée du contrôle de ces mutations, afin d'éviter la venue de joueurs non valables. »

DES ENTRAINEURS

ALBERT BATTEUX (REIMS)

« Émulation sur le plan technique »

« C'est un problème complexe. Je pense toutefois que des footballeurs étrangers apporteraient, à l'heure actuelle, un élément rajeunissant et vivifiant.

Notre élite est en effet trop éparpillée dans un trop grand nombre de clubs.

Les étrangers apporteraient une émulation sur le plan technique. Je sais que M. Nicolas reprochait surtout aux footballeurs étrangers d'empêcher l'épanouissement de joueurs français aux postes clés. Mais tous les postes d'une équipe sont maintenant des postes clés. Il est certainement préférable de confier à des étrangers de classe des postes où les français ne progressent pas.

Il faudrait que cette importation se fasse dans une mesure raisonnable et qu'elle soit contrôlée. »

KADER FIROUD (NIMES OL.)

« Les étrangers élèveraient le niveau du spectacle »

« Nous sommes obligés d'avoir des joueurs moyens dans nos clubs, puisque le nombre de joueurs de classe en France est insuffisant. Il faudrait des arguments techniques pour élever le niveau et le spectacle. Je pense qu'il faut chercher ces arguments à l'étranger.

Il y a trois catégories de joueurs dans les pays voisins :

— les vedettes cotées : elles ne viendront pas car elles sont drainées par les clubs italiens et espagnols ;

— les joueurs âgés : ils ne nous intéressent pas ;

— les joueurs dont les qualités sont indéniables et qui pourraient apporter ce qui nous manque.

A nous de faire une prospection valable parmi les jeunes étrangers et de déceler les futurs grands joueurs. »

LUCIEN LEDUC (A.S. MONACO)

« Une transfusion bénéfique »

« Le problème est en fait celui des jeunes et tout n'est pas fait en France pour déceler les jeunes talents. On hésite, par exemple, trop à incorporer des juniors en équipe première lorsque l'occasion se présente.

Je pense personnellement qu'il est souhaitable que des joueurs étrangers viennent en France. Il faudrait évidemment des limites à cette venue.

— nombre limitatif dans chaque club ;

— incorporation de joueurs jeunes et de classe. Ce serait une transfusion de sang bénéfique pour notre football. »

LUCIEN JASSERON (LE HAVRE A.C.)

« Oui, mais avec un contrôle sévère »

« Les footballeurs étrangers dans le passé ont appporté quelque chose au football français. Et j'estime qu'ils sont aujourd'hui encore, capables d'apporter quelque chose.

1910 -1940 : ILS ONT LAN

ANCÊTRES ANGLAIS

KENNEDY (R.C. Paris).

Les Anglais arrivèrent en France avec le football. Dans le Nord d'abord, Milner et Farnfield à Calais, Peacock à Roubaix, Owen, Bowman, Six à Lille, Turner et Mathey au Racing. Puis ils envahirent le Languedoc : Gibson, Martins, Parkes, Harrison, Cornelius, Barrett, Hewitt au F.C. Sète. Par la suite les Britanniques furent représentés à Cannes par Aitken, au Stade par Bunyan, à Boulogne par Newell, à Lille par Mac Gowan, à Rouen par Barnes, à Sochaux par Leslie et au R.C. Paris par le petit et rusé Kennedy.

PROFESSEURS HONGROIS

KOHUT (Marseille).

La création du professionnalisme en 1932 attira beaucoup de footballeurs hongrois en France. Enumérons-les : Bukovi et Lukacs (Sète), Kalmar (Roubaix), Berkessy (RC Paris), Kalocsaï et Moré (Lille), Kohut et Eisenhoffer (Marseille), Szabo et Bradac (Sochaux). Sans compter les magyars qui furent naturalisés. La plupart de ces joueurs apportèrent à leurs collègues français l'exemple d'une technique parfaite.

ILS ONT CHOISI LA FRANCE

Le football français, en général, l'équipe de France, en particulier, s'est souvent fort bien trouvé d'accueillir des joueurs naturalisés. Ils furent nombreux, en effet, à se fixer dans notre pays et à choisir la France comme patrie. Rappelons les cas les plus célèbres.

Avant-guerre, ceux d'Anatol (Espagnol), Yvan Beck (Yougoslave), Désiré Koranyi, André Simonyi, Kaucsar, Siklo, Weiskopf (Hongrois), Hiltl, Jordan et Hiden (Autrichiens).

Et après-guerre, ceux de Lechantre (Belge), Skiba (Allemand), Ujlaki (Hongrois) qui furent internationaux, de Gonzalès (Argentin) et Andersson (Suédois) qui faillirent l'être.

HENRI HILTL (Roubaix)

DESIRE KORANYI (Sète)

NCÉ LE FOOTBALL FRANÇAIS

ARTISTES YOUGOSLAVES

YVAN BECK (Sète).

Il y eut aussi plusieurs Yougoslaves. Comme les Anglais, ils renforcèrent surtout les clubs languedociens : Sekoulitch à Montpellier, Stefanovitch à Sète et Yvan Beck le redoutable canonnier à Sète.

ANDRE SIMONYI (Red Star)

JOSEPH UJLAKI (R.C. Paris)

CONSCIENCIEUX SUISSES

TRELLO ABBEGGLEN (Sochaux).

Le football helvétique fournit les trois frères Kramer au F.C. Sète puis à Montpellier. Leur succédèrent le gardien Séchehaye au Club Français, le demi centre Bruhin à Marseille et surtout l'inégalable inter du F.C. Sochaux Trello Abbegglen. Tous joueurs d'une conscience, d'une correction exemplaires.

BUTEUR HOLLANDAIS

BACKHUYS (Metz).

Il fut le seul Hollandais marquant (si l'on peut dire) de l'avant guerre. Sa frappe de balle (pied et tête), son efficacité, étaient aussi célèbres que ses longues jambes et ses oreilles décollées. Il fut l'étoile d'une équipe de Metz finaliste de la Coupe en 1938.

HABILE AUTRICHIEN

JERUSALEM (Roubaix).

Après les hommes du Wunderteam (Jordan et Hiden qui devinrent Français), avec Henri Hiltl, s'imposa à Sochaux et à Roubaix Jérusalem, le stratège au front dégarni et à la touche de balle viennoise.

PUNCHEUR ALLEMAND

OSSI ROHR (R.C. Strasbourg).

L'avant centre du R.C. Strasbourg, Ossi Rohr, fut, avec l'arrière de Marseille Schnœck, l'un des rares joueurs allemands à apporter quelque chose au football français. Sa puissance athlétique, son énergie, ses tirs, étaient impressionnants.

BOUILLANTS ESPAGNOLS

URTIZBEREA (Bordeaux).

Le football ibérique fut plus généreux avant-guerre qu'après. Le premier Espagnol venu en France fut l'arrière du Racing Anatol. Il y eut ensuite Balmanya et Escola (Sète), Zabalo (R.C. Paris), Mancisidor et Urtizberea le taureau (Girondins de Bordeaux). Nous y joindrons — par affinité de style — le Brésilien Vasconcellos (Marseille) et l'Uruguayen Diaz (Red Star).

1945-1960 : ILS ONT RELA

AUTRICHE

ERNST MELCHIOR

L'équipe nationale autrichienne des années 1951 à 1954 fournit un fort contingent de joueurs au football français. Si Melchior fut l'un des rares éléments de choc importés de Vienne, les artistes autrichiens furent nombreux qui donnèrent des leçons de technique, ainsi Decker (Sochaux), Habitzl et Aurednik (Lens et Le Havre), Schlindlauer (Angers, Nantes), Happel (R.C. Paris), Stojaspal (Strasbourg, Béziers, Troyes), Brinek (Monaco).

ARGENTINE **Carlos SOSA**

Le footballeur argentin paraît voué par ses qualités techniques et morales (mentalité excellente), au rôle de professeur ou de patron. On ne peut nier le rayonnement et la valeur d'exemple qu'ont eus Carniglia à Nice, Aballay et Vega à Nancy, Verdeal à Valenciennes, Conti à Monaco, Sosa au Racing, Di Loreto à Toulouse et au Havre, Lorenzo à Nancy; personnalités qu'ont toujours Muro à Nancy et Ruben Bravo à Roubaix (après Nice, Aix, Grenoble et Rouen).

DANEMARK **Kaj CHRISTIANSEN**

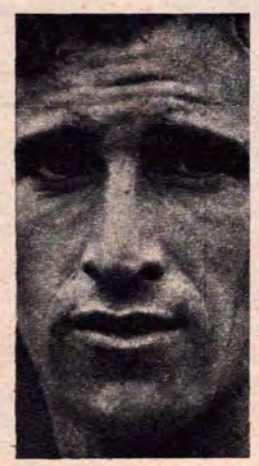
Il y eut aussi de la part des Danois un apport technique incontestable. La finesse technique était la qualité essentielle d'un Christiansen (Lyon, Le Havre, Grenoble), d'un Jensen (Lille, Marseille, Lyon, Troyes), d'un Soerensen (Stade), d'un Hansen (Nancy) ou d'un Bronee (Nancy). Mais il y eut aussi l'inépuisable Mathiesen (Stade, Le Havre) et l'efficace Nielsen (Marseille).

FRANÇAIS D'IMPORTATION

ROGER COURTOIS (Sochaux).

En Italie, on les appelle « oriundi », c'est-à-dire d'origine italienne. Ainsi les Monti, Schiaffino, Lojacono, Julinho, Sivori, Angelillo ont-ils pu venir renforcer le calcio. En France, ces footballeurs étrangers d'origine française (par leurs parents ou leurs grands-parents) furent Uruguayens avant la guerre et Argentins après la guerre.

Les plus célèbres Franco - Uruguayens jouèrent à Sochaux : Cazenave, Duhart (tous deux internationaux), Irrigaray.



CAZENAVE (Sochaux).

Il y eut un Franco-Argentin également à Sochaux : Lauri. Aujourd'hui le football français est envahi par les joueurs d'origine française nés à Buenos Aires : Gauthier (Nancy), Combin et Rambert (Lyon), De Bourgoing et Dandru (Nice), Muller (Sochaux).

Un cas particulier : celui de Roger Courtois né à Lausanne, mais qui fut international français car pourvu (comme son coéquipier Lehmann) de la double nationalité.

DE BOURGOING (Nice).

NCÉ LE FOOTBALL FRANÇAIS

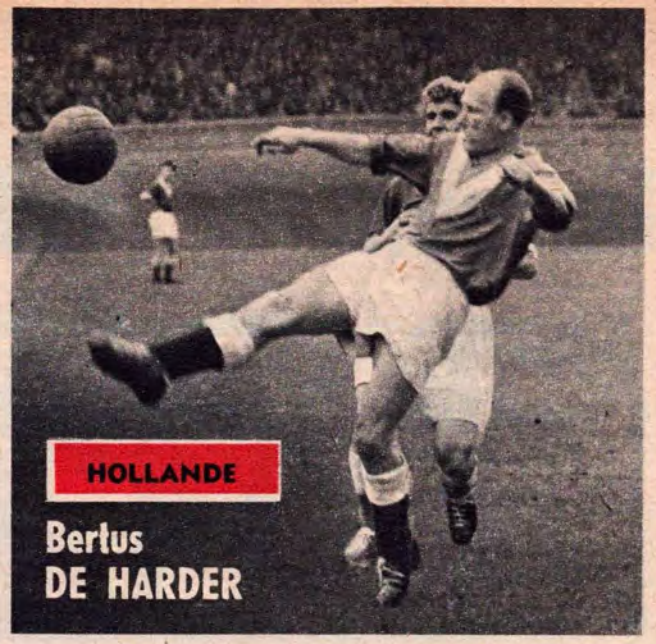
SUISSE

Jackie FATTON

Voisins et amis, les Suisses ont fait de fréquents séjours en France. Il est vrai qu'ils bénéficièrent la plupart du temps de la double nationalité. Les trois meilleurs footballeurs helvétiques importés furent trois attaquants, internationaux dans leur pays, petits de taille mais vifs et adroits : Tamini (Lyon et St-Etienne), Fatton (Lyon), Eschmann (Red Star, Marseille, Stade).

FINLANDE **Aulis RYTKONEN**

Des trois finlandais venus en France, un seul ne s'imposa guère (Rykberg à Toulouse et à Sète). C'était le bûcheron. Les deux autres firent une brillante carrière grâce à leur subtile touche de balle et à leur sens du jeu : Rytkonen à Toulouse, Lehtovirta au Red Star.



HOLLANDE

Berlus DE HARDER

Tous les Hollandais venus tenter fortune chez nous avant l'instauration du professionnalisme à Amsterdam et Rotterdam, ont réussi. Il y eut aussi parmi eux mélange de tempérament et distinction très nette entre les battants (De Vrœdt au Havre, De Kubber à Bordeaux, Van der Hart à Lille, Vreken à Nantes, Van Geen à Nantes, et surtout Appel à Reims) et les artistes (De Harder à Bordeaux, Timmermans et Brandès à Nîmes, Carlier à Strasbourg et Monaco, Rijvers à St-Etienne).

Il y eut, bien entendu, beaucoup d'autres transferts de footballeurs étrangers après-guerre. Il serait trop long de les énumérer tous ici. Il y en eut plus de 400 ! Rappelons simplement les plus connus ou les plus inattendus.

- HONGRIE : Etienne Nyers, François Nyers, Jules Nagy, André Nagy, Somlay.
- GRANDE-BRETAGNE : Curtis et Westwood, Taylor, Griffiths.
- ISLANDE : Gudmundsson.
- LUXEMBOURG : Letsch, Libar, Kemp, Nurenberg.
- YOUGOSLAVIE : Nicolitch, Arengelovitch, Alempijevitch.
- ESPAGNE : Molinuevo, Artigas, Caeiro.
- ALLEMAGNE : Kreps, Schirschin, Jackstell.
- PARAGUAY : Acosta, Ayala, Andrada.
- LETTONIE : Arens, Vanags.
- Et des INATTENDUS : Le Bulgare Antonov, le Turc Lefter, les Russes Skocen et Stekiw, le Chilien Riera et l'Haïtien Gaetjens.

SUEDE **Bror MELLBERG**

L'Italie ayant acheté à prix d'or les meilleurs Suédois (Liedholm, Jeppsson, Gren, Nordahl, Skoglund, Hamrin), le football français dut se contenter en général d'hommes vigoureux, athlétiques, parfois aveugles, toujours efficaces. Mis à part un Lundqvist qui échoua à Reims, les autres Suédois apportèrent dans nos équipes fraîcheur et punch : Mellberg (Toulouse, Red Star, Sochaux); Jonsson (Stade Français, Lens, Nancy) ; Johansson (Marseille); Eriksson (Toulouse, Grenoble); Bengtsson (Nice, Rennes) et Andersson (Marseille). Les subtils Carlsson (Stade) et Hjalmarsson (Lyon, Nice, Troyes) constituant des exceptions.

BRESIL

YESO AMALFI

Les Brésiliens s'expatrient moins facilement que leurs collègues sud-américains. En France ils furent plus rares: le plus marquant fut Yeso Amalfi (Nice, Racing, Marseille, Red Star), dont la virtuosité technique n'avait d'égale que la fantaisie. Avec lui, citons Brandaozinho (Monaco) et Zeglio (C.A.P.).

TCHECOSLOVAQUIE **Pepi HUMPAL**

Le football tchèque avait donné deux ou trois éléments de valeur tel Karel (C.A.P.), Finek (St-Etienne) et Jelinek (Toulouse). Bata-Zlin fournit ensuite trois footballeurs alliant la finesse à l'efficacité : Dupal et Humpal (Sochaux), Michlovsky (Saint-Etienne). Tous trois sont restés en France.

Durée... Eclat...

PILE MAZDA

Spéciale! ★Lumière blanche★

CIPEL

C

PUB

N'oubliez pas! que les PILES MAZDA LUMIÈRE BLANCH

éclairent PLUS BLANC donc mieux et PLUS LOIN

... et permettent de réaliser

50% d'économie

Mais d'autre part il y a eu beaucoup de joueurs étrangers qui manquaient de classe et que l'on a retenu quand même, et, de ce fait, ils ont peut-être empêché certains talents de s'épanouir.

Aussi, bien que je sois résolument pour la réouverture des frontières aux étrangers, je précise qu'il faut un contrôle sévère de cette importation.

Je pense aussi que cela pourra faire baisser les transferts. »

LE JOUEUR

RAYMOND KOPA

"Oui en limitant le nombre"

« Je serais partisan de la venue de joueurs étrangers en France, mais de joueurs de classe internationale. Ils apporteraient, c'est incontestable, quelque chose de nouveau au football français et feraient progresser nos joueurs sur le plan technique.

Il faudrait, bien sûr, limiter le nombre des étrangers dans chaque équipe, le contrôle technique de chacun me semblant très illusoire. »

LES JOURNALISTES

DANY REBELLO

directeur adjoint
des services sportifs de FRANCE-SOIR

"Un ballon d'oxygène indispensable au football français"

La déroute de l'équipe de France en Suisse a déchiré le voile qui masquait encore la valeur très moyenne du football français. En dehors de ces deux conservatoires que sont Reims et le Racing, les quelques joueurs d'élite que nous possédons encore sont disséminés dans les trente-huit autres équipes et s'étiolent lentement, mal entourés, exposés chaque dimanche à la neutralisation systématique, totale de la part de l'adversaire.

Tout le monde donc est d'accord sur un point : l'effectif actuel du football français en joueurs de valeur, est insuffisant pour un championnat à quarante clubs.

La venue des joueurs étrangers de classe ne saurait, dans ce cas, être considérée comme une concurrence, mais bien comme un renfort.

Et puis, faut-il rappeler l'influence que des joueurs comme Gudmundsson, Bronee, Amalfi, Happel, Aballay, Sosa, Appel, Van den Hart, ont eu, dans un passé encore très proche, sur certaines équipes et même sur certains joueurs ?

Roger Piantoni ne cache pas qu'il doit à peu près tout ce qu'il sait à l'Argentin Aballay. Amalfi n'avait-il pas fait de Courteaux, un ailier droit irrésistible ?...

A la Fédération ou à la Ligue de prendre des mesures pour que cette importation ne se transforme pas en invasion, et que les clubs français ne deviennent pas des maisons de retraite pour vedettes étrangères sur le retour.

Les petits clubs, ceux qui disposent de moyens financiers insuffisants, rétorqueront sans doute que l'ouverture des frontières avantagera une fois de plus les « gros », ceux qui peuvent s'offrir de gros transferts.

Mais la loi de l'offre et de la demande fera automatiquement baisser les prix sur le marché français.

Et puis le nivellement par la base n'a jamais été une source de progrès.

PIERRE LAGOUTTE

chef de la rubrique football
du PARISIEN LIBERE

"Appel aux étrangers ? Oui, avec un sérieux contrôle"

Il y a trop de clubs professionnels et pas assez de footballeurs de classe. Il s'en suit une dispersion des bons éléments et des insuffisances, assez graves, pour décourager la fidélité du public.

Périodiquement, on parle donc du retour des étrangers, ce qui permettrait de renforcer les effectifs. Au moment où Paul Nicolas fit voter la fermeture de nos frontières, il y avait une bonne centaine de joueurs venus de tous les pays du Monde. Aujourd'hui, les « importés » demeurent une vingtaine et ils ont vieilli.

Concurrencés par le Championnat de France Amateurs qui offre des avantages sérieux, sans imposer les mêmes obligations aux joueurs, effrayés en raison de leurs moyens modestes par les prix de plus en plus élevés, certains clubs souhaitent vivement le rappel d'étrangers plus pour des raisons économiques que sportives.

A notre avis, la réouverture des frontières serait souhaitable, mais à la seule condition que les importations soient sévèrement et sérieusement contrôlées. Il ne suffit pas d'ouvrir la

SEIZE RESCAPES

Comme la peau de chagrin, le nombre des étrangers évoluant encore dans les équipes pros françaises diminue à vue d'œil. Ils ne sont plus que seize. Nous ne mentionnons ici que les joueurs ayant été formés à l'étranger. Ainsi il n'est pas question du jeune Nimois Salaber né à Saragosse, Espagnol donc, mais de formation française ! Quels sont ces seize :

Les Argentins Ruben BRAVO (Roubaix), MURO (Nancy), le Brésilien CONSTANTINO (Nimes), les Autrichiens STOJASPAL (Troyes) ; KOMINEK (Lens), SCHINDLAUER (Nantes), MATZKY (Valenciennes) ; les Hollandais VAN RHYN (Stade), RIJVERS (St-Etienne), CARLIER (Monaco) ; le Suisse ESCHMANN (Stade) ; les Suédois BRODD (Toulouse) et JOHANSSON (Aix) ; l'Uruguayen BESSONNART (Metz) ; le Gallois GRIFFITHS (Béziers) ; le Luxembourgeois NURENBERG (Sochaux).

Une remarque : sur ces seize joueurs, treize sont des attaquants.

Pirès dit CONSTANTINO (Nimes)

Un Brésilien qui est un parfait technicien, mais qui pourtant est un équipier modèle.

LA LOI DES ÉTRANGERS EN FRANCE ET AILLEURS

FRANCE : importation interdite depuis 55.

La loi dite des « étrangers » est exprimée dans le Statut Professionnel, chapitre 11 (des conventions entre joueurs et clubs), article 9, paragraphe C :

Pour être homologué un contrat devra, sous peine de nullité, être accompagné : si le joueur est Français, de son extrait de naissance; s'il est étranger, d'un document attestant qu'il a bien deux ans de résidence effective avec un club sans interruption en France (ou Union Française) ou qu'il était qualifié dans un club français avant le 11 février 1955.

j) Aucun contrat de joueur étranger ne pourra être homologué sauf si ce dernier a plus de deux ans de résidence effective, avec ou sans interruption, en France ou Union Française.

ANGLETERRE : BERT TRAUTMANN « l'unique ».

La loi régissant les footballeurs étrangers en Angleterre comporte la même clause que la juridiction française :

« Aucun joueur étranger ne peut prendre part à des matches entre professionnels joués sous la juridiction de la Football Association, à moins qu'il n'ait résidé pendant deux ans en Angleterre ou dans un pays du Royaume Uni ».

Mais en Angleterre cette loi n'est pas un frein à l'importation des joueurs étrangers. Car les dirigeants du football anglais, à l'image de tous leurs compatriotes sont — par définition — traditionnels, conservateurs et isolationistes, et ils n'ont pas l'intention d'ouvrir leurs portes aux joueurs continentaux ou sud-américains.

Ainsi, depuis la création de la Football Association (1863), douze joueurs étrangers seulement ont opéré dans des clubs anglais.

Le dernier étranger célèbre a été l'Allemand Bert Trautmann gardien de Manchester City. Prisonnier de guerre, il resta en Angleterre après sa libération et se maria avec une anglaise, et depuis... il est naturalisé.

ARGENTINE : Des Brésiliens !

Les frontières d'Argentine sont largement ouvertes aux footballeurs étrangers. La liberté est complète sans pour cela que l'on ait d'abus à enregistrer.

En général, les joueurs étrangers venant en Argentine viennent des pays voisins.

Un seul est de très grande classe : le Péruvien Gomez Sanchez, de River Plate.

Il y a en tout, actuellement, dix-sept étrangers qui se répartissent ainsi : six Brésiliens, sept Uruguayens, un Paraguayen et trois Péruviens.

ITALIE : importation terminée.

L'Italie est le pays qui compte le plus grand nombre de vedettes étrangères dans son football. Mais à leur sujet le règlement de la Lega Nazionale est assez compliqué :

On distingue aujourd'hui trois catégories :

1° **Joueur étranger :** chaque équipe de série A (Division 1) a droit à un seul étranger. Il y a actuellement 18 joueurs de cette catégorie en Italie, soit un par équipe.

2° Les « Oriundi » (joueurs d'origine italienne venant d'Amérique du Sud). Chaque équipe peut utiliser un oriundo. Les oriundi, s'ils ont obtenu cinq sélections dans l'équipe nationale, sont considérés comme italiens. C'est le cas actuellement de Firmani, Montuori, Schiaffino, Ghiggia. 25 oriundi sont actuellement sélectionnés en Italie.

3° Les « fuoriquota » (littéralement : hors de côte), ce sont des étrangers jouant depuis cinq ans dans la même équipe (ex. : Liedholm à Milan A.C.), donc tous d'anciens joueurs, qui bénéficient d'un régime spécial. Chaque équipe peut en utiliser un au plus. Mais ce régime n'est pas en vigueur pour les étrangers qui viennent d'arriver en Italie.

Mais pour la saison 1960-61, le nouveau règlement interdit l'importation de joueurs étrangers. Seule est autorisée la venue d'oriundi de moins de 23 ans.

BRESIL : liberté... sans effet

Au Brésil il n'y a pas de problème des étrangers. La liberté est quasiment complète. Un décret du Conseil National des Sports (C.D.B.) permet l'engagement de deux joueurs étrangers, et même de trois par décision extraordinaire.

Mais au Brésil, la richesse de footballeurs est telle que personne ou presque n'utilise cette possibilité.

Ainsi dans les deux plus grands districts, Rio et Sao Paulo, on ne compte plus que quatre étrangers : les Paraguayens Monin (d'origine française), arrière de Flamengo, et Victor Gonzalès, gardien de but réserve de Fluminense, et deux « vétérans » argentins : l'ailier gauche Cruz, de Palmeiras et le gardien Poy, de Sao Paulo F.C.

HONGRIE : pas de problème

Si de nombreux joueurs hongrois ont émigré à l'étranger par le passé, la réciproque n'est pas vrai et actuellement aucun joueur étranger n'est admis dans les équipes qui disputent le championnat de Hongrie.

porte, il faut ne l'ouvrir qu'à des éléments de valeur. Exporter des capitaux pour obtenir des joueurs inférieurs ou même égaux aux nôtres, ne provoquerait aucune amélioration. Il ne s'agit pas simplement d'attiser la curiosité du public en changeant de têtes. Cela ne durerait que l'espace de deux ou trois semaines.

Or le problème qui se posera sera essentiellement financier. Les grands clubs espagnols ou italiens, plus riches que les nôtres, auront toujours l'avantage dans la course aux grandes vedettes. Il est non moins vrai, qu'en recrutant intelligemment, il sera possible d'obtenir de bons joueurs. Reims et le Racing, équipes à la personnalité très affirmée, n'auront peut-être pas tellement recours à ce recrutement puisqu'ils disposent de nombreux internationaux, mais d'autres équipes pourront profiter d'une telle mesure, qui provoquerait automatiquement la baisse du prix des joueurs moyens.

Nous sommes donc favorables à cette réouverture des frontières à conditions qu'il y ait un contrôle et que les clubs n'aillent pas à la légère prendre n'importe qui. Il ne faut pas que notre football devienne une maison de retraite pour anciens internationaux étrangers fatigués, ou un débouché pour des hommes ne trouvant pas de place dans leur propre pays, cela pour le seul profit d'intermédiaire.

Le « bon marché » est cher dit-on parfois. Que nos clubs ne l'oublient pas s'ils peuvent se servir du marché étranger. Il importera de prendre des garanties.

DEUX OPPOSANTS

PIERRE POCHONET

(Président de la F.F.F.)

" Nous devons vivre sur nos ressources "

« Je suis partisan du statu quo. Notre recrutement n'est déjà pas si considérable qu'il faille décourager les bonnes volontés qui se manifestent par l'importation de joueurs étrangers.

Je ne nie pas tout ce que les footballeurs étrangers ont apporté à nos clubs et à une certaine époque à l'équipe de France, mais je crois que nous sommes devenus grands et que nous devons vivre sur nos ressources personnelles. »

PIERRE PIBAROT

(R.C. PARIS)

" Inutile de chercher ce que nous avons ! "

« Je suis résolument contre l'ouverture de nos frontières et voici pourquoi :

1° Seuls des joueurs de très grande classe peuvent être utiles au football français. Or ces grands joueurs ne viendront jamais en France car les clubs espagnols et italiens leur proposeront toujours de meilleures situations.

Si nous ouvrons nos frontières, pour deux très grands joueurs, il en viendra des dizaines de très moyens. Nous retrouverons alors les éternelles jalousies, discussions, désordres moraux entre les dirigeants et les joueurs, sans compter l'inévitable perte d'argent pour notre football.

2° Je suis entraîneur depuis quinze ans et je constate tous les jours que nos joueurs n'arrivent pas à s'épanouir à cause du manque d'émulation à tous les échelons. La natalité est actuellement grande en France et les jeunes joueurs se multiplient. Si l'on donne les moyens au corps des entraîneurs français de démontrer sa valeur, il sera inutile d'aller chercher ailleurs ce que nous avons sous la main. Voyez la Hongrie. ».

Ingve BRODD (Toulouse)

Un Suédois qui possède une grande vivacité dans la course et dans les tirs.

Santiago BESSONNART (Metz)

Un Uruguayen qui commence à mettre ses talents de dribbleur au service de l'équipe.

Victor NURENBERG (Sochaux)

Un Luxembourgeois qui remporta tous les titres avec Nice, avant d'aller à Sochaux.

Kees RIJVERS (Saint-Etienne)

Un Hollandais dont les contrepieds et le coup d'œil ont fait et font les beaux jours de St-Etienne.

Ruben BRAVO (Roubaix)

Un Argentin qui joue les professeurs au CORT, après Nice, Aix, Grenoble et Rouen.

HELENIO H

Personnage pittoresque du football mondial, Helenio Herrera est critiqué par les uns, loué par les autres. Il poursuit quand même sa route, avec son amour du football, son enthousiasme, sa psychologie et ses secrets. Quels sont-ils les secrets de cet entraîneur dont on a fait un sorcier ? Max Urbini et J.-Ph. Réthacker sont allés à Milan (où H. H. entraîne cette saison l'Inter), pour recueillir au magnétophone les confidences d'Helenio Herrera. Vous allez voir qu'il pas cours en football. Seules la psychologie, le travail acharné, l'étude des événements et des hommes sont efficaces.

CONFIDENCES AU MAGNÉTOPHONE

par Max Urbini et J. Ph. Réthacker

ILS me font bien rire ceux qui disent d'Helenio Herrera « C'est un bluffeur ». Oui, ils m'amusent ! Ils ont parfaitement le droit de dire ce qu'ils veulent. Personnellement, je m'en moque, car le jour où j'ai accepté de devenir un homme public, j'ai pris les risques du métier, je me suis donc exposé aux critiques et à la publicité, qu'elles soient méchantes ou flatteuses. Parlez toujours ! Parlez de moi en bien ou en mal, mais parlez de moi !

Donc je suis un « bluffeur », parce que très souvent je déclare hautement et ouvertement que je suis le plus fort, que mon équipe est la plus forte et que rien ne peut nous résister !

Eh bien ! figurez-vous que je préfère faire envie que pitié. J'ai toujours tout exigé de moi-même et des autres. « Fais toujours ce que tu crois », c'est l'une des devises inscrites sur les pancartes Herrera, celles qui ornent les murs d'un vestiaire (à Milan, à Barcelone ou ailleurs) et qui, plus discrètement mais tout aussi fidèlement, sont exposées aux regards dans mon appartement.

Cet amour de mon métier, c'est ma qualité première. Je l'avoue aujourd'hui où je dois me mettre à nu. Je l'ai toujours éprouvé, d'abord comme joueur, ensuite comme entraîneur. C'est pour cela que je parviens à conserver l'enthousiasme. Les hommes et les équipes changent, mais la foi me reste. C'est pour cela que je me bats jusqu'à la dernière énergie pour quelqu'un ou pour quelque chose. Bien sûr, j'aime l'argent. Bien sûr j'ai eu la chance de réussir et d'obtenir bien des titres de gloire, bien sûr cela m'a rapporté gros. Mais tout de même, comme les copains, je suis parti de zéro. Alors qu'on me laisse le mérite d'être arrivé en haut tout seul. Je n'ai jamais empêché personne d'en faire autant.

J'ai toujours eu le courage de mes opinions et de mes responsabilités. Cela non plus je ne veux pas qu'on l'oublie. Dans les moments difficiles (ils ont été rares pour l'instant), les autres ont rigolé et ils m'ont impitoyablement nargué. Mais je suis toujours remonté à la surface.

Tout est question de volonté et de psychologie. Oui ! j'ai compris, dès mes débuts dans la carrière d'entraîneur, que le rôle psychologique d'un meneur d'hommes était essentiel. En général vous n'améliorez pas un footballeur de 25 ans sur le plan technique. Alors que reste-t-il ? Il reste le souci d'un bon jeu collectif, d'une condition physique impeccable et d'un moral exemplaire.

Voilà pourquoi je passe pour un marchand d'illusions ! Parce que j'ai toujours attaché une importance capitale à la préparation psychologique d'un match.

Parce qu'avant un Real-Barcelone, un Inter-Juventus ou un France-Espagne, je déclare que mon équipe et mes joueurs ne peuvent pas être battus. Cela pour telle ou telles raisons.

Parce que pour tirer le maximum d'une association exceptionnelle comme l'aile gauche du Stade Français Ben Barek-Nyers (s'entendant comme chien et chat), je dis à Larbi qu'il est le plus fort puisqu'il fait marquer les buts et que je dis aussitôt après au Magyar qu'il est l'inégalable puisqu'il marque les buts.

Parce que mes joueurs de Séville, avant d'entrer sur le terrain, chantaient et dansaient des flamencos endiablés dans les vestiaires.

Parce que mes joueurs de Barcelone, eux, prêtaient serment sur le ballon de tout donner corps et âme pour que triomphent leurs couleurs.

Pour tout cela, je passe pour un charlatan.

A tout cela, je n'ai qu'une chose à répondre : si tous les entraîneurs, si tous les joueurs qu'ils soient Français, Russes, Brésiliens ou Anglais croyaient autant que moi et que mes joueurs en leur métier, le football dominerait le monde d'une façon plus éclatante encore.

On m'a souvent affublé de ce surnom de « sorcier » qui me flatte sans me plaire. Il est vrai que j'ai réussi souvent des miracles, par exemple lorsque j'ai pris en main le Stade Français en 1945 ; d'un club de Division II j'ai fait un candidat au titre et une base de l'équipe de France. Lorsque j'ai pris l'Atlético, j'en ai fait un double champion. Lorsque j'ai pris Séville, que j'ai amené en Coupe d'Europe. Lorsque j'ai pris Barcelone que j'ai conduit au titre de champion, alors que depuis 18 ans le club catalan attendait cela.

Voilà un beau palmarès, n'est-ce pas !

Suis-je un sorcier pour autant ?

Laissez-moi rire, je vous le répète, mon bluff, ma sorcellerie à moi, c'est le travail, c'est du travail. Voilà tout le mystère de « Mister H2 » comme disent les Italiens, ou de H.H. (Atché-Atché) comme disent les Espagnols.

Un dirigeant a dit un jour, « Herrera pense au football trente heures par jour ! ». La voilà bien la vérité Herrera ! Le voilà bien mon mystère...

J'ai toujours vécu pour le football depuis ma plus tendre enfance (à Buenos Aires où je suis né d'une famille d'origine andalouse) jusqu'à maintenant où je tente ma première expérience italienne. En passant par ma carrière de footballeur professionnel à Charleville et au Red Star et par ma carrière d'entraîneur.

Cette soif de tout savoir et de tout comprendre m'a permis de sortir major du stage national d'entraîneur en 1942. Puis de devenir professeur et directeur de stages et moniteur national à l'I.N.S. C'est dire qu'avant de me lancer dans l'aventure des clubs, j'ai potassé la question dans la théorie et dans les cours.

Cette puissance de travail me permet de me tirer partout et toujours d'affaire. Ainsi puis-je d'abord abattre les barrières de la langue. Dès mon arrivée à Milan j'ai acheté des disques de Linguaphone et aujourd'hui je parle presque couramment l'italien. Ce qui est un atout maître dans mon jeu. Il faut que je parle, que je parle beaucoup, que je trouve des slogans et des expressions imagées. « Ritmo ! ritmo ! » ou bien « Attaca la balla ». Le verbe haut et la voix forte frappent dix fois plus l'imagination qu'une explication longue et confuse. Et puis, je lis, je lis tout ce qui me tombe sous la main. Je dévore la presse italienne et internationale. Je suis abonné à tous les journaux spécialisés qui peuvent me permettre d'enrichir mes connaissances et surtout de compléter mes archives personnelles !

Car le secret du sorcier, ce sont ses cahiers. Depuis que je suis entraîneur, je tiens en effet à jour une série de cahiers qui contiennent toute une documentation. J'ai d'abord une fiche individuelle pour tous les joueurs espagnols, italiens, étrangers. Dans cette fiche, je décris le joueur : il est grand, petit, mince, lent ; il possède une feinte particulière : à droite, à gauche ; il marque de près, il couvre ; il a un bon tir : du pied droit, pas de pied gauche, etc.

Avant un match, cela m'offre la possibilité de frapper un grand coup psychologique sur mes propres joueurs. Je les prends un par un et je peux leur dire : « Voilà comment joue ton adversaire. Alors voilà comment tu vas jouer ». Ils s'aperçoivent neuf fois sur dix que j'ai raison... et pour cause ! Ainsi se façonne une légende !

J'ai d'autre part un cahier par club : je sais dans quelle formation ce club a joué tel match,

PHOTOS ROGER KRIEGER

ERRERA :

MON BLUFF

C'EST DU TRAVAIL!

avec quel système de jeu, avec défense individuelle ou par zone, avec un avant centre en pointe, ou en retrait.

J'ai un troisième cahier où je relève tous les matches, avec détails et commentaires.

Et à cette série de cahiers nationaux, j'ai ajouté une autre série internationale qui me permet de décrire comment joue l'Etoile Rouge de Belgrade, Wolverhampton, Reims ou Dynamo, Sekularac, Hanappi, Piantoni, Charlton ou Voinov.

Toutes ces notes je les relève aussitôt après un match ou à la lecture des journaux. En plus j'ai des cahiers de notes personnelles sur la tactique ou sur l'entraînement. Inutile de vous dire que cela me prend un temps considérable : levé tôt, je me couche tard. Et si mes journées de travail ne durent pas trente heures, elles avoisinent les quinze heures.

Est-ce donc cela la sorcellerie et le bluff ?

Lorsque vous voulez jouer au poker, il faut savoir bluffer, mais il faut avant tout avoir des cartes en main et savoir reconnaître un roi d'un valet... Et cela ne vient pas tout seul.

Le plus difficile dans la vie est de savoir évoluer et se renouveler. Le plus difficile est de ne jamais être à court d'idées. En tout je m'efforce de lutter contre la monotonie ! Et pour cela il faut sans cesse chercher, sans cesse travailler.

A l'entraînement, je varie le plus possible; j'accorde toute mon attention à changer toujours de rythme et à éveiller constamment l'esprit du joueur. Ici à Milan, par exemple, les joueurs ignoraient tout de l'entraînement matinal. Ils travaillaient surtout l'après-midi. J'ai changé leurs habitudes en les faisant lever et travailler tôt le matin.

Mon histoire d'échauffement psychique a été décriée, elle est pourtant indispensable. Tout comme est indispensable l'échauffement physique pour la recherche du deuxième souffle. Mais ce n'est pas rituel ni systématique ? Il faut chercher, s'adapter aux circonstances, changer souvent. Il faut créer des chocs tout en détendant ou en excitant selon le besoin, les nerfs de l'individu ou de la collectivité. A Barcelone nous ne jurions pas à tous les matches, mais seulement dans les grandes occasions.

Ce besoin de changements vient aussi d'un tempérament.

J'ai moi-même un caractère impulsif. Je suis très nerveux et je ne peux tenir en place. Je ne l'ai jamais pu. Sans doute est-ce héréditaire puisque mon père lui-même a beaucoup voyagé avant de se fixer. Espagnol de naissance (de la province de Malaga) il était parti tenter sa chance en Argen-

MA CARTE DE VISITE

JOUEUR DEUX FINALES DE COUPE

ENTRAINEUR UNE MOISSON DE TITRES

● **JE SUIS NE** le 17 avril 1916 à Buenos Aires. Mon père, libre penseur et admirateur de la race hellénique, me prénomma Helenio. J'ai un frère et une sœur qui s'appellent Galilée et Aurore.

● **J'AI JOUE** : au Stade Français, à Charleville (finale de Coupe 1936), à l'Excelsior de Roubaix, puis au Red Star (finale de Coupe 1942).

● **J'AI ETE INTERNATIONAL MILITAIRE** (Challenge Kentish).

● **J'AI ETE ENTRAINEUR** de la J.S. Puteaux, du Stade Français (1945-48), de Valladolid, de l'Atletico de Madrid, de Séville, de Belenenses, du F.C. Barcelone et de l'Inter de Milan.

● **J'AI REMPORTE** le Championnat et la Coupe d'Espagne avec l'Atletico (deux fois), avec Barcelone (deux fois) ; ainsi que la Coupe des Foires, compétition très intéressante.

● **J'AI ETE ENTRAINEUR** de l'équipe de France et de l'équipe d'Espagne.

CHARLEVILLE 1936

Battu en finale par le Racing d'Edmond Delfour. L'équipe de Charleville était la suivante : de gauche à droite, au premier rang : Merveille, Frelin, Woerth, Brembilla. Au second rang : Myrka, M. Pons (dirigeant), Languillat, Herrera, Dujardin, Bieber, Darui.

RED STAR 1942

Vainqueur de la Coupe de France. De gauche à droite, au premier rang : Séfelin, Simonyi, Aston, Darui, Sergent, Joncourt. Au second rang : Vandevelde, Herrera, Roessler, Meuris, Braun, Bersoullé, Thévenot.

ATLETICO 1950

Avec Carlsson, Domingo, Ben Barek.

BARCELONE 1959

Deux titres de champion d'Espagne.

Helenio Herrera et Angelillo : le trésor de l'Inter de Milan.

tine où je suis né, avant de revenir s'installer au Maroc, à Casablanca.

C'est de là que je pris moi-même mon envol aux environs des années 1932-33 pour me consacrer au football français, le Stade puis Charleville, puis Roubaix (Excelsior) et puis le Red Star et enfin le Stade-C.A.P. et l'équipe fédérale de l'Ile-de-France.

Vous connaissez mes allées et venues d'entraîneur. Elles confirment mon besoin d'espace.

Le métier d'entraîneur — si beau et si ingrat — contraint d'ailleurs à une certaine instabilité. Tant que le football ne sera pas devenu une affaire sérieuse, dirigée et animée par des gens passionnés mais posés et clairvoyants, il en sera ainsi. Savez-vous aujourd'hui, entraîneur, de quoi demain sera-fait ? Voilà où est le drame ? Alors vous sautez de volcan en volcan, avant d'être brûlé. Mais vous conservez au cœur l'amour de ce que vous faites et le besoin d'apprendre toujours et partout quelque chose.

Il y a des jours où je regrette de n'avoir pu me fixer dans une ville ou dans un club où j'aurais pu tenter une expérience de longue haleine. Mais je me dis d'autre part que sans ma « bougeotte » je n'aurai connu ni le Pérou, le Brésil ou l'U.R.S.S., ni les quatre coins de la France ou de l'Espagne, ni les plus grandes équipes, ni les plus grands joueurs du monde.

La belle époque du Stade

Au commencement était le Stade Français : le Stade de Malaud, un boursier qui était un vrai dirigeant de football professionnel et qui savait prendre des risques, un animateur inlassable. Le Stade qui était la base de l'équipe de France, le Stade qui connut alors ses plus belles heures de gloire. Je n'ai jamais compris pourquoi et comment ce club aux fondations solides, aux possibilités énormes n'avait jamais eu le standing qu'il pouvait espérer. Je crois que c'est une question d'ambiance. Il manque aux dirigeants, aux joueurs, aux supporters du Stade le désir de lutter et d'être le plus fort. Le Stade, c'est une grande famille à laquelle on appartient toujours. Quand je vais à Paris, je retourne voir les anciens copains. De 1945 à 1948, j'y ai vu passer en tout cas de grands joueurs.

En commençant par Ben Barek. J'avais repéré Larbi à Casablanca. Au cours d'un stage que je dirigeais au Maroc, j'assistai à un match entre des prisonniers italiens et une équipe marocaine. Lorsque j'ai voulu le faire venir à Paris, on a crié au fou. On m'a dit : « Ben Barek, il est fini ». Mais il est venu pour le transfert record de un million de francs. Et Larbi a fait quatre ans de brillante carrière au Stade. Puis quatre ans encore à l'Atlético de Madrid. Les deux clubs n'ont pas regretté de l'avoir acquis, car il leur rapporta des millions. C'était un athlète exemplaire, qui ne buvait pas, ne fumait pas. Joueur exceptionnel, il n'avait qu'un seul petit défaut, il n'était pas très rapide. Mais son souffle était inépuisable, ses passes millimétrées et son intelligence de jeu exceptionnelles. Il a beaucoup progressé sur le plan du tir en Espagne où l'on aime les « goleadors », les buteurs. Et puis quel charmant garçon, simple, fidèle, sérieux. Très pratiquant, je le revois lorsqu'il faisait sa prière dans un coin de vestiaire.

ANTONIO ANGELILLO
INTERNAZIONALE DE MILAN

HELENIO HERRERA VOIT EN LUI
UN SECOND DI STEFANO

PHOTO ROGER KRIEGER

LARBI BEN BAREK « Un athlète exceptionnel, dont le sérieux et la simplicité n'avaient d'égal que la classe ».

SANDOR KOCSIS

« C'est un Hongrois très sérieux, attaquant opportuniste, joueur de tête incomparable, mais limité dans son travail défensif. On ne peut tout avoir ».

LADISLAO KUBALA

« C'est un technicien hors classe incontestablement. Mais il est malheureusement de plus en plus lent ».

ETIENNE NYERS

« Une vitesse et une frappe de balle extraordinaires. Mais une clairvoyance limitée ».

GARVIS CARLSSON

« Un Suédois ultra-rapide, très mobile, technicien irréprochable, garçon intelligent et malin ».

HERRERA

Il y eut aussi Marcel Domingo; c'était un des meilleurs gardiens de but que j'aie connus. Il eut la malchance de jouer un France-Italie malheureux, alors qu'il était blessé à la main. Sur le plan international il aurait dû faire une carrière plus brillante, car il possédait un abatage formidable. Il avait plus de moyens que Darui. Malheureusement Marcel a toujours manqué d'ambition et de confiance en lui. Comme entraîneur, il n'obtient pas les résultats escomptés pour les mêmes raisons.

Il y eut encore Nyers, le « Grand Nyers » comme il s'appelait lui-même avec modestie. Je l'ai vu en début de saison. Il est venu me proposer ses services à l'Inter où il joua déjà après son départ du Stade. Il a vieilli. Mais quel ailier ce fut : une frappe de balle et une vitesse terribles. Il ne voyait pas clair, mais comme il y avait Ben Barek en complément !... Etienne était malheureusement un vrai Magyar, fantaisiste, versatile et peu économe. Il a gagné beaucoup d'argent, mais je ne sais s'il a su le garder.

Il y eut enfin des hommes comme Grillon, Hon que j'étais allé chercher à Saint-Maur, Grégoire, Luciano, venu de Nice avec Domingo au terme d'une affaire que je n'oublie pas car elle m'obligea à faire le voyage Paris-Lyon où jouait Nice, dans un convoi de prisonniers rapatriés. Garvis Carlsson que j'avais repéré aux Olympiades de 1948, qui resta deux ou trois mois au Stade avant de rejoindre l'Atlético de Madrid et l'Espagne où son jeu rapide, sa mobilité, sa finesse lui permirent de s'imposer instantanément et brillamment. L'intelligent Garvis est aujourd'hui entraîneur adjoint de l'A.I.K. à Stockholm.

Alfredo est inimitable

On en arrive aux Espagnols que j'ai suivi pendant dix ans. En 1952 quand j'ai vu à Madrid, pour le cinquantenaire du Real, l'équipe des Milionarios, j'ai écrit dans *l'Equipe* et dans *France-Football* : « Je viens de voir le meilleur avant centre du monde ». Je ne m'étais pas trompé ! J'ai été alors le premier à lui proposer un contrat. Il me raconta ses démêlés avec River Plate, sa situation illégale et comme les dirigeants de l'Atlético étaient moins hommes d'affaires que ceux du Real, ce sont ces derniers qui l'emportèrent.

Alfredo Di Stefano est vraiment le plus complet de tous. Il fait partie de ces grands amoureux du football dont je suis. Il ne néglige aucun conseil lui non plus. Il a dit de moi : « C'est le Saporta des entraîneurs ». Un des plus beaux compliments qu'on m'ait fait.

Le second c'est Suarez, avec dix ans d'écart ? Il est plus fin encore que Di Stefano, moins puissant mais plus habile peut-être dans le travail et le brossage de la balle. Il a un muscle frêle, mais grâce à l'entraînement que je lui imposais (pas d'exercice de force) il avait vaincu sa fragilité. C'est un garçon intelligent et très gai.

Et ensuite Kubala qui est un technicien hors classe, qui est un peu lent, de plus en plus lent. Il sera un bon entraîneur pour les jeunes.

Kocsis est un Hongrois très sérieux, joueur de

LES SLOGANS H H

FAIS TOUJOURS CE QUE TU CROIS

CELUI QUI NE DONNE PAS TOUT, NE DONNE RIEN.

CELUI QUI JOUE POUR LUI SEUL JOUE POUR L'ADVERSAIRE

LES ÉTOILES DU BALLET H H

ALFREDO DI STEFANO

« En 1952 je l'ai vu pour la première fois et j'ai dit qu'il était le meilleur avant centre du monde. Il l'est resté ».

LUIS SUAREZ

« Il est moins puissant mais peut-être plus fin encore que Di Stefano. Je crois que c'est le meilleur joueur actuel ».

MARCEL DOMINGO

« Un des meilleurs gardiens que j'aie connus. Avec plus d'ambition, il aurait fait une grande carrière internationale ».

tête exceptionnel et opportuniste. Il est toujours à l'affût du but. Malheureusement il ne travaille pas beaucoup en défense. L'essentiel est de savoir l'utiliser tel qu'il est. Voilà encore un grave problème pour l'entraîneur : savoir trouver exactement la place du joueur et savoir compenser les faiblesses d'un joueur par les forces d'un autre.

Ne parlons pas de Csibor qui est bon mais un peu fou. Et pas assez sérieux dans la vie pour faire un vrai footballeur. Il aime trop l'alcool en particulier.

Un autre footballeur espagnol m'a toujours fait grande impression : Pepillo de Séville qui possède la superclasse mais qui malheureusement est trop frêle, trop dépourvu de moyens athlétiques. Si je devais établir un classement, je le ferais ainsi :

1. — Di Stefano
2. — Suarez
3. — Carlsson
4. — Ben Barek
5. — Evaristo

Vous remarquerez, en passant, que tous sont des attaquants.

Inter an I

Depuis 18 ans, l'Inter de Milan court après le titre de Champion d'Italie. Le président M. Moratti (Roi du pétrole italien) m'a accueilli en me disant : « J'ai eu de la chance en tout dans la vie, sauf en football. J'espère que vous allez arranger cela ! »

Et je crois que c'est encore un attaquant de très grande classe qui m'aidera à atteindre le but : Antonio Angelillo, 23 ans, un nouveau Di Stefano.

Quand je suis arrivé ici, j'ai été surpris par deux choses : primo le rythme du calcio beaucoup plus lent que celui du football espagnol, secundo le jeu trop prudent, trop défensif des équipes italiennes.

J'étais resté sur le souvenir d'un football italien d'avant guerre, rapide, infernal, où nous Français, étions régulièrement battus d'une fraction de seconde dans les attaques de balle. En Espagne le tempérament et les qualités du Latin se retrouvaient. Ici les joueurs italiens jouent arrêtés, décomposent leur technique. Je crois que des hommes comme Liedholm ou Schiaffino (vedettes vieillies) ont fait du mal.

D'autre part, j'ai été étonné du système de jeu superdéfensif des Italiens. En Espagne quelques équipes seulement le pratiquent. Ici le « catenaccio » (verrou) est monnaie courante et cause des ravages.

Parlons-en d'ailleurs de ce béton pour tuer encore une légende. On m'a surnommé à juste titre le « père du béton » : à l'époque je jouais arrière gauche du Stade-C.A.P. cher à Henri Crevel. Un jour comme nous menions 1-0 et qu'il restait dix minutes à jouer, pour sauvegarder notre avance, je dis à Huraut, demi gauche, de « prendre » mon ailier. Et je me mis moi-même derrière les autres pour tenir le rôle d'arrière volant supplémentaire. C'est Grizzetti et Calmels qui trouvèrent

IL N'EST RIEN DE PLUS MAUVAIS QUE D'ECHOUER AVEC LES IDEES DES AUTRES. MIEUX VAUT ECHOUER AVEC SES IDEES PERSONNELLES.

COMBATIVITE N'EST PAS BRUTALITE.

CLASSE + PREPARATION PHYSIQUE + INTELLIGENCE = LE TITRE DE CHAMPION.

Volkswagen sport pour « Mister H H », entraîneur de l'Inter.

Il a réveillé l'Inter et tous les tifosi milanais n'ont plus d'yeux que pour lui.

CITOYEN MILANAIS ET "MISTER" DE L'INTER

le terme de béton ! Avant les matches ils arrivaient tous les deux en faisant le geste de manier la truelle et ils lançaient en plaisantant « alors aujourd'hui on fait du béton ! ».

Voilà pourquoi je ris quand on dit : « Herrera ne connaît pas le catenaccio ! ». Je défends les petites équipes qui l'utilisent pour éviter la descente ou les lourdes défaites. Mais un champion ou un candidat champion ne joue pas le béton. Celui-ci ne permet pas de remporter le titre, il permet seulement de faire des miracles.

J'ai toujours été un partisan acharné du jeu offensif : avec Séville j'attaquais. Avec Barcelone j'ai battu les records (buts pour, buts contre, nombre de points en fin d'épreuve, victoires à domicile, victoires à l'extérieur).

Alors, l'Inter aussi jouera l'attaque avant tout : et c'est ce qui surprend tout le monde ici. Pour m'expliquer, je fais un rapprochement avec la guerre : si on attend les bombes (si on joue le béton) on en reçoit tôt ou tard une et l'on meurt. Alors mieux vaut bombarder les usines qui fabriquent les bombes et les avions dans les aéroports. Si malgré cela, les avions décollent, on essaie de les arrêter en chemin. Si finalement on n'y parvient pas, alors en dernière extrémité on essaie d'éviter les bombes.

Ce pourrait être aussi l'image de ce boxeur qui doit frapper le premier pour faire peur à son adversaire et pour le fatiguer.

D'autre part lorsqu'on attaque, lorsqu'on cherche à conserver la maîtrise du jeu on garde le ballon. Et alors l'adversaire, mais aussi ses supporters, sont découragés. Le public ne peut crier que si son équipe a la balle... Encore un aspect psychologique important pour remporter un titre.

L'Inter donc attaquera pour enlever ce titre qui le fuit depuis 18 ans. C'est un club à passion. Cette année son entourage croit au titre ? Je crois d'ailleurs que c'est mon destin : chaque fois que j'arrive dans un club, il veut être champion. Je préfère cela, car j'aime la bataille. Je me vois mal dans un club luttant pour éviter la descente. Quand j'aurai 60 ans peut-être...

J'ai accepté de signer un contrat pour un an, un contrat très intéressant — vingt fois ce que j'avais obtenu pour aller du Stade à Madrid — ce qui prouve que ma valeur a augmenté. Il est vrai que les finances sont ici plus riches. Les joueurs italiens gagnent plus que les Espagnols, car les recettes sont plus fortes ici, les spectateurs payant plus cher.

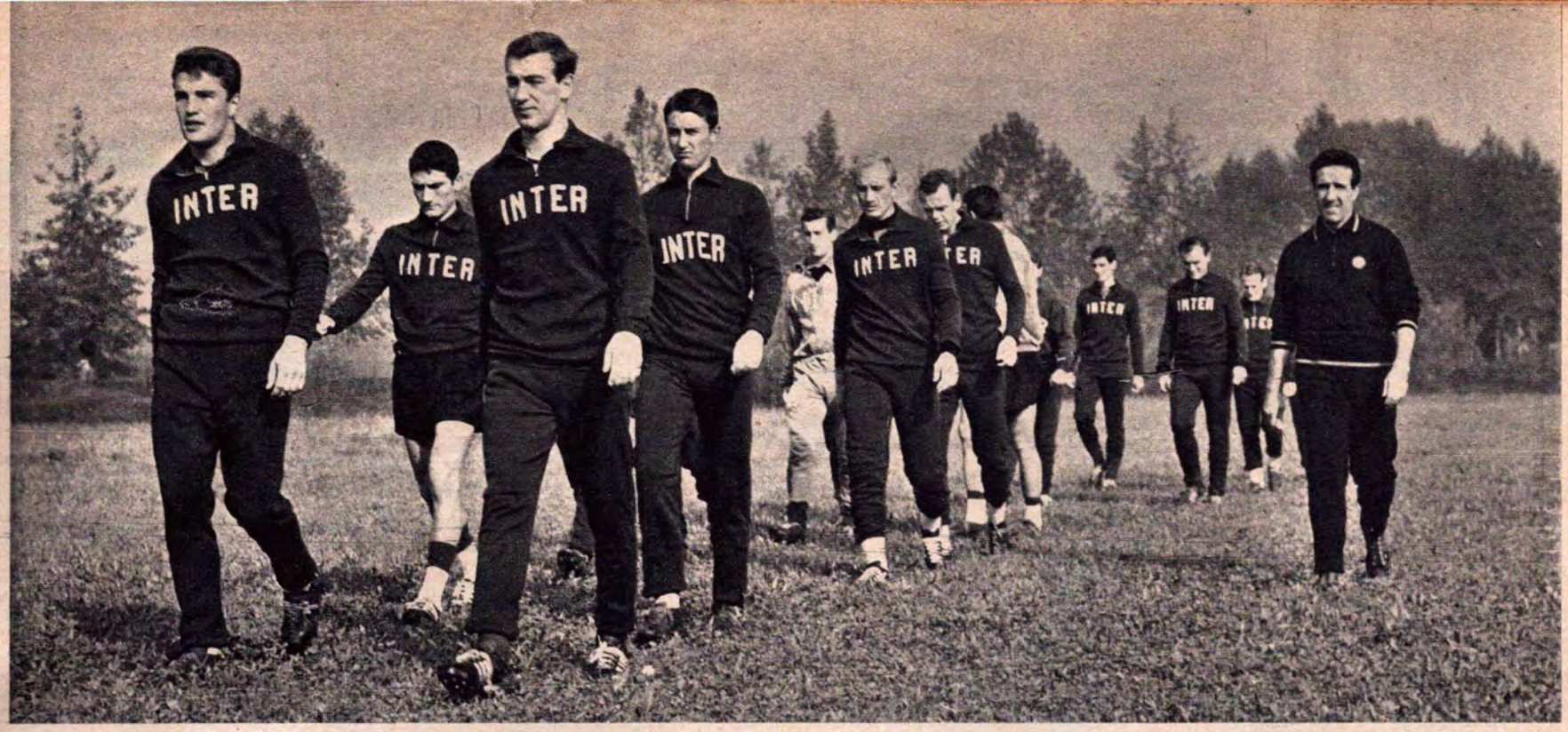
Déjà l'Inter bat des records : pour tel match contre Bari par exemple, il y avait l'an passé 5.000 spectateurs. Cette année il y en a eu 65.000, cela représente une différence de recette de 30 millions de lires ! Tous les records sont battus à l'extérieur. Ainsi que tous les records d'abonnements à Milan. Il y a du monde ! la popularité de l'Inter augmente...

Et l'équipe elle-même a fait de gros progrès : Buffon a retrouvé une condition physique impeccable, Firmani notre Anglo-Italien marque beaucoup de buts. Le petit ailier Corso sera bientôt l'un des meilleurs joueurs européens. Il est gaucher et me rappelle Puskas par sa technique d'adresse et de tir. Et il n'a pas 20 ans.

Enfin j'ai retrouvé ici un second Di Stefano, Argentin d'origine lui aussi : Angelillo (23 ans). Croyez-moi, celui-là deviendra aussi fort qu'Alfredo. Il est aussi complet, marque des buts, voit clair, travaille beaucoup, frappe vite, est rapide et surtout reste très calme au moment décisif. Cette placidité au moment du tir, c'est le point commun de tous les très grands joueurs. Voir Di Stefano, Suarez, Evaristo, Puskas. J'utilise Angelillo comme Di Stefano, je lui laisse la bride sur le cou.

Avec lui, croyez-moi, l'Inter ne sera pas loin du premier à l'arrivée.

Mais je n'insiste pas, car on va encore me traiter de bluffeur. Au lieu de répondre, je retourne à mon travail et à mes Nerazzuri !



L'Inter de « Mister H H » s'entraîne tôt le matin dans la campagne milanaise.

Au régime Herrera,
Buffon a perdu du poids
et retrouvé ses ailes.

Herrera « la mitraille »
fait travailler
le jeune gardien Da Pozzo.

25 NOVEMBRE 1953
WEMBLEY

L'APOGÉ
LE CRÉPU

TEXTE DE JACQUES DE RYSWICK
DESSINS DE LEM

1 Nonobstant ces diverses alertes, le football anglais conservait sa superbe, et traitait un peu par le mépris tout ce qui était étranger à lui-même. Nous nous rappellerons toujours les affiches et programmes édités à l'occasion de ce match ANGLETERRE (en majuscules énormes) contre « reste du monde » (en minuscules assez misérables) : en somme, toute une profession de foi !

Les footballeurs magyars — dont aucun n'avait participé à la rencontre que nous venons d'évoquer — demeuraient, en apparence tout au moins, insensibles à ce mépris. Leur voyage Budapest-Londres avait été entrecoupé d'une halte à Paris, où ils s'étaient dérouillé les jambes contre l'équipe du C.O. Billancourt, en souvenir de l'époque où leur « patron », Gustav Sébès, Ministre des Sports Hongrois, avait travaillé comme ouvrier métallurgiste chez Renault.

Donc, ce mercredi 25 novembre 1953, l'Empire Stadium de Wembley, cette forteresse du sport britannique, juchée au sommet d'un vaste terre-plein, flanquée de ses austères tours d'angle couleur de grisaille, au-dessus desquelles flottaient des centaines d'oriflammes, Wembley, le plus célèbre haut-lieu de S.M. le Football, revêtait l'animation des « great events ». Les 100 000 tickets mis en vente s'étaient arrachés en quelques heures, et les revendeurs faisaient des affaires d'or. Policemen aux gants blancs montés sur leurs chevaux ou prosaïques agents pédestres canalisaient sans mal cette immense foule joyeuse mais disciplinée, qu'égayaient encore ces pittoresques personnages empanachés de plumages multicolores, vendeurs de tout et de rien, dispensateurs de boniments surtout, mais indispensables au folklore londonien... Cette foule de « fans » uniformément vêtue d'imperméables de teinte sombre, assortie à celle des tours de Wembley, ces 100 000 supporters échappés pour quelques heures au bureau, à l'usine ou au magasin, venaient sans anxiété assister au triomphe de l'équipe d'Angleterre. Les crieurs brandissaient leurs journaux, où l'optimiste pronostic s'étalait en titres ronflants : « L'Angleterre vaincra ! »

NOVEMBRE 1953, novembre 1960... Sept années déjà depuis ce mémorable Angleterre-Hongrie, qui vit l'équipe nationale anglaise défaite, pour la première fois de sa longue histoire, dans son fief ancestral de Wembley, jusqu'alors forteresse imprenable. « Défaite » ? Non... parlons plutôt de « déroute ». Et c'est l'histoire de celle-ci que nous allons revivre ensemble aujourd'hui.

A l'époque, la prestigieuse équipe de Hongrie était invaincue depuis trois ans et demi : ses vedettes Grosics, Boszik, Puskas, Kocsis, Hidegkuti, Czibor et autres, avaient cueilli d'innombrables lauriers sur tous les terrains d'Europe continentale ; à leur exceptionnelle virtuosité individuelle, ils avaient adjoint l'art consommé, souvent génial, du jeu collectif porté à sa plus haute expression. Il manquait toutefois à leur auréole d'avoir vaincu l'orgueilleux football d'Albion.

Celui-ci avait maintes fois déjà tremblé sur ses bases : notamment devant la France, dont vous vous rappelez les deux matches nuls (2-2), en 1945 à Wembley, puis en 1951 à Highbury. Et c'est à Wembley encore que, le

2 **De cela, personne ne doutait à l'intérieur du stade, tout au moins parmi l'immense foule peuplant tribunes et gradins, qui reprenait en chœur les refrains lancés par la musique de la Royal Air Force ; nul non plus n'en doutait au sein de l'équipe anglaise, à voir le sourire radieux qui s'épanouissait sur le visage de Billy Wright et de ses équipiers lorsque ceux-ci, en chemisette blanche flottante, pénétrèrent en file indienne sur le terrain. A leurs côtés marchaient les magyars, moulés dans leurs maillots grenats : Ferenc Puskas, le capitaine, était en tête, suivi du gardien Grosics Les visages tendus, concentrés des Hongrois, contrastaient avec les mines souriantes et décontractées des Britanniques.**

3 **Les sourires satisfaits n'allaient cependant pas tarder à changer de camp. Quatre-vingt-dix secondes après que le brun referee hollandais M. Horn eut sifflé le coup d'envoi, on vit le demi Joseph Boszik, l'un des cerveaux de l'équipe magyare, servir subtilement son inter droit Sandor Kocsis, qui prolongea prestement la balle en direction de l'avant centre stratège offensif de l'équipe. Celui-ci, Nandor Hidegkuti, 32 ans, vétéran et la finesse et la ruse faites footballeur, secoua sa tête blonde, passablement dégarnie, esquissa sur sa gauche une large feinte de corps, sur laquelle s'engagea, comme un seul homme, toute la défense anglaise ; malheur à elle : tombée dans le piège, elle dégarnissait à souhait le champ de tir du magyar. Fulgurant, meurtrier, le shot partit, de 20 mètres, et alla percuter, à mi-hauteur, le fond des filets anglais, sans que le long et moustachu gardien Merrick eut pu esquisser un geste de parade.**

4 Bien que médusée par ce départ tonitruant des maillots grenats, la foule fit pourtant bonne contenance. Elle applaudit poliment, mais tout de même, avec une certaine condescendance, ce but surprise : « Lucky goal, surely ! But not so bad, indeed, these Hungarians »... Non, pas si mauvais, ces Hongrois, mais en sous-entendu : « ils ne perdent rien pour attendre ! »

Elle est renforcée dans ses convictions, cette foule de Wembley, lorsqu'à la 13e minute, l'arrière central anglais Johnston chipe la balle à Hidegkuti, puis alerte, pour la contre-attaque, l'avant centre Mortensen... Celui-ci croise de droite à gauche vers son intérieur Sewel, lequel, démarqué, égalise facilement. Enthousiasme :

E HONGROISE
SCULE ANGLAIS

21 octobre 1953, un mois avant sa rencontre avec la Hongrie, l'équipe d'Angleterre avait dû son salut devant une « sélection européenne » à une démoniaque cabriole exécutée en désespoir de cause, à quelques minutes de la fin, par son intérieur droit Mortensen, alors que les « continentaux » menaient 4-3 après avoir largement dominé.

L'arbitre Gallois Griffiths se laissa prendre au subterfuge de Mortensen, et le penalty qui s'ensuivit permit aux Anglais d'égaliser miraculeusement. Mais ils n'avaient, en réalité, que sauvé la face au cours de ce match organisé pour le 90e anniversaire de la vénérable « Football Association » !

Depuis longtemps déjà, on savait le football britannique en déclin. Il était toujours solide par la condition athlétique, la technique de base et aussi l'énergie de ses joueurs. Mais son refus obstiné de sacrifier à toute évolution, son insistance à demeurer figé dans ses traditions, le rendaient très vulnérable, surtout à l'extérieur, où ses équipes de clubs aussi bien que ses sélections nationales avaient subi un certain nombre d'échecs, très cinglants parfois...

5 **La foule vibre et tremble intensément au spectacle de cette défense héroïque. Elle respire un peu lorsque Kocsis manque deux buts « tout faits », puis place, de la tête, un bolide sur la transversale. Mais bientôt la résistance va craquer, et les Magyars vont ajuster leurs tirs. En huit minutes ils marqueront trois buts. C'est d'abord à la suite d'un relais Czibor-Puskas, une balle fulgurante de Hidegkuti, dont le souffle abat littéralement l'arrière gauche Eckersley et le gardien Merrick, qui s'effondrent sur le gazon tandis que tremblent leurs filets (21e). C'est ensuite Puskas qui, sur un court service de Czibor, effectue posément un changement de pied avant d'exécuter Merrick d'un irrésistible tir en rase-motte (24e). C'est enfin un coup franc de Boszik, décoché de 25 mètres à tout casser, et que Puskas, le « major galopant » détourne au passage, vers le fond du but anglais (29e).**

Le tableau d'affichage marque 4-1. La foule est stupéfaite, atterrée, sans réaction. Elle sent bien qu'à présent, le onze d'Angleterre ne pourra plus remonter le courant qui l'a emporté. A peine reprend-elle une lueur d'espoir lorsque, deux minutes avant le repos, en conclusion de la quatrième offensive anglaise depuis le début du match, Mortensen trompe la défense hongroise hésitante, et ramène le score à 4-2...

« Nice goal... wonderful goal... ». La foule est plus que jamais optimiste !

Plus pour longtemps. La brillante mécanique offensive magyare va maintenant partir à plein régime. Elle aura tôt fait de compenser largement ce passage à vide d'une défense qui ne constitue pas le point fort de l'équipe. Sous sa pression ascendante, les Anglais sont littéralement prisonniers dans leur portion de terrain, enfermés au milieu des souples et déroutantes évolutions des attaquants hongrois ; sans cesse pris à contre-pied, leurs défenseurs s'opposent à celles-ci tant bien que mal, par des tacklings désespérés, ou encore, dressant de leur masse athlétique un véritable rempart devant le gardien Merrick, bombardé à boulets rouges.

7 Et les cent mille spectateurs s'écoulent lentement, silencieusement, infiniment tristes, alors que le crépuscule de novembre commence à étendre son ombre sur l'Empire Stadium. Un crépuscule qui est aussi celui du football anglais « dont la foule avait l'air, écrira le lendemain un grand quotidien de Londres, de suivre le convoi funèbre... » Pour elle, la féerie s'est estompée derrière le drame.

Mais il retrouvera bientôt sa superbe, le football anglais : l'émotion causée par le « désastre de Wembley » durera ce que durent les éditions quotidiennes ; trois jours plus tard, sa Toute Puissante Majesté le championnat reprendra son cours, et tout sera oublié : aussi bien l'éblouissant récital magyar que la cinglante leçon d'humilité. A la prochaine occasion, l'Angleterre découvrira une fois de plus, avec cette touchante et insistante surprise, toujours renouvelée : « qu'on joue décidément au football, de nos jours, ailleurs que chez elle... Oh ! Pas possible... very curious, indeed ! »

6 Mais depuis longtemps on ne se fait plus d'illusions dans les tribunes de Wembley : encore heureux si les footballeurs insulaires parviennent à éviter l'écrasement, la débâcle ! Pourtant, il reste fier dans l'adversité, ce public : déçu, mortifié, il demeure solidaire de son équipe ; il ne l'abandonne pas dans la déroute, et continue à lui prodiguer de touchants encouragements, où il entre plus de désespoir que de dépit. De temps à autre même renaît un sursaut d'enthousiasme, animé par une flambée du vieux Stanley Matthews, le seul à pouvoir rivaliser d'adresse, de subtilité, d'inspiration, avec les Magyars.

Et ceux-ci continueront à dominer le débat, à imposer, en seconde mi-temps, comme ils l'ont fait en première, leur extraordinaire virtuosité de manœuvre. Et là encore le public anglais montre qu'il sait être fair play. Surmontant son amertume, il applaudit le festival chatoyant des passes de Boszik, Puskas, Hidegkuti, qui s'apparente à quelque féérique ballet footballesque, qui aurait été admirablement réglé d'avance... Et ces feintes, ces contrepieds désarmants de Czibor-le-Tzigane... Et ces amortis suaves de Budai... et ces sensationnelles reprises de Kocsis « tête d'or »... Oui, comment le public anglais, nourri aux sources mêmes du football, pourrait-il ne pas être conquis par l'extraordinaire série de prouesses techniques qui se déroulent devant ses yeux étonnés, mieux, éblouis ? Elles se solderont, ces prouesses, par deux nouveaux buts marqués dans les dix premières minutes de la seconde période (Boszik, Hidegkuti).

Un peu plus tard (60e minute), l'arrière anglais Ramsey, sur penalty, ramènera le score à 6-3 : Dix attaques en tout, et trois buts, allons, ce n'est pas mal payé ! Les Hongrois, qui ont assailli plus de cinquante fois le but de Merrick, n'ont pas été, tous comptes faits, aussi bien servis ! Qu'importe : c'est comme à la parade, pour le plaisir, qu'ils vont terminer leur magistrale démonstration, devant une équipe anglaise apparaissant maintenant d'autant plus raide et nouée qu'à force d'avoir couru en vain après une balle insaisissable, ses hommes sont épuisés : à l'image de leur capitaine Billy Wright, fantôme errant sur la pelouse, ayant depuis longtemps abdiqué l'ambition de juguler le flamboyant Puskas ! Matthews lui-même s'est résigné : rien à faire contre ces prodigieux musiciens du football et leurs envoûtantes rapsodies ! « La Hongrie, titreront les envoyés spéciaux de "France-Football", possédait des armes automatiques, l'Angleterre, elle, se battait avec des fourches ! »

8 **Six mois passeront, et, le 23 mai 1954, onze footballeurs anglais vêtus de la même nationale et ancestrale chemisette blanche partiront pour Budapest, à seule fin d'examiner d'un peu plus près « ce que vaut exactement ce football hongrois dont on parle tant ! »**

« Cette fois, nos boys gagneront, sûrement, et sans histoire... » déclarera, imperturbable, leur coach Master Winterbottom. Hélas ! Le Nepstadion sera, pour le football anglais, un autre tombeau des illusions : vous vous en souvenez sans doute, la note fut plus salée encore : 7-1...

Ainsi se poursuivait la glorieuse carrière de cette inégalable phalange magyare, qui pourtant, six semaines après son triomphe de Budapest, devait rater, en finale de Coupe du Monde, à Berne, devant l'Allemagne, son couronnement officiel, son apothéose. Mais c'est là une autre histoire, que nous aurons sans doute l'occasion de revivre ensemble, un de ces jours...

LES RECORDS BRÉSILIENS SONT INÉGALABLES

RIO. — Le football brésilien établit des records de plus en plus extraordinaires. Une statistique, publiée par la revue « A Gazeta Esportiva » de Sao Paulo, montre de la façon la plus éloquente qui soit la supériorité du jeu brésilien. Dans cette statistique, il n'a été tenu compte que des matches disputés par des clubs, c'est-à-dire les cellules mêmes du football brésilien. Les résultats obtenus par ceux-ci depuis 1947 sont si étonnants que les clubs français, si souvent battus à l'étranger, paraissent en comparaison bien modestes.

En effet en 14 années les clubs brésiliens ont disputé près de 2.000 matches amicaux et remporté plus de 1.000 victoires comme le montre la statistique ci-dessous :

Année	Matches	Victoires	Nuls	Défaites	%
1947	34	12	7	15	55,8
1948	45	27	10	8	82,2
1949	78	50	16	12	84,6
1950	86	49	17	20	76,7
1951	100	61	16	23	77
1952	113	55	24	34	69,9
1953	150	82	35	33	78
1954	209	96	60	53	74,6
1955	142	84	28	30	78,8
1956	248	122	52	74	70,1
1957	196	101	40	55	71,9
1958	162	68	42	52	67,9
1959	211	131	34	46	78,1
1960	216	138	36	42	80,5
	1990	1076	417	497	75 %

BALIASNIKOV LE YACHINE 62

MOSCOU. — Depuis qu'ils sont devenus champions d'Europe de football — en remportant la Coupe des Nations devant la Yougoslavie, la Tchécoslovaquie et la France — les Soviétiques font de gros efforts pour le football, surtout chez les jeunes.

C'est ainsi qu'ils ont mis sur pied un championnat soviétique juniors auquel ont participé cette année cinq sélections : celles de Moscou, de Biélorussie, d'Ukraine, de Géorgie et d'Arménie.

Parmi les joueurs les plus brillants qui ont disputé cette compétition, trois jeunes Moscovites ont fait sensation. Il s'agit de Valeri Baliasnikov, un gardien de but d'une audace et d'une détente phénoménales; d'Alexandre Abaiev, un ailier droit très rapide et Vladimir Fedotov, un avant centre qui ressemble étrangement au fameux Hongrois Hidegkuti. Ce Fedotov a, d'ailleurs, de qui tenir : c'est le fils de l'international Grigori Fedotov, qui joue encore pour l'équipe de l'Armée.

« Il ne m'étonnerait pas que ces trois espoirs du football soviétique participent au championnat du monde qui sera organisé en 1962 au Chili », dit leur entraîneur Konstantin Beskov, maître émérite de sport.

Une certitude cependant : ils participeront au prochain tournoi international juniors que les Russes ont boudé jusqu'ici.

BILLY WRIGHT VEDETTE DE LA T.V.

LONDRES. — Billy Wright, l'ancien capitaine de Wolverhampton Wanderers et le recordman des sélections en équipe d'Angleterre (105), est désormais une personnalité.

Devenu commentateur à la télévision — B.B.C. — il vient d'être invité à faire partie d'une commission de trente personnes, recrutées dans les diverses classes de la société, pour rechercher les mesures susceptibles d'améliorer les programmes de la T.V. et de la radio. Très surpris d'avoir été choisi pour participer aux travaux de cette commission, Billy Wright a déclaré : « Je suis très flatté de l'honneur qu'on me fait. »

BARCELONE JOUE UNE FORTUNE CONTRE LE REAL

BARCELONE. — Le tirage au sort des huitièmes de finale de la Coupe d'Europe, en mettant face à face le Real de Madrid et le F.C. Barcelone — 9 novembre à Madrid, 23 novembre à Barcelone — s'est montré cruel pour les trésoriers des deux clubs en général et pour celui du F.C. Barcelone en particulier.

Celui-ci, en effet, avait prévu dans le fameux livre blanc édité par le F.C. Barcelone au cours de l'intersaison, les recettes suivantes pour la saison 1960-61.

Socios et abonnés..	3.655.000 NF.
Championnat	1.360.000 NF.
Coupe d'Espagne.	340.000 NF.
Coupe d'Europe.	1.445.000 NF.
Coupe des Foires....	850.000 NF.
Matches Amicaux.	850.000 NF.
Total des recettes	8.500.000 NF.

Or, le F.C. Barcelone — qui a déjà failli être éliminé prématurément de la Coupe des Foires par Zagreb — perdrait environ un million de nouveaux francs s'il succombait devant le Real. Aussi les dirigeants du club ont-ils promis à leurs joueurs une prime individuelle de 100.000 pésetas (8.500 NF) en cas de victoire sur les champions du monde.

Pour le Real, dont la réputation n'est plus à faire, le problème ne serait pas aussi tragique en cas d'échec. Des matches amicaux compenseraient en grande partie les deux recettes ratées en quart et demi-finale de la Coupe d'Europe.

C'est donc pour le F.C. Barcelone qu'une défaite serait la plus lourde de conséquences...

AKIMOV : ATTENTION AU VIETNAM !

HANOI. — C'est Anatoli Akimov — un des plus populaires gardiens soviétiques de l'après guerre qui entraîne, depuis 1952, l'équipe nationale du Viet-Nam. En vue des premiers Jeux Asiatiques qui opposeront en décembre, le Viet-Nam à la Corée et à la Chine notamment, Anatoli Akimov a réuni les 25 meilleurs joueurs du pays parmi lesquels les deux vedettes sont l'arrière N'guyen Htai Do, le capitaine de l'équipe nationale, et Le Thi Tho, un attaquant de 17 ans.

Ce qui a étonné le plus Anatoli Akimov dans le football viet-namien c'est la correction des joueurs. En un an il n'a pas observé un seul acte de brutalité ou un seul incident avec l'arbitre. Il est vrai que les footballeurs vietnamiens ont beaucoup d'urbanité : avant un match, les joueurs des deux camps prennent traditionnellement ensemble une tasse de thé...

SEUL MATTHEWS (46 ANS) PEUT SAUVER BLACKPOOL

BLACKPOOL. — Ron Stuart, le manager de Blackpool, a refusé de transférer à Stoke City et à trois autres clubs - dont il n'a pas voulu divulguer les noms - son célèbre ailier droit de 46 ans, Stanley Matthews : « C'est le seul homme encore capable de sauver Blackpool de la descente en deuxième division... », a simplement expliqué Ron Stuart.

LE FOOTBALL SUISSE A RAJEUNI DE 36 ANS

BERNE. — En infligeant un sévère 6 à 2 à l'équipe de France, le football suisse a rajeuni de 36 ans... En 1924, en effet, les Suisses furent finalistes olympiques à Paris où, devant 50 000 spectateurs — la plus importante assistance pour un match de football en France entre 1900 et 1935 — ils s'inclinèrent devant les prestigieux Uruguayens... Autre exploit des Suisses : leur succès, en championnat du monde, sur l'Allemagne en 1938 et sur l'Italie en 1954, ainsi que leur match nul avec le Brésil à Sao Paulo en 1950.

Ce sont là les hauts faits du football suisse qui, en 282 rencontres internationales, n'a marqué que six fois six buts ou plus :

- **neuf contre la Lithuanie (9-0) le 25 mai 1924 à Paris et contre le Luxembourg (9-1) le 14 mai 1939 à Lucerne.**
- **sept contre la Hollande (7-5) le 15 octobre 1950 à Bâle.**
- **six contre la Hollande (6-3) le 2 novembre 1930 à Zurich, contre la Hongrie (6-2) le 14 avril 1935 à Zurich et contre la France (6-2) le 12 octobre 1960 à Bâle.**

La Suisse, cependant, est un des adversaires les plus modestes en Europe (28 % de victoires, 17 % de nuls, 55 % de défaites), comme le prouve son palmarès :

	J	G	N	P	Buts
Allemagne	33	8	4	21	50-90
Angleterre	10	2	0	8	6-39
Autriche	26	4	3	19	36-82
Belgique	17	4	5	8	24-37
Brésil	2	0	2	0	3-3
Chili	1	1	0	0	4-2
Danemark	4	1	1	2	6-8
Ecosse	6	1	0	5	9-15
Espagne	9	0	2	7	11-27
France	25	9	5	11	47-46
Hollande	22	12	0	10	52-52
Hongrie	28	5	2	21	44-101
Irlande	5	2	0	3	2-6
Italie	34	6	11	17	52-74
Yougoslavie	7	1	2	4	10-22
Lithuanie	1	1	0	0	9-0
Luxembourg	2	2	0	0	8-4
Mexique	1	1	0	0	2-1
Norvège	4	2	1	1	6-6
P. de Galles	2	1	0	1	6-3
Pologne	2	0	2	0	4-4
Portugal	7	5	1	1	14-11
Roumanie	1	0	1	0	2-2
Sarre	1	0	1	0	1-1
Suède	12	6	1	5	23-24
Tchécoslov.	16	3	3	10	28-48
Turquie	2	1	0	1	6-3
Uruguoy	2	0	1	1	3-6
TOTAL	282	78	48	156	468-717

Ainsi la Suisse, que le Brésil n'a jamais pu vaincre, a toujours réussi de meilleures performances devant la France ainsi que devant les Allemands, les Anglais, les Autrichiens, les Hongrois, les Italiens, les Espagnols et même les Belges.

LA VÉRITÉ VIENT DE SAO PAULO

SAO PAULO. — Les dirigeants brésiliens sont-ils plus clairvoyants que leurs collègues français ? Effrayés par le nombre de matches disputés par leurs joueurs, les dirigeants de la Ligue de Sao Paulo ont décidé, malgré les protestations de ceux qui craignaient une baisse des recettes, de réduire de 20 à 18 le nombre des clubs de leur championnat de première division.

Les résultats de cette politique hardie ne se sont pas fait attendre : la qualité du jeu a augmenté et les recettes se sont améliorées de plus de cinquante pour cent. C'est ainsi que la recette moyenne d'un match qui était de 244.973 cruzeiros en 1959 avec 20 clubs, est montée à 369.798 en 1960 avec 18 clubs.

Une enquête ouverte auprès des spectateurs a confirmé la clairvoyance des dirigeants de Sao Paulo : ils préfèrent aller moins souvent au football, mais voir des matches meilleurs.

JOE DI STEFANO

Serait-ce Joe Di Maggio, ex-mari de Marilyn Monroe, et roi du base-ball américain? Non, cet homme à la curieuse casquette, c'est Alfredo Di Stefano, roi du football espagnol et mondial. Alfredo en une tenue d'entraînement très pittoresque, avouons-le.

LES MALHEURS DE JEFFREY

DONCASTER. — Alick Jeffrey, qui s'était brisé la jambe en 1957, en jouant contre les espoirs français à Bristol, est enfin guéri. Mais il ne peut rejouer dans un club de la Football League, faute de pouvoir rembourser les 56.000 NF qu'il avait encaissés de son assurance et qui lui ont permis de vivre jusqu'ici.

Déçu, Alick Jeffrey, qui a 21 ans, qui est marié et père de famille, envisage de s'expatrier en Australie où le club Prague de Sydney vient de lui offrir un contrat de 36.000 NF par an, des primes en cas de victoire, une maison et le prix du voyage pour toute sa famille.

FOOTBALL-FLASH

BERNE. - Les Youngs Boys de Berne - qui sont régulièrement champions de Suisse depuis 1957 - vont faire un beau voyage. Amateurs, ils prendront trois semaines de vacances pour jouer trois matches en Malaisie et trois à Hong-Kong au cours du mois de février.

BALE. - Les amateurs suisses, en guise de récompense après leur victoire sur l'équipe de France (6-2), ont reçu une prime de 300 N.F. : exactement la même somme que les vaincus, les professionnels français.

TURIN. - Le comité chargé des manifestations sportives, qui auront lieu en 1961 pour célébrer le centenaire de l'unité italienne, espère obtenir de l'Union Européenne le droit d'organiser à Turin la sixième finale de la Coupe d'Europe interclubs.

UN PUR-SANG NOMMÉ KOPA

C'EST un bai-brun, très puissant mais pas encore formé. Il a deux ans. C'est le fils de Klairon qui fut l'un des meilleurs spécialistes français sur le mile. Et il se nomme Kopa...

Pourquoi Kopa ? Parce que son éleveur, M. Champion, a donné des noms de vedettes du sport à ses produits. Les deux derniers sont Baffi et Kopa.

Kopa est entraîné par Pierre Pelat, le cadet de la célèbre lignée des Pelat, un homme qui aime lui aussi le football et le prouve en jouant arrière central dans l'équipe des entraîneurs de plat.

Sur le compte de Kopa il dit :

« Mon poulain a couru trois courses. Il n'a pas encore gagné, mais il a toujours bien figuré. Avec lui il faut avoir de la patience ! Dans quelques mois, il sera sûrement à l'honneur. »

Mais Pelat a ajouté en souriant :

« De toute façon, je dois avouer qu'il ne vaut pas l'autre. »

Victor SINET. Photos André Lecoq

Amoureux du ballon... comme son entraîneur Pierre Pelat.

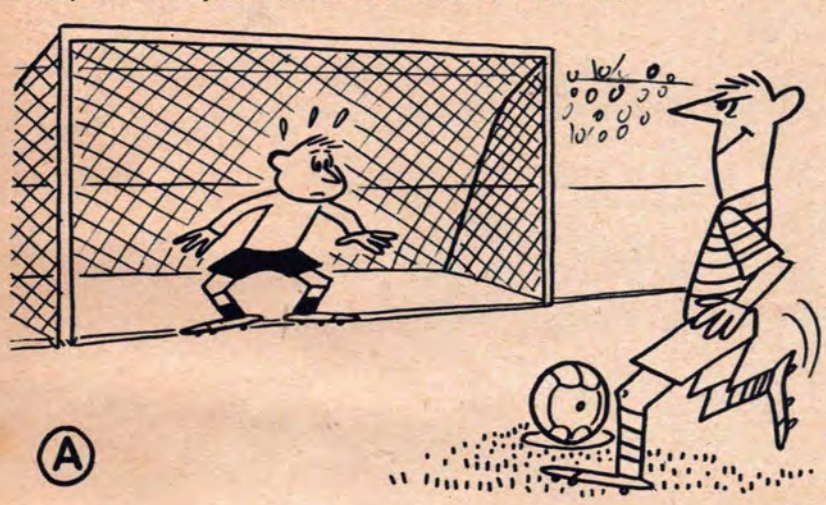
Feinte au-dessus du ballon

Contrôle de la patte gauche

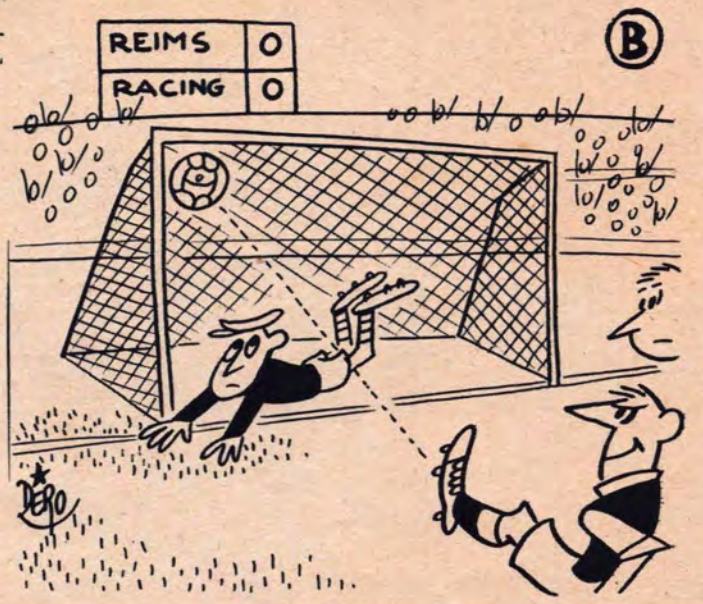
LES JEUX DE Football MAGAZINE

UN REIMS-RACING EN FOLIE

Notre dessinateur DERO vous présente un Reims-Racing en sept dessins. Malheureusement l'ordre chronologique des dessins a été chamboulé. Avec un peu d'attention, vous parviendrez quand même à en reconstituer l'histoire.



Ⓐ



Ⓑ

Ⓒ Ⓓ

Ⓔ Ⓕ Ⓖ

LES AVANTS DU L.O.S.C.

Cette attaque du Lille O.S.C. grande époque a joué une finale de Coupe. A vous de reconnaître les cinq joueurs qui la composent, de retrouver la date de cette finale et de dire combien de buts marquèrent les Lillois ce dimanche-là...

VRAI OU FAUX

Voici un extrait du règlement : « Au centre de chaque ligne de but seront placés les buts composés de deux montants verticaux, équidistants des drapeaux de coin, espacés de 7 m. 32 (mesure extérieure) et reliés par une barre horizontale dont le bord intérieur sera à 2 m. 44 du sol ».

Dans ce texte s'est glissée une erreur. Retrouvez-la.

DEUX MOTS = UN JOUEUR

Avec les lettres de chacun de ces deux mots, reconstituez le nom d'un footballeur ou d'un entraîneur :

BREF	+ **LEVE**	=	.....
TER	+ **BISE**	=	.....
LAZZI	+ **O.M.**	=	.....
RIEN	+ **VER**	=	.....
MUE	+ **BOND**	=	.....
RUE	+ **DEBAT**	=	.....

SOLUTION DES JEUX

UN REIMS - RACING EN FOLIE

L'ordre des dessins est le suivant : B, E, D, F, A, G, C.

VRAI OU FAUX

L'erreur est contenue dans le mot « extérieure » (mesure extérieure). La distance de 7 m. 32 est en effet mesurée du bord intérieur d'un poteau au bord intérieur de l'autre poteau.

DEUX MOTS = UN JOUEUR

Lefebvre (Limoges), Stieber (Strasbourg), Mizzo (Marseille), Versini (Troyes), N'Doumbé (Le Havre), Audebert (Bordeaux).

LES AVANTS DU L.O.S.C.

Il s'agit de l'attaque du L.O.S.C. qui remporta la finale de Coupe 1946 en battant le Red Star par 4 buts à 2. Les cinq avants sont, de g. à dr. : Vandooren, Baratte, Bihel, Temporski, Lechantre. Détail significatif : René Bihel n'a gagné que cette finale avec Lille.

LA DISTILLERIE DE
LA SUZE
présente
VERMOUTH
CARPANO
PUNT e MES

COGNAC
DENIS-
MOUNIÉ

PORTO RÉAL

VABÉ
VIN DOUX NATUREL

ELLE PATRONNE CHAQUE SEMAINE
L'ÉTOILE D'OR
les classements de France Football